

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

# Le Samedi

Vol. XII. No 8  
Montreal, 21 Juillet 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



LA COURONNE DE LUCETTE.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BÉSETTE & C<sup>ie</sup>,

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

Propriétaires.

## La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain, le "Monde Illustré" compris. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 21 JUILLET 1900

### SUR LA PLAGE



I  
La mère. — Bien, restez ici jusqu'à notre retour.

II  
Les enfants (une heure après). — Nous n'avons pas bronché, mais vois donc ce qui est arrivé!

## CAUSERIE

Un journal américain — le *Cincinnati Enquirer* — qui me tombe sous les yeux contient une très intéressante entrevue avec un monsieur McLean, secrétaire d'une société de missionnaires protestants en Chine. McLean a, de plus, passé plusieurs années dans le Céleste Empire. Il est donc du petit nombre de gens qui peuvent analyser pertinemment la situation.

Le soulèvement se généralisera, c'est sa conviction. L'anarchie durera des mois, sinon des années.

Si tant d'étrangers qui résident à l'intérieur de la Chine ont eu le temps de gagner la côte, c'est uniquement dû à l'incroyable lenteur avec laquelle voyagent les nouvelles là-bas. Dans nos pays les moindres rumeurs, les potins les plus insignifiants sont portés avec une rapidité devenue banale d'une extrémité à l'autre. Eh bien, en Chine, les provinces extrêmes du sud, de l'ouest et du nord en sont encore à apprendre que leur empereur a eu le dessous dans sa guerre avec le Japon, il y a déjà des années.

Il s'est passé des mois avant que les événements qui ont préparé ceux qui nous terrifient aujourd'hui, arrivent à la connaissance des Chinois de ces provinces. Seuls les étrangers en ont eu la nouvelle, quoique imparfaitement, par des envoyés secrets et dévoués.

Si les indigènes de Kiangsi, de Taksien et autres régions avaient su que les Boxers, qui comptent des milliers d'adhérents parmi eux, devaient se soulever et massacrer l'élément étranger avec autant de liberté d'allure et avec l'appui tacite de autorités, ils auraient fait promptement affaire de tous les *kwei tse* établis parmi eux.

Quand tout l'empire sera soulevé, la rage ne pourra tomber que d'elle-même, comme fatiguée, épuisée. Dans nos pays civilisés une bonne défaite infligée à une aile d'une populace insurgée, marque souvent la fin du soulèvement. Pas en Chine, quand les événements ont pris la tournure qu'ils ont aujourd'hui. Les Chinois sont aussi braves que têtus. Les pouvoirs étrangers n'avaient qu'une chose à faire: les laisser vider la querelle entre eux. Il est absurde de parler de rétablir la paix avec des armées étrangères.

Et puis, n'oubliez pas que les Chinois d'aujourd'hui ne sont plus les hommes mal armés et mal commandés que Gordon put, autrefois, mettre à la raison avec une simple armée de 10,000 soldats.

Non, les Chinois sont aujourd'hui bien équipés, bien exercés. Ce sont des officiers européens, surtout des Allemands, qui en ont fait de vrais militaires. L'Allemagne a également permis aux Krupp de leur fournir une artillerie excellente et des plus considérables.

C'est que, voyez-vous, l'empereur Guillaume dans sa haine pour la Russie croyait se préparer le plaisir de voir, un jour, un conflit éclater entre ce pays et la Chine. Les choses ont pris une tournure bien inattendue pour le monarque teuton.

M. McLean termine en faisant remarquer que la rébellion actuelle n'a pas pour principal motif la haine de l'étranger, mais des centaines de griefs qui ont lentement mais sûrement préparé la catastrophe.

C'est une lessive générale.

Les Boxers sont une masse ignorante et fanatique qui ne raisonne guère ce qu'elle veut venger, abattre ou édifier, mais elle a des chefs madrés, habiles qui savent parfaitement ce qu'ils veulent: c'est la chute de la dynastie nouvelle à laquelle le sort des étrangers s'est trouvé lié.

MISTIGRIS

## PHILOSOPHIE COURANTE

C'est une chose très sûre que nous n'aurons jamais le temps de faire toutes les choses que nous avons l'intention de faire quand nous aurons le temps.

## PARMI L'ARISTOCRATIE

Un bon paysan anglais s'était acheté un mouchoir imagé orné des portraits de la reine, de la famille royale et des hommes les plus éminents du pays.

Comme on lui demandait pourquoi il se servait d'un mouchoir semblable.

— C'est la seule chance que j'aurai jamais de fourrer le nez dans l'aristocratie, répondit-il.

## COUP DE LANGUE

Léa. — Comme l'amoureux d'Emma à l'air abattu.

Élie. — Il est évident qu'elle a ou accepté ou refusé sa demande en mariage.

## BIBLIOGRAPHIE

Machin. — C'est Verdcaze le célèbre poète.

Chouette. — L'avre homme! Est-il assez vieux, assez cassé!

Machin. — Oh oui, si cassé même qu'il est question de publier ses morceaux choisis.

## EXCELLENTE MENAGÈRE

Léa. — Ma femme est l'économie en personne.

Océ. — Bien chanceux.

Léa. — Vendredi elle a lu une annonce de thermomètres à bon marché chez Lentille & Cie. Dès le lendemain matin elle s'y est rendue. Or, comme il faisait très chaud dans le magasin, les thermomètres marquaient 80, ce qui a décidé ma femme à en acheter un chez Lunettard Frères où elle en avait vu à 72, l'avant-veille.

## JOURNALISME

Dans une ville américaine un fil électrique était tombé dans la rue et empêchait la circulation.

Le directeur d'un journal apprend la chose et appelle deux reporters en leur disant: "On ignore si le fil est chargé ou non, l'un de vous ira le tâter et l'autre prendra note du résultat."

## AU PALAIS

Deux avocats font de l'esprit.

— Mon cher confrère, vous ne savez probablement pas pourquoi les juges ont condamné cette porte?

— ???

— C'est parce qu'elle cache un escalier dérobé.

## PRIMA

La première chose qu'un politicien doit savoir c'est quand il ne faut pas parler de politique.

## J'VOUS CROIS!

Ma frayeur savez-vous, mame Chapoy, ça serait de cliquer un vendredi...

— J'vous crois, mame Bolac, ça porto malheur!

L'amour crée le monde, le devoir le gouverne.

## LES DISTRAITS



— Tenez, Mario, vous allez ramporter de suite mon gilet à cet imbécile de tailleur qui m'a mis une boutonnière en trop et pas de bouton!!!

VRAIMENT L'ENDROIT



M. Lafemme. — Aimes-tu le paysage ?  
 Mme Lafemme. — Merveilleux ! Idéal ! J'en perds la voix...  
 M. Lafemme. — Dans ce cas-là, c'est ici que nous allons passer quelque temps.

LE LIVRE

*Un livre est comme un arbre aux fleurs précieuses :  
 Le parc est invisible où ses rameaux s'éploient,  
 Mais nous en découvrons la vie mystérieuse  
 Lorsqu'au fond de nos cœurs nous en cherchons la voie.*

*J'y sais des chênes hauts, j'y sais des cyprès droits,  
 J'y sais de verts gazons semés de pâquerettes,  
 J'y sais de rieux massifs où des glaïeuls flamboient :  
 Et toute la nature, en lointain, s'y répète.*

*Chacune des saisons y déroule sa toile :  
 Le même renouveau peu à peu s'y dévoile  
 Rajeunir les bosquets jusque-là délaigués...*

*Ah ! douloureux jardin, comment te soulèver,  
 Emporter jusqu'au ciel où tu devrais flotter  
 Les âmes de tous ceux qui firent ta beauté ?*

M. LEBEV.

MOSAÏQUE

Dans le journal satirique anglais *Punch*, du 30 décembre 1818, Tom Taylor parle d'un appareil inventé par un M. Lumley et dénommé le "telekophonon." C'était, paraît-il, une sorte de trompette parlante en gutta-percha, au moyen de laquelle l'inventeur affirmait qu'un "clergyman" pouvait aisément prononcer trois sermons, dans trois églises, en même temps. L'article du *Punch* ajoute qu'il ne lui paraît pas impossible de combiner à l'aide de cet instrument une machine qui serait installée à "Her Majesty's theatre" et qui permettrait de faire entendre les représentations d'opéra dans la maison des personnes qui voudraient bien payer pour cela. "Par ce moyen, conclut-il, notre maison particulière serait desservie par les belles notes de Jenny Lind, comme elle l'est déjà par l'eau, et on pourrait y être approvisionné de musique aussi facilement que de gaz."

\*\*\*

Soyez les protecteurs des petits oiseaux, de nos vaillants alliés ; défendez-les si on les accuse. Surtout épargnez les nids. La loi, sage et humaine, défend de les ravir, ces nids ; elle punit l'écolier cruel qui va détruire ces utiles oiseaux sans lesquels nos récoltes seraient dévastées par les insectes voraces. Le nid, c'est la maison de l'oiseau, son petit lit chaud et doux, le berceau de ses enfants, tout le bonheur, toute la vie de ces petits êtres. Vous n'imaginez pas quelle peine, quel désespoir pour le père et la mère quand on prend leurs petits. Ne serait-ce pas plus gentil, dites, d'avoir dans vos champs, près de vos maisons, jusque dans le jardin de l'école, de jolis nids, une foule d'oiseaux libres, enfants, confiants et familiers ?

\*\*\*

L'Indien Tagal a, paraît-il, des dispositions extraordinaires pour la musique et il est peu d'hommes, dans la population indigène, qui ne jouent d'un instrument quelconque : mandoline, guitare, violon, flûte, etc. Les villages des environs de Manille et ceux des provinces des îles de Luzon avaient tous, avant les derniers événements, des musiques ou orchestres, jouissant d'une renommée plus ou moins grande. Ce sont ces musiciens qui ont mené au combat les bandes d'insurgés et qui, aujourd'hui, donnent des concerts aux Américains, à leur entrée dans les villes de l'intérieur.

L'année dernière, le chef de musique d'un des régiments des Etats-Unis organisa un orchestre composé de près de cent indigènes, et le succès obtenu a été tel qu'on se proposait de créer un conservatoire de musique à Manille. Les théâtres de Manille ont des orchestres conduits par des Indiens, et les innombrables bars qui ont été ouverts dans cette ville depuis l'occupation américaine, sont tous pourvus d'un piano et souvent d'un orchestre tagal.

Le consul de France à Manille, qui nous donne ces intéressants détails, fait remarquer qu'il y a de ce fait un commerce important d'instruments

de musique qui tend de plus en plus à se développer, et dont le monopole ne devrait pas être abandonné exclusivement aux fabricants américains ou allemands ; il conseille vivement à ses compatriotes d'entrer en ligne, en proposant des articles dont les prix soient accessibles à la clientèle locale qui se contente d'instruments très ordinaires.

\*\*\*

LE TÉLÉPHONE D'UNE MINUTE EN AMÉRIQUE. La direction des téléphones de l'Érie se propose de réduire à *une minute* la durée effective des conversations téléphoniques interurbaines à longue distance. Elle estime que, dans la plupart des cas, un message téléphonique peut être condensé dans une minute de conversation et qu'il résultera de l'application de ce système l'avantage de pouvoir réduire considérablement l'attente, presque toujours trop longue, imposée aux abonnés qui veulent communiquer d'une ville à une autre.

Par ce nouveau procédé, la Compagnie n'a pas l'intention de réaliser des bénéfices supplémentaires puisqu'elle se propose en même temps de réduire à un cinquième le tarif des conversations dont la durée actuelle est de 5 minutes.

Déjà en d'autres pays, pour les conversations à longue distance, on n'a droit, le plus souvent, qu'à 5 minutes et il faut attendre très longtemps la communication. Toutefois, il ne nous paraît pas possible d'arriver au "one-minute telephone" des Américains, le français n'ayant pas la concision extraordinaire de la langue anglaise, ni les nombreuses abréviations en usage dans le langage d'affaires anglo-saxon.

OMNIBUS.

UNE GARANTIE

Madame. — Allez acheter une douzaine d'œufs chez Lafinette & Cie.

La servante. — Les derniers qu'ils nous ont vendus étaient mauvais.

Madame. — Il n'y a pas de danger à courir ce matin. Nos amateurs dramatiques ont joué hier soir.

NOS CUISINIÈRES

TROP ORIGINAL

Joachim. — C'est singulier que vous ne réussissiez pas en littérature.

Colas. — Le public n'aime pas mon originalité.

Joachim. — ???

Colas. — Il ne peut pas se faire à ma manière d'épeler.

UNE AUTRE CATÉGORIE

Éline. — Tu connais ce gâteau ?

Léa. — Oui ; c'est un ancien diplomate, un nocœur fini qui courait après toutes les femmes.

Éline. — Un attaché d'embrassade en retraite, quoi !

A L'ÉCOLE

Le maître. — Élève Toto, voulez-vous me dire ce que sont devenus les fils de saint Louis ?

Toto. — Ils sont morts, monsieur.

DANS LA BANLIEUE

M. Gatien. — Désagréables, ces sillons des trains...

L'agent. — Quand monsieur aura loué, monsieur y sera habitué au bout des quinze premiers jours.

M. Gatien. — Alors je les passerai à Montréal.

AUTHENTIQUE

Entendu au marché :

Le passant. — D'où viennent ces beaux légumes ?

Le commerçant. — De St-Jeune-veuve, dans le comté de Jacques-Cartier, monsieur.

OBSERVATION

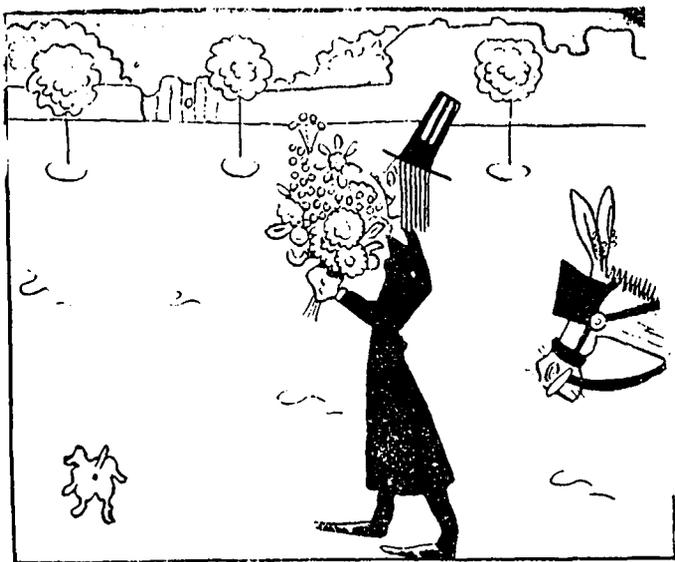
On ne ment jamais autant qu'avant une élection, pendant une guerre, après la chasse.



Mais c'est épatant, Rosalie, ce poisson a un goût !

Bien, monsieur ! il sentait mauvais, alors j'en mis un peu d'odeur comme madame s'en met sur ses cheveux pour pas qu'on s'en aperçoive !

## LE POÈTE ET SA FIANCÉE



Le poète. — Ma douce fiancée va venir, je l'attends et ce bouquet de fleurs des champs lui est destiné...

## VINCENT ET MIJOLET

ESQUISSE DE MŒURS

Tout de suite après avoir passé le pont du chemin de fer, sur la route de Beauce, vous les apercevez toutes les deux : la fabrique de Vincent à droite, celle de Mijoulet à gauche, presque en face, les fenêtres dans les fenêtres. Tous deux tanneurs, gros garçons et bons camarades. Pas de jalousie de métier — au contraire. Un jour que Mijoulet avait une grosse commande, il empruntait des hommes à Vincent. Et quand Mme Vincent accoucha de son premier, c'est Mme Mijoulet qui alla langer le mioche, et faire la soupe du papa.

Chaque soir, au coup de six heures, le plus tôt prêt allait prendre l'autre — et l'on s'en revenait en ville, bras sous bras, dans la nuit tombante où les réverbères s'allumaient, toujours plus nombreux, à mesure qu'on trouvait des rues avec des trottoirs. On se disait : "Et autrement ça marche? ... Le courrier a été bon? ..." et quand ça marchait chez Mijoulet, Vincent était content. Et si Vincent avait eu en retour un mandat protesté, il en était tout triste, ce brave Mijoulet.

Leur vie trottnait ainsi, une brave petite vie de boutiquiers, à fenestron pas bien large, retournant leur tablier de cuir, quand il était trop sale par devant. Ils avaient fait leur trou dans cette existence, comme sur la banquetto de molaskine du *Café de l'Esplanade*, où ils venaient s'asseoir, tous les samedis soirs, à la même place, devant la même demi-tasse, et l'inévitable impériale sur laquelle l'un d'eau s'endormait.

La guerre vint. Aux premiers désastres, Mijoulet s'engagea. La fabrique fermée, les volets poussés, prirent le navrement des choses mortes. Le maître faisait le coup de feu sur les bords de la Loire, et les grosses araignées d'hiver se balançaient dans le bureau à treillage, où étaient rangés, étiquetés, les dos verts des grands livres.

De l'autre bord de la route, l'atelier à Vincent allait toujours son train : le bruit des racleurs, les chansons, l'odeur mauvaise empestant le chemin, jusque par delà la guinguette de Montplaisir. Seulement, les ouvriers ne chantaient que des refrains patriotiques. Quelquefois un d'eux venait trouver le patron, le soir, et le pria de lui régler son compte. Le patron le payait, lui disait : "Bonne chance... Tâchez donc de leur faire voir comment nous tannons les cuirs, nous autres... Ça fera de la réclame à la maison..." Il avait un gros rire. Et l'ouvrier jetait son tablier, s'en allait boucler le sac, honteux que les camarades se fissent trouer la peau tout seuls. Le lendemain matin, il était remplacé.

Vincent, lui, ne bougeait jamais. Au jour tombant, il quittait ses manches de lustrine, et s'en revenait, tout seul maintenant, sans presser son pas davantage. Il rentrait chez lui, quittait sa jaquette, la plait en quatre, la doublure en dessus, passait son veston d'intérieur, ses pantoufles, son bonnet grec en velours cerise. Alors seulement, allongé près du feu, il déplaçait le journal, lisait les nouvelles, trouvait que "Faïdherbe avait du bon", mais que "Bourbaki ne faisait pas son devoir". Cot hiver-là, il engraisa de six livres.

Après souper, quand il ne tombait pas trop de neige, il mettait son caban, et il s'en allait faire un tour au café de l'Esplanade, "pour voir ce qu'ils en disaient". Autour du poêle, ils étaient une dizaine, les mains tendues vers la braise. Ils faisaient des plans de campagne, affirmaient que la meilleure tactique était de tourner l'ennemi, qu'il n'y avait qu'à tourner, que c'était dégoûtant de se voir commander par un tas d'incapables. Tous, ils criaient contre Bourbaki. La dame du comptoir leur servait des verres de vin chaud.

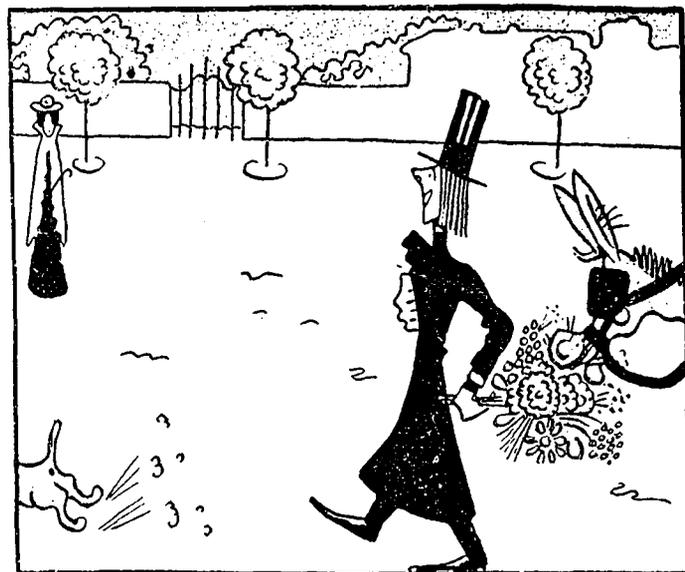
Ils disaient aussi que c'était pitoyable, qu'on crevait de faim, qu'il n'y avait pas moyen de faire un sou d'affaires. Vincent, accoudé, riait dans sa barbe. La demie de dix heures sonnait. Alors, il finissait son vin chaud, mâchait longuement le rond de citron, pour ne laisser rien perdre, et s'en retournait trouver sa femme en train de bassiner le lit.

Elle lui demandait : "Eh bien, Vincent, ça marche?..."

Si ça marchait... C'est-à-dire qu'il ne se rappelait pas avoir vu une année aussi bonne. Il s'était désastres, les neiges, la débâcle, le départ des mobiles, puis celui des mobilisés... Vous pensez si on avait besoin de cuir, avec tout ce bataclan ! Il fallait en faire des souliers, des sacs, des bricoles... Vincent trouvait le moyen d'avoir des commandes énormes, et on travaillait dur, cet hiver-là, à la fabrique de la route de Beauce. Comme, au milieu de l'éclatement général, tout se passait sans contrôle, il surfaisait ses prix, faisait payer ce qu'il voulait, envoyait de mauvais cuirs, sur lesquels il gagnait une fortune. On ne discutait pas, on n'examinait pas. Est-ce qu'on avait le temps, au milieu de cette débâcle ? Les souliers des soldats étaient troués au bout de deux étapes. Les harnais se cassaient, laissaient des convois de vivres ou des caissons de munitions en détresse sur un bord de route, sous le feu prussien, sans qu'on pût se défendre. Et chaque soir, Vincent, penché sur son livre de comptes, emplissait des colonnes de chiffres, faisait des additions, et avait, en baissant son gaz, un sourire gras d'homme juste qui n'a pas perdu sa journée.

Quand Mijoulet revint, la capote trouée, traînant la patte, il ne trouva plus son ami Vincent en face de lui, sur la route. Cette fabrique-là n'était plus suffisante pour le gros tanneur qu'il était devenu. Il s'était établi de l'autre côté de la ville, près du jeu de boules. Mijoulet s'en alla au *Café de l'Esplanade*, retrouva leur place, et attendit Vincent pour faire l'impériale. On lui dit qu'il n'y mettait plus les pieds. Il n'allait maintenant qu'au *Café Oriental*, le café de la *Société*. Comme Mijoulet avait déjà fait apporter les cartes, il fut très ennuyé. Il fit une réussite, qui ne réussit pas, parce que le sept de cœur resta sous la dame de pique. Alors il s'en alla.

Le lendemain, passant sur le boulevard, il voulut allumer un cigare. Il y avait, en face du théâtre, un bureau de tabac où il avait l'habitude d'entrer. Il allumait et faisait un bout de causette avec une blonde, appelée Emilie, dont toute la ville connaissait le sourire à pomnade figé



II  
... Mais, je la vois paraître... Mon cœur palpite : cachons ces fleurs et préparons un madrigal...

derrière les tulipes du comptoir. Comme il approchait, Mijoulet vit que le bureau de tabac était démoli, et qu'on construisait à cette place une grande coquille de maison avec des balcons en pierre de taille. "Bigre, pensa-t-il... voilà une bicoque qui vaudra quelque sous... Il demanda à un maçon : "Quel est le particulier qui a fait construire ça?..." L'homme répondit ; "C'est M. Vincent..."

Quand M. Vincent sort de sa maison, il y a tout de suite sur le trottoir deux personnes qui le saluent. S'il fait un tour de ville, il donne bien quinze poignées de main. Ceux qui les ont reçues rentrent chez eux, et disent à leur femme : "Je viens de serrer la main à M. Vincent..."

Lui continue sa promenade, le pardessus bon garçon, deboutonné. S'il rencontre le président, il lui passe la main sous le bras. Tous deux remontent le cours, familiers, à petits pas de digestion.

A six heures, il monte faire une absinthe au Cercle de la *Société*. Il y a quatre grandes portes-fenêtre s'ouvrant sur le balcon. De là, on voit passer les gens. On est très bien. Vincent y installe son ventre : il est chez lui.

En province, on est de la *Société*, ou on n'en est pas : il n'y a pas de milieu. Si on en est, toutes les portes vous sont ouvertes, toutes les mains gantées vous sont tendues, toutes les jolies femmes vous sourient derrière la glace de leur coupé. Elles ne se gênent plus avec vous, vous arrêtent dans la rue, vous appellent par votre petit nom, vous considèrent comme de leur famille, — car c'est comme une nombreuse famille, cette société dont les membres se retrouvent à chaque instant, partout, au théâtre, en visites, en dîners, au bal. Ils ne dansent qu'entre eux, ne mangent qu'entre eux, ne causent qu'entre eux : mais alors tout est permis. Si vous n'en êtes pas, vous avez beau être élégant, spirituel, doué d'un talent rare, vous êtes un homme taré : vous le sentez à tous les regards, autour de vous.

Ces messieurs n'accepteraient guère de s'asseoir à votre côté. Gardez-vous d'aventurer jamais votre habit noir dans leur milieu : vous ne trouveriez pas un vis-à-vis pour le quadrille, ce qui est fort ennuyeux quand on a déjà engagé sa danseuse.

Pourquoi on en est, pourquoi on n'en est pas : voilà ce que personne n'a jamais pu savoir. Tel qui est un gros parvenu, ventru, avec des anneaux aux oreilles, voit toutes les portières soulevées devant ses gros sous. Tel autre, aussi tintant d'écus, et mieux né, reste irrémédiablement classé dans la catégorie des calicots.

M. Vincent y est reçu à bras ouverts.

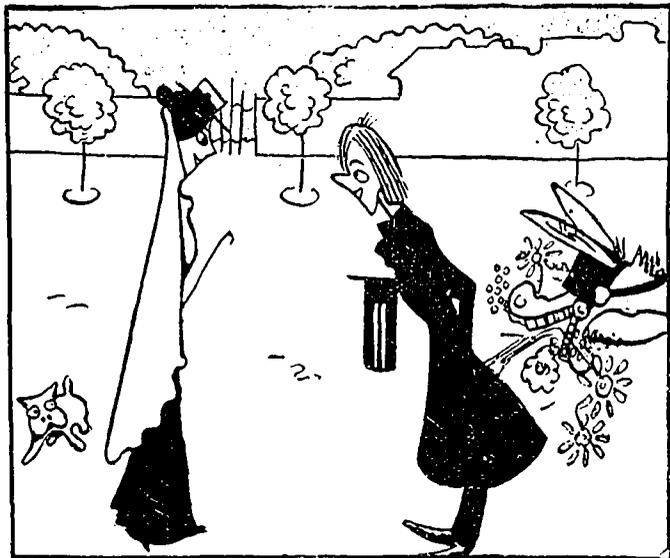
Il reçoit aussi, et luxueusement. Les vitres de son hôtel en face du théâtre sont souvent allumées d'une flambée de fête. Il n'y a rien de tel pour sécher vite les peintures fraîches des maisons et des fortunes neuves. Par les portes entrouvertes, des bouts de valse, des luurs tout de suite fermées, viennent mettre une gaieté sur le boulevard engourdi, où les réverbères s'éloignent, dans la solitude frissonnante des nuits d'hiver. S'il savait compter, le petit nègre en bronze qui dresse au bas de l'escalier large un lampadaire ciselé, il pourrait vous dire ce qu'il en voit descendre entre les plantes rares, de jolis sourires, yeux noirs agrandis par l'ivresse du tourbillon, figures rosées, vite emmitouffées dans le satin tiède d'une sortie de bal... Mais les petits nègres de bronze ne savent pas compter.

Aux mercredis de madame, il y a toujours un ou deux coupés arrêtés devant la porte, les cochers bâillant au soleil comme de grands chats maigres. Là-haut, on sert le thé et des petits-fours. En les croquant, tout le monde dit :

— Ce Vincent, tout de même... A-t-il eu de la chance !...

C'est un homme qui a eu de la chance

L'autre est resté là-bas, derrière son pont, sur la route de Beaucuire, à tanner des cuirs, les joues luisantes d'une sueur saine de brave homme. Il y a eu de durs moments à secouer. Après la guerre, quand il est revenu,



### III

« O vous dont la beauté rayonne à tous les yeux,  
Ange appartenant moins à la terre qu'aux cieux,  
Daignez accepter en même temps que mon cœur...  
Celles qui sont vos sœurs... »

vous pensez qu'il a fallu de la peine, pour balayer les toiles d'araignées de la fabrique, et tâcher de ramener les clients dispersés... Tous avaient oublié la maison, s'étaient acquinés ailleurs : Vincent en avait pris une bonne partie. Ceux-là ne revinrent jamais.

Les premiers temps, c'était navrant. Mijoulet avait commandé du papier à en-tête. La fabrique était pleine de peaux neuves. On avait mis un timbre électrique à la porte. Tous les matins, au coup de six heures, le patron était là, invariable, comme aux jours de grosse presse, à attendre les commandes qui n'arrivaient pas... Il se promenait, les mains dans les poches de son tricot, des heures. Les ouvriers le regardaient, les bras croisés sur le tablier de cuir attaché tout de même. Toute la journée, devant eux, il était impassible... Il guettait tous les courriers, devenait un peu pâle à l'heure du facteur. Celui-ci s'approchait, passait, bien souvent ne s'arrêtait pas. Mijoulet écoutait les pas qui se perdaient, implacables, peu à peu... Il paraissait très calme. « Ça viendra, les enfants, vous verrez que ça viendra. » Pour se donner l'air crâne, il sillonnait la *Chasse du jeune Henri*... Mais quand, le soir tombé, tous les ouvriers partis, il était seul dans son bureau à treillage, quand, éreinté de cette héroïque contrainte qui lui avait fait mal tout le jour, il s'affaissait dans son fauteuil, les coudes sur les genoux, je vous jure qu'il ne sillonnait plus la *Chasse du jeune Henri*... Il avait bien fini par croire, lui aussi, que ça ne viendrait plus...

Ça revint un peu, pas beaucoup. Jamais plus, il ne put redonner à la maison l'impulsion d'autrefois. Les maisons de commerce sont des flaques d'eau qui se gèlent vite au froid de l'absence. Courageusement, Mijoulet se mit à casser la glace... Il trinardait, se tuait à la besogne — car le petit se faisait grandet, bientôt d'âge à entrer au collège, et il fallait élever son monde, être prêt pour les échéances, garder intact l'honneur de la maison.

A force de fatigue, il a pu nouer les deux bouts, amasser quelques sous pour les temps mauvais, mettre un bouquet de fleurs sur la table le jour de la Sainte Eliso... C'est sa femme, Elise. Elle est restée une petite bourgeoise qui fait son marché, le matin. Au mois d'avril, elle retourne sa robe de l'année dernière. Elle change le ruban de son chapeau pour lui donner l'air neuf. Pas une dame de la *Société* ne se présenterait chez elle, même pour quêter. Elles envoient la liste de souscription par leur valet de chambre.

Par exemple, c'est sur le petit que se sont rassemblées toutes les dépenses, tout le luxe du ménage. Aux jours de détresse, quand rien ne marchait à la fabrique, quand pour n'avoir pas trop froid, le père et la mère se couvraient, la nuit, avec la vieille capote de mobile, le gamin avait un lit coquet, un édredon rose, une jolie couchette de petit vicomte douillet. Il a grandi ainsi, promené par sa mère qui semblait être sa bonne, emmaillotté dans une atmosphère tiède de serre, où on le gardait comme une plante frêle. Quand il a attrapé ses neuf ans, les parents se sont saignés pour le mettre au collège, lui donner une éducation de riche... Il a toujours quelque piécette en poche, tiré des bâtons de guimauve au tourniquet du père Margrave. Avec ça, des cravates neuves, des gants frais, chapeau gris en été, chapeau marron en hiver, souliers vernis et pointus, pour faire comme les autres... Seulement, voyant à chaque repas reparaître l'inévitable plat de pois chiches, le père Mijoulet prétend, avec son bon gros rire, qu'il faut que la France soit en effet un pays bien fertile pour produire tant de pois chiches que ça...

Chaque soir, il passe la veillée au coin du feu, en tricot de laine et en pantoufles. Il fait réciter les leçons du petit, rien que celles en français. Il ne comprend rien aux autres... La mère, penchée sous la lampe, met un point aux culottes, coupe le fil avec ses dents, et se tourmente en pensant que le veau a augmenté de trois sous ce matin.

Ils vivent ainsi, à petit feu, sans rien demander à personne. Leur existence est toute remplie, attristée aussi, par cette lutte de chaque jour contre le porte-monnaie flasque. Cette idée fixe gâte tous leurs plaisirs, creuse une ride à leur front pâli. Mijoulet a supprimé toutes les dépenses qui ne sont pas indispensables. Il fume tous les jours deux cigares d'un sou. Ce sont ses seules distractions. Il ne va plus au *Café de l'Esplanade*, même le samedi. Il achète chaque matin le *Petit Régional*, et lit les nouvelles chez lui, avant de partir pour la fabrique. Un matin, comme il déplaçait le journal, en soufflant sur sa tasse de chocolat trop chaud, il lut : « Chevalier de la Légion d'honneur... M. Vincent, industriel... Services exceptionnels... »

L'autre après-midi, M. Vincent était à digérer sur son balcon en pierre de taille, la face réjouie, le ruban rouge flambant à la boutonnière, les mains croisées sur l'épanouissement de son ventre, dans une béatitude luisante de gros homme qui a pris du bon café. Comme il était là, fumant un cigare, il aperçut sur le trottoir d'en face son gamin de fils en train de se promener avec le petit Mijoulet, son camarade de rhétorique. Une ride mécontente a plissé sa quiétude. Il a sommé le valet de chambre :

— Quand M. Henri rentrera, je veux lui parler dans mon cabinet.

Quand Henri est rentré, à six heures, M. Vincent lui a dit ceci :

— Tu l'es promené aujourd'hui avec le garçon de Mijoulet... Que je ne te voie plus avec lui !... Ces gens-là ne sont pas de notre *société*...

JEAN MADELINE.

### DANS LE SANCTUM

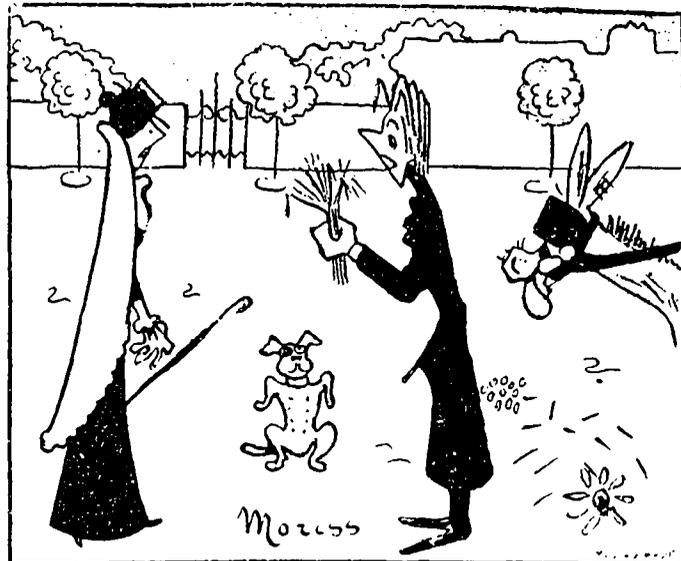
*Le poète.* — Vous trouverez beaucoup de vérité dans ces vers.

*Le rédacteur.* — Oui, plus que de poésie.

### A L'ÉCOLE

*Le maître.* — Quelle est la meilleure méthode pour tourner les dollars en louis, schillings et deniers ?

*L'élève.* — C'est d'épouser une vraie Anglaise.



### IV

... Ces délicates fleurs...

## CHRONIQUE

Pour employer une expression de la langue acoquinée : les Chinois tiennent la natte de l'actualité.

Tous les journaux s'ingénient à faire connaître le plus de particularités sur ce peuple singulier, nombreux comme les étoiles du ciel, aux vertus et aux vices si étonnants.

Les diplomates, les missionnaires, les voyageurs qui ont visité le Céleste Empire sont mis sur la sellette et interviewés jusqu'à presque extinction. J'ai devant moi des colonnes et des colonnes de matières sur la Chine et ses enfants.

Des lettres écrites à un père Jésuite dès 1759, les montrent d'une ignorance crasse. L'auteur déclare qu'ils forment les peuples du monde les moins heureusement nés pour les Arts et pour les Sciences.

"Aussi incapables de perfectionner que d'inventer, ils ont la poudre à canon depuis un temps immémorial et n'ont pas su imaginer le canon.

"Ils ont aussi anciennement l'art des estampes, sans avoir celui de l'imprimerie, qui l'a suivi chez nous de si près."

Ces reproches faits, le narrateur conclut vite d'autre sorte :

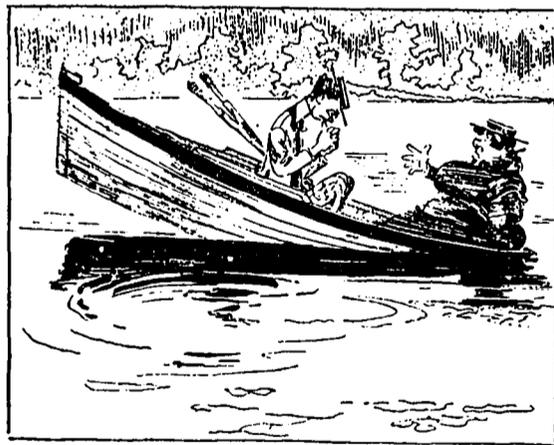
"Du reste, ne pensez pas que les Chinois deviennent par là bien méprisables à mes yeux. Peu s'en faut au contraire que tout bien compté je ne les en estime davantage.

"Ce qui est certain, c'est que la vanité des Chinois aurait de quoi se consoler du peu de progrès qu'ils ont fait dans les sciences et qu'ils nous surpassent en des choses plus importantes.

## L'AMOUR DÉSÉQUILIBRANT



I  
Luc.—Depuis longtemps, chère, je veux te dire que...



II  
...je t'aime ! Je veux, à genoux, te demander d'être à moi...



III  
...Je mourrais pour toi...

"Ils peuvent reprocher à l'Europe et à ses habitants leurs guerres continuelles ; que nos sciences abstraites et nos sublimes spéculations ne nous ont pas plus avancés dans les qualités qui produisent un gouvernement constant, une vie tranquille ; et que, bien que depuis Platon et Aristote on ne cesse de parler ici Morale et Politique, il ne paraît pas cependant qu'on y soit plus avisé sur les véritables intérêts, qu'on ne l'était il y a deux mille ans."

\*\*\*  
Décidément les Chinois n'aiment pas les chemins de fer.

Sans doute, dit le *Journal Illustré*, ils sont libres de ne pas vouloir s'exposer aux déraillements, aux collisions, aux

tamponnements et autres démolitions que la civilisation leur ménage. Ils se croient plus dans le train que les autres et ce serait leur droit de résister aux bienfaits des rapides toujours en retard s'ils ne mettaient à massacrer les Européens une rapidité beaucoup trop grande car, pourtant, ils sont chez eux et leurs vertus valent les nôtres, si l'on en croit les anciens historiens, fort intéressants à lire et qui ne tarissent point d'éloges.

On sait que ces hommes jaunes qui tiennent tant aux diligences firent les premières inventions.

Il paraît certain, dit l'auteur des lettres à un Jésuite, que les Chinois furent des premiers qui connurent le fer. L'histoire religieuse suppose qu'ils avaient appris à le connaître de ceux qui avaient vécu avec Noé, car il n'est guère croyable que ce patriarche ait bâti l'arche sans le secours d'aucun instrument de fer. Au moins n'a-t-on jamais rien dit de contraire.

Si les hommes avaient quelque connaissance du fer dès le temps de Noé, ou même avant Tubalcain, comment se fait-il que d'autres nations en oublièrent l'usage au point de passer leur temps à repasser sur des pierres, qu'on appelait "pierres de tonnerre", leurs haches et tous leurs outils ?

Comment se fait-il que la connaissance du fer se soit perdue parmi les anciens peuples, même parmi ceux qui allèrent habiter l'Amérique, tandis qu'elle s'est toujours conservée parmi les Chinois ?

La Légende, qui explique toutes choses, prétend qu'au temps de la dispersion, les Chinois, plus attentifs, plus avisés, plus malins, plus roublards que les autres, emportèrent avec eux les pelles, les pioches, les truelles et les autres outils qui avaient servi à élever la tour de Babel.

Méfions-nous de la race jaune ! Ouvrons l'œil !

Mais lisons cette autre apologie de ses qualités :

\*\*\*

Un second touriste, contemporain de celui que nous venons de citer, a publié lui aussi un bien curieux bouquin. C'est le "Voyage fait en 1630, depuis Paris jusqu'à la Chine par terre, et par le sieur de Feynes, gentilhomme de la maison du Roy, et ayle de maréchal de camp de ses armées, avec son retour par mer".

Cet intrépide voyageur a remarqué par là des gens bazanés qui portent d'ordinaire un turban blanc fort petit.

Ils s'habillent, hommes et femmes, d'une fine toile de coton et sont tous extrêmement propres en leurs vêtements et en leur manière de vivre. Ils ont cela de commun avec les Persans de ne faire héritiers de leurs biens que les enfants de leurs sœurs.

"Il n'est pas à croire combien il fait bon de traiter d'affaires avec ces gens-là, car en matière de commerce ils y procèdent avec tant de franchise et d'intégrité qu'ils ne voudroient pas avoir trompé un enfant même qui traiterait avec eux, non plus que si c'étoit le plus habile marchand."

De combien des nôtres, même bons catholiques, pourrait-on dire la même chose ? "A la Chine le gouvernement et les charges ne se donnent qu'à ceux qui ont le mieux étudié. Pour cela même, quand il en vaque quelqu'un, l'on fait assembler en une dispute publique un grand nombre d'habiles gens, afin de donner la charge à celui d'entre eux qui sera jugé le plus savant."

Et d'autres éloges sans fin sur l'ordre, l'amabilité.

Mais voilà, ils ont renoncé au progrès qui détruirait toutes ces vertus comme il a démolé les nôtres et si cette vieille race jaune n'était point aussi envahissante qu'on le prétend, il serait bon peut-être de regarder les bons et beaux exemples moraux qu'elle donne à l'Europe toujours jeune.

\*\*\*

Le Dr Kinnear interviewé par le *Boston Herald*, assure que les Chinois qui viennent travailler en Amérique sortent en grande partie de Canton et appartiennent aux classes les plus abjectes.

Il n'a vu en Amérique que trois Chinois venant de Foochow qu'il a habité pendant de nombreuses années. Les habitants de cette région sont grands, forts, d'un bon naturel. Il en avait amené un avec lui, "Pastor Ding", qui devint en peu de temps un favori à Kingsville où il se fit remarquer par son extrême politesse, un savoir-vivre consommé.

Le Dr Kinnear rapporte entre autres faits que le prix qu'il chargeait pour une opération chirurgicale à Foochow était de trois cents, règle générale.

Dans une seule année 23,000 personnes ont été soignées à l'hôpital Pomasang par des médecins Américains au prix uniforme de trois cents par cas. Ce service d'hôpital est un puissant auxiliaire pour le travail des missionnaires.

Détail assez curieux : ce sont les morsures de chiens, de cochons, de poissons et... de Chinois qui envoient le plus de patients aux hôpitaux.

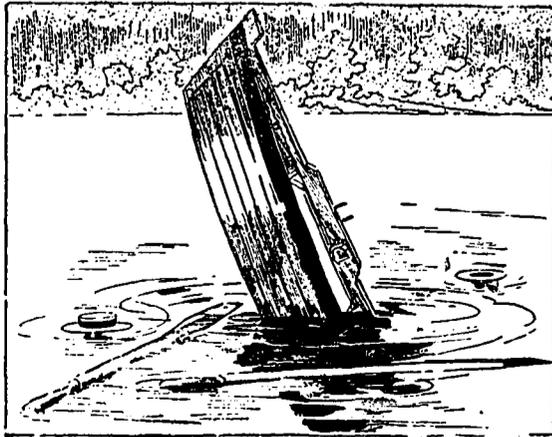
La médication chinoise est vraiment épâtante. Un jour un Chinois s'étant enfoncé un gros clou rouillé dans le pied, un médecin indigène avait rempli la plaie de punaises vivantes !!!

Plusieurs Chinois convertis se font missionnaires et quelques-uns se montrent excellents prédicants. L'un d'eux est devenu apôtre de tempérance.

KODAK.

## SERVICE CIVIL

—Comment ! vous n'avez encore copié que deux pages depuis ce matin ! et l'on dit : prompt comme les clercs !



IV

ÇA TOMBE BIEN



*Grognon.*—Voilà une heure, monsieur, que vous me regardez de travers. Si ça continue, je vous jure que je vous ferai regarder droit.  
*Lenfilé.*—Je vous en serais reconnaissant, monsieur, car jusqu'ici aucun oculiste n'a pu y parvenir.

RÊVEUSE

*Dans le soir languoureux et doux,  
 Et vers le couchant qui s'enflamme,  
 Ils s'évoquent, comme des fous,  
 Tes rêves frais de jeune femme.*

*Ils vont... et leur essaim joyeux,  
 Porté par le souffle des brises,  
 Se perd, emmi l'azur des cieux,  
 Dans la nuit aux teintes grises.*

*Et le nuage, rêve ailé,  
 Messager discret et fragile,  
 S'enfuit à l'horizon voilé  
 Qui, seul, recrit maître l'idylle.*

*Rêve... et tu n'entendras jamais  
 Sonner l'heure des décevances...  
 Rêve... et tu braveras en paix  
 Toutes nos humaines souffrances.*

*C'est dans tes songes merveilleux  
 C'est l'enfance que tu soulèves  
 Et qui t'apparaît radieux...  
 — Roman splendide aux pages brèves.*

*Mais qu'importe si le bonheur  
 Est, ici-bas, chose éphémère ?  
 Laisse épanouir ton cœur,  
 Rêve toujours, ô jeune mère !*

*Rêve d'immuables amours...  
 Rêve de caresses bénies...  
 Pour conjurer les mauvais jours  
 Rêve d'ivresses infinies.*

ANTONIN LUGNIER.

COURRIER FEMININ

Les jupes à plis, que nous continuons de ne pas trouver très jolies en drap ou en lainage, sont, au contraire, tout à fait élégantes et gracieuses en tissus légers.

La batiste, le linon, la mousseline de soie, toutes les étoffes qui nécessitent un transparent en soierie un peu ferme sont du plus bel effet, ainsi employées.

Comme ceintures, on porte beaucoup d'écharpes formées d'une large bande en mousseline, de soie ou en soierie légère, que l'on tourne autour de la taille et qui vient se nouer avec des pans très longs en arrière. Si on la noue de côté en avant, on lui donne au contraire des pans très courts, pas plus longs que les coques dont le meud est formé.

A côté de la manche large dont j'ai parlé dernièrement, on voit aussi réapparaître la manche courte. Celle-ci est étroite et emboîte juste le coude ; mais là, elle est garnie d'un sabot de dentelle plus ou moins long ou d'une ruche très fournie ou d'un volant.

Toujours des toques en paille souple qui se drapent comme de l'étoffe et dont les garnitures sont si variées qu'on aurait quelque peine à les décrire. On les orne plutôt en largeur qu'en hauteur, quoique cependant on en voie beaucoup toutes hérissées d'ailes d'oiseaux ou surmontées d'une belle aigrette.

Ces toques vont bien à toutes les femmes, même à celles dont les cheveux sont blancs.

\*\*\*

Les sauvages qui portent des anneaux dans le nez et les gens civilisés qui suspendent à leurs oreilles de petites masses brillantes, ont besoin, pour attacher leur bimbeloterie, de se faire perforer la région qui va servir de support au cher petit bijou. Le percement du nez et des oreilles est généralement pratiqué par des spécialistes peu habitués aux soins de l'antisepsie ; aussi voit-on souvent des inflammations de la peau ou des glandes, des nécroses et même des maladies plus graves succéder à cette opération. Il importe donc que les instruments qui doivent servir à cette boucherie inutile soient tenus dans un état de propreté extrême ; priez donc ces "chirurgiens" d'occasion de vouloir bien imiter nos procédés d'asepsie et de flamber à la flamme d'une lampe à alcool les pointes perforantes,

après les avoir trempées dans de l'alcool à 90 ou dans une solution phéniquée. Avant l'opération, on lavera également l'oreille avec une solution phéniquée ; le bouchon sur lequel va reposer le lobe de l'oreille mérite aussi une toilette spéciale : le mieux sera de le faire tremper dans de l'eau qui sera portée à l'ébullition.

J'ai l'air de ne pas aimer beaucoup les boucles d'oreille ; peut-être ai-je mauvais caractère. Voyons donc ce qu'en dit le Dr J. Comby dans un livre récent qui s'adresse aux mères de famille : "Quelle est la valeur hygiénique du percement des oreilles chez les enfants ? Beaucoup de mères de famille, surtout dans le peuple, se hâtent de faire perforer les oreilles de leurs fillettes, dans l'espoir, soit de prévenir la gourme, les maux d'yeux, les maux d'oreilles quand l'enfant en est menacé, soit de la guérir quand elle en est atteinte. A-t-elle besoin de dire que c'est un simple préjugé, et que la petite opération en question n'a pas plus de valeur curative que de valeur prophylactique (préventive). On voit bien plus souvent le percement des oreilles être suivi de ces gourmes, qu'il devrait guérir et qu'il ne fait qu'aggraver quand elles existent. Donc, on ne peut rien attendre de bon, de favorable à la santé, de cette petite opération. Tout ce qu'on peut lui demander, c'est d'être inoffensive."

\*\*\*

Il est un détail dans le caractère de J. B. de La Salle qui me gêne un peu sa mémoire : il détestait les femmes. Malade, il ne voulait pas que sa grand-mère entra dans sa chambre ; plutôt que de s'appuyer au bras d'une femme pour traverser un gué, il fit un plongeon dans la rivière. "La femme, disait-il, est une espèce de démon incarné qui tente l'homme, qui surprend son cœur et le porte au mal". Qui sait si ces amères paroles n'expriment pas le ressentiment de quelque blessure secrète ? Peut-être avait-il aimé sans retour dans sa jeunesse ; peut-être, sans chercher plus loin, s'en rapportait-il de bonne foi à certains Pères de l'Église qui ont fort malmené la plus belle moitié du genre humain ? Quoi qu'il en soit, si j'étais femme, ce n'est pas saint Jean Baptiste de La Salle que j'invoquerais dans mes prières.

XXX.

AVOCATS ET HUISSIERS

La verve populaire s'est toujours exercée aux dépens des gens de loi. L'hymne qu'on chante le jour de la fête de saint Yves porte la trace de cet esprit satirique :

*Advocatus sed non latro,  
 O res miranda populo !*

On ne traduit pas de crainte de s'attirer des procès en diffamation qui mettraient l'imprimeur sur la paille...

Du reste, dans cette pieuse légende, l'ordre des avocats n'est pas le seul à écoper.

Elle raconte encore que saint Yves étant entré indument dans le paradis, un archevêque voulut lui faire évacuer les lieux.

Le saint breton plaida... Il fallait, pour être valable, que cette sentence lui fût régulièrement signifiée par huissier.

Tout le monde lui donna raison. Si au ciel on n'observe pas les formes les plus élémentaires de la justice, où diable ! les observerait-on ?

Et saint Pierre, céleste concierge, se mit à la recherche d'un huissier. Il n'en trouva pas... Jamais un huissier n'avait franchi le seuil du paradis !

C'est pourquoi le bienheureux saint Yves, honnête avocat, — *advocatus sed non latro !* — est encore au ciel. Il ne pourra en sortir que quand un huissier y entrera... et ce ne sera pas demain — disent les mauvaises langues.

Quant aux malheureux plaideurs, ils sont — toujours — en purgatoire !

PAS CONTRADICTEUR

*La mère.*— Comment ! un garçon comme toi faire des choses pareilles... Mais, malheureux, tu veux donc faire rougir mes cheveux blancs ! tu veux donc mourir sur l'échaud !

*Le fiston.*— Oui, m'man !

PRÉCAUTION SALUTAIRE

EXPRESSIF

*Jenne mariée.*— J'ai donné à un pauvre un des gâteaux que j'ai faits ce matin.

*Le mari (solemnement).*— Requiescat in pace.

SA VENGEANCE

*Latonche.*— Si je me marie avec une jeune fille pauvre, c'est par vengeance, j'ai trop souffert.

*Louchin.*— Je comprends... un amour malheureux.

*Latonche.*— Non... C'est pour faire enrager mes créanciers.



*L'adulte.*— Pourquoi lais-tu la bête ainsi, mon petit Jean ?  
*Le petit Jean.*— Parce que je sais que quand ils ont trop d'esprit, les enfants ne vivent pas.

On se fait plus d'amis et on arrive plus vite par son caractère que par son talent.

## LES COMMANDEMENTS DU BON VIVANT



I  
Pour te mettre en train, tu liras  
LE SAMEDI en te levant.



II  
A table, tu t'escrimeras  
Sur le rôti gaillardement.



III  
Ensuite, tu travailleras  
Sans te presser, modérément.

## FAUT S' FAIR DES AMIS PARTOUT

*J'ai pour princip', de n' pas faire en ce monde,  
Comme tant de gens en font, des embarras,  
Et l'on me voit prodiguer à la volée  
Saluts et sermons d' mains à tour de bras.  
J'ai pour chacun un sourire agréable,  
De mes voisins parfois même j' saute au cou,  
Et d'un grincheux je rante l'air aimable :  
Faut s' faire des amis partout !*

*J'ai maintes fois, sans peur de m' compromettre,  
De mon concubine balayé l'escalier,  
Et pour lui plaire j' monte un journal, une lettre  
Aux locataires, de pulier en pulier.  
Quand, pour un cours, j' prends un sapin qui passe,  
Si le temps change et s'il pleut tant à coup,  
L' cochon s' met d' dans et j' me mets à sa place :  
Faut s' faire des amis partout !*

*La dernière fois que j'ai changé d' domicile,  
J'avais fait s' air quel forts déménageurs :  
Comme ils n' paraissaient pas d' humeur facile,  
J' dis aussitôt, pour gagner leurs faveurs :  
N' vous gênez pas, allez donc prendre un porc :  
Dans vot' métier, faut s' humecter beaucoup...  
Pendant c' temps-là, j'ai chargé la voiture :  
Faut s' faire des amis partout !*

*Comme j'habit' dans un quartier solitaire,  
Il m' arrivait souvent d' être forcé, l' soir,  
D' faire le coup d' poing pour ne pas m' laisser faire  
Par quelqu' rôdeur ma bourse ou mon mouchoir.  
Pour regagner sans crainte mon domicile  
Je m' suis mis bien avec un vieux flou :  
En qualité d' copain on m' laiss' tranquille . . .  
Faut s' faire des amis partout !*

*Les animaux, c'est un chose notoire,  
Sont susceptibles parfois d' affection,  
Et d' Androcles nul n' ignore l' histoire :  
Il dut la vie au bon cœur d' un lion !  
Aussi, quand au Jardin des Plantes j' m' approche  
D' un typhé énorme, quand j' vois l' ours dans son trou,  
J' leur offre tout d' suite à chacun un brioche :  
Faut s' faire des amis partout !*

## TROP PARLER CUIT

Un monsieur entre deux âges, de mise élégante, chemino d'un air pensif. Après avoir passé devant un bureau de poste il réfléchit, revient sur ses pas et pénètre dans le bureau après avoir enlevé la rosette rouge ornant sa boutonnière.

Le monsieur va au premier guichet derrière lequel un employé dort à poings fermés, le visage protégé par un journal grand ouvert, en guise de moustiquaire.

LE MONSIEUR.—Hum ! hum ! Monsieur l'employé ! Hum ! Monsieur l'employé !

L'EMPLOYÉ (*se réveillant*).—Voyons, Joséphine, il n'est pas encore 7 heures... Oh ! pardon monsieur ! Vous désirez ?

LE MONSIEUR.—Un timbre de 0 fr. 15.

L'EMPLOYÉ (*à part*).—Nulle !... Venir ainsi troubler mon sommeil !... (*haut*) Pourriez pas faire avec trois timbres d'un sou ?

LE MONSIEUR (*conciliant*).—Si, au besoin !

L'EMPLOYÉ (*remettant sa tête sous le journal*).—Voyez guichet 2.

Le monsieur va au n° 2, dont le titulaire, fort occupé à faire l'apéritif à l'écarté avec son collègue du n° 3, a précautionneusement clos son guichet.

LE MONSIEUR.—Si c'était un effet de votre bonté...

DEUXIÈME EMPLOYÉ.—... Je tourne le roi et je marque un !...

LE MONSIEUR.—... de me donner trois...

TROISIÈME EMPLOYÉ.—... Tant pis, j'y vais d'autorité et je joue la dame de pique !

LE MONSIEUR.—... timbres de 0 fr. 05.

DEUXIÈME EMPLOYÉ (*hichant ses cartes*).—Dites donc, vous, monsieur le rasoir ! quand vous aurez fini de nous cramponner !

TROISIÈME EMPLOYÉ.—Tu parles ! Des sales types qui viennent vous embêter toute la sainte journée pour vous demander quoi ? Jo te le demande ! Trois timbres d'un sou ! Si ça fait pas pitié.

DEUXIÈME EMPLOYÉ (*à son collègue*).—Non, mais regarde moi cette poire, a-t-il l'air assez ramolli !

TROISIÈME EMPLOYÉ.—Et puis en voilà assez comme ça, hein ? Le

guichet aux affranchissements, c'est vers Durand !

LE MONSIEUR.—Durand ?

TROISIÈME EMPLOYÉ.—Oui, Durand, ou si vous préférez : guichet n° 4 !

Le monsieur qu'une telle réception semble faire nager dans une joie profonde, se dirige vers le guichet n° 4.

LE MONSIEUR (*saluant*).—Veuillez, je vous prie, me donner...

QUATRIÈME EMPLOYÉ (*faisant sa caisse depuis deux jours à la recherche d'une erreur de 0 fr. 07*).—... Dix-huit, vingt, vingt-deux, vingt quatre.

LE MONSIEUR.—Il est vrai que je ne suis pas pressé !

QUATRIÈME EMPLOYÉ.—... Vingt-six, vingt-huit...

LE MONSIEUR.—Patience et longueur de temps, a dit La Fontaine...

QUATRIÈME EMPLOYÉ.—... Trente, trente-deux... Lisez la pancarte !... trente quatre...

LE MONSIEUR (*lisant la pancarte placée contre le guichet*).—Fermé ! Ah ! oui, le guichet est fermé ?

QUATRIÈME EMPLOYÉ.—... Trente-quatre, trente-six (*de plus en plus rayeur*)... oui, il est fermé ! Quant à vous, fermez aussi... votre boîte !

LE MONSIEUR (*simulant une impatience*).—Depuis une demi-heure je cours de guichet en guichet et pas moyen de me faire servir, je me plaindrai...

DEUXIÈME EMPLOYÉ (*sarcastique*).—Monieur est sans doute influent ?

LE MONSIEUR.—On le dit !

TROISIÈME EMPLOYÉ.—Monsieur est conseiller municipal ?

LE MONSIEUR.—Il se peut !

QUATRIÈME EMPLOYÉ.—Député ?

LE MONSIEUR.—Qui sait !

DEUXIÈME EMPLOYÉ.—Sénateur ?

LE MONSIEUR.—Peut-être !

TROISIÈME EMPLOYÉ.—Ministre ?

LE MONSIEUR.—Pourquoi pas ?

QUATRIÈME EMPLOYÉ.—Allons, par ici, Excellence de mon cœur, que je vous donne vos timbres ! Vous pouvez toujours laisser votre adresse, on portera à domicile !

LE MONSIEUR (*qui jubile de plus en plus*).—Mais au fait, c'est une idée, soyez assez aimable de me les apporter demain matin avant 9 heures... avec vos démissions collectives (*tirant sa carte qu'il dépose devant l'employé*) car je suis bon prince, moi !

QUATRIÈME EMPLOYÉ (*soudain pile et d'une voix entrecoupée il lit à haute voix*).—Mougeot, directeur général des Postes et Télégraphes.

Stupeur générale.—Le monsieur saluo et sort, tandis que, livides, les employés se demandent s'ils ne sont pas les victimes d'un affreux cauchemar, s'abattent derrière leurs grillages ainsi que des paquets de linge sale.

JEAN ROSNIL.

## PETITE MALICE

L'aimable Tartarin raconte depuis deux heures ses dernières ascensions : —J'arrivai sur ce sommet escarpé ; à mes pieds, un précipice baïllait...

Une dame interrompant :

—Êtes-vous bien sûr qu'il baïllait avant votre arrivée ?

## BUREAUCRATIE

L'électeur.—Qu'est-ce que cette bonne blague ?... Vous êtes employé public et vous vous prétendez surchargé de besogne !...

L'employé.—Parfaitement... C'est moi qui suis chargé de balayer les rognures d'ongles des autres employés !

LES COMMANDEMENTS DU BON VIVANT — (Suite)



IV  
Avant de dîner, tu prendras  
L'apéritif en maillant.



V  
Mais surtout, tu te garderas  
D'en abuser... c'est imprudent !



VI  
Comme sports, tu t'indérdiras  
Les exercices trop violents.

Les Bains de Soleil chez les Enfants

J'ai rêvé de construire des demeures claires où les hommes seraient bien pour vivre, où père, mère, enfants, passeraient leur existence dans l'heureuse certitude qu'il est doux d'être sur terre. (LÉSEX.)

Le soleil, mes chères lectrices, mais c'est le meilleur ami de l'homme. Dans ses rayons dorés, dans ses chaudes palpitations, il porte la vie et la santé... Il va de soi que je parle en ce moment de l'influence solaire sous notre climat modéré et non pas dans les pays tropicaux, où il devient un ennemi redoutable, contre lequel il convient d'être sans cesse en garde.

Pour bien apprécier les heureux effets du soleil qui nous dispense lumière et chaleur, il faut voir ce que deviennent les pauvres diables obligés de vivre sous terre dans les mines de houille ou de sel... sur leur visage pâle anémique des lèvres décolorées se détachent, seuls les yeux brassillants semblent concentrer en eux toute la vie de l'être. On croirait voir se glisser ces pâles ombres dont nous parle Lucien.

De ces malheureux rapprochez les pysans dont la peau est chaque jour mordue par l'air vif ou réchauffée par le divin Phébus... Quelle différence ! Leur visage est comme patiné de bronze, sous l'épiderme court un sang chaud et généreux qui communique de l'énergie et de la force à tout l'être.

Mon avis est que nous ne tirons pas un parti suffisant de cet agent de reconstitution mis à notre disposition par la nature... A ce point de vue, comme à tant d'autres du reste, les anciens ont été nos maîtres. Hippocrate, dans ses ouvrages, ne cesse de parler de l'effet favorable à la santé des promenades en plein air, mais ce sont les Romains surtout qui ont systématisé en quelque sorte les bains de soleil. L'un de mes confrères, le Dr Julien Marcuse vient justement de publier un article intéressant à ce sujet dans un journal médical de Vienne. Il croit que les terrasses plates des maisons romaines étaient spécialement affectées à ces cures et même que certaines demeures avaient un "solarium" isolé.

Voici une réforme que je voudrais voir nos architectes nous installer partout. Vous savez ce que, dans nos grandes villes, sont devenus nos logements. Au prix actuel du terrain, les maisons gagnant toujours en hauteur arrivent à intercepter lumière et soleil aux étages inférieurs. J'occupe pour ma part, pour un prix très élevé, le premier étage d'une maison. Et bien j'unais, pendant l'hiver, la façade donnant sur la rue, n'est léchée par le soleil.

Il n'y aurait qu'un moyen de remédier à cette situation, ce serait que nos architectes voulussent bien nous faire des maisons "à l'américaine", c'est-à-dire avec terrasse surplombante, suffisamment bétonnée, où on pût établir une série de jardins correspondant aux étages. Au moins les vieillards, les enfants et les malades, sans sortir de

chez eux, pourraient recevoir la imprégnation solaire qui leur est si nécessaire. Avec plaisir j'ai remarqué dernièrement à Paris quelques constructions neuves, réalisant ces desiderata.

Dans tous les états où la nutrition languit, où le lymphatisme se prononce, à plus forte raison où la scrofule se caractérise, c'est là le remède indiqué. Ce qui aggrave le plus souvent la situation morbide d'un enfant, c'est que, par une compréhension mal entendue de ses intérêts les plus immédiats, on le maintient à la chambre dans un air confiné, destructeur de ses globules. Il y a quelque temps, j'ai eu dans ma clientèle un petit bébé, qui, étant sorti d'une rougeole, avec une toux opiniâtre, était gardé en chambre depuis trois mois... On me consultait, pour savoir quels drogues il fallait lui donner... En fait de médicament, je fis tout d'abord transporter le petit malade dans une chambre claire et spacieuse, j'ordonnai d'abattre les rideaux, d'enlever les tentures, nids de poussières microbiennes ; puis, malgré les protestations indignées de parents craintifs, j'ouvris moi-même d'autorité les fenêtres et laissai entrer le soleil qui, à flots, inonda le lit où était mon petit client. Au bout de cinq ou six jours, il était méconnaissable. Ses joues, pâles comme celles d'un d'un Pierrot, devinrent d'un rose d'églantine, puis d'un beau rouge, ses lèvres se colorèrent, ses yeux s'animent. Je le voyais à vue d'œil sortir de la langueur où l'avait plongé cette mauvaise hygiène et, à mesure qu'il mangeait davantage, l'appétit étant venu par surcroît, la toux, la vilaine toux s'en allait. Bientôt je le fis transporter en plein air dans une petite voiture, et quelques jours après, refait revivifié, il courait dans les jardins après les papillons dorés éveillés par le printemps.

Des cas comme celui-ci, mais j'en rencontre tous les jours. Croyez moi, mes chères lectrices, l'air pur, le soleil du bon Dieu, ce sont encore les meilleurs médecins pour nos pauvres bonshommes désorganisés. Les ramener près de la nature vivante, voilà quel doit être toujours votre but... Les anciens l'avaient appelé la nature *médicatrice*, et ils avaient bien raison.

Dr CARADEC.

ENFANTS TERRIBLES



Toto. Dis donc, papa, tu sais pas ce qu'a dit ton ami le directeur de l'école : quo j'étais un âne et il a ajouté que ça devait tenir de famille.

DEMI-MAL

*Pinguault.*—C'est à n'y rien comprendre ! On m'a encore refusé mes dessins ! je suis désespéré ! je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle !

*Son ami.*—Oui, mais comme elle se doutait de ça, il y a longtemps qu'elle a déménagé !

BELLICOSITÉ

*Le main.*—Qu'est-ce que t'as à me regarder d'ta hauteur !

*Le géant.*—Ben et toi pourquoi qu'tu m'regardes en dessous !

PRUDENT

*Premier tramp.*—As-tu enlevé tes sous-vêtements d'hiver ?

*Deuxième tramp.*—Une partie, c'est à dire six journaux et un portrait en couleur de Kruger. C'est assez pour le présent, les nuits sont encore fraîches.

A COURT DE SUJET

*Léo.*—Tu dis que tu as demandé la main de Millo Lésex !

*Ore.*—Oui, et le pire c'est que je ne peux pas la souffrir.

*Léo.*—Mais alors pourquoi diable as-tu demandé sa main ?

*Ore.*—C'était au dernier bal pendant la troisième valse... juste à ce moment-là je ne trouvais pas d'autre sujet de conversation.

LE "MAIS"

*Damien.*—Comment trouves-tu ma fille !

*Gatien.*—Délicieuse, charmante, pleine d'esprit... mais je crois qu'il lui faudra une forte dot.

LES AFFAMÉS

—Mo parlez pas de Trampinel, y pose maintenant parce qu'il a dans sa famille un oncle qu'est mort d'indigestion.



VII  
Tranquillement, tu t'en iras  
Pêcher à la ligne en fumant.



VIII  
Le SAMEDI tu reliras  
Pour avoir des rêves charmants.



IX  
Et c'est ainsi que tu vivras,  
Ami lecteur, de nombreux ans.

## DÉSESPÉRÉS

*Il errait dans la nuit, du chagrin plein le cœur,  
Un corde à la main, cherchant une polence,  
Fatigué de traîner sa trop lourde existence,  
Broyé par le destin implacable et moqueur.*

*Non loin de lui marchait, épiant sa douleur,  
Un homme, un loqueteux qu'étranglait la souffrance,  
Qui savait tout ce qui met la désespérance  
Dans l'âme, et dont les maux pressentaient un malheur.*

*Le premier l'aperçut et fit une grimace :  
Qu'as-tu, lui cria-t-il, à suivre ainsi ma trace ?  
Je vais me pendre et veux qu'on ne me trouble pas...*

*— T'empêcher de mourir ! Jamais, miséricorde !  
Répondit l'homme, et si j'accompagne les pas,  
C'est qu'après toi je veux me servir de ta corde !*

GEORGES GILLET.

## LE MASQUE

— Ainsi, déclara Raymond, le bonjour continu dont avait joui de Guerce fit place au plus épouvantable malheur.

D'un voyage en Perse, il avait rapporté le germe d'une sorte de peste. Longtemps la terrible maladie couva en lui comme morte, mais un jour, d'un seul coup, elle s'empara de son visage, le laboura comme avec des griffes, en fit une sorte de boule rouge et noire.

Alors il s'enfuit de Paris, mais comme nous étions amis d'enfance, il ne me cacha pas le lieu de sa retraite. Cependant les quelques visites que je tentais de lui faire pour le consoler restèrent sans résultat.

Il s'écoula un an et demi, deux ans peut-être. Un jour, je m'en souviens comme si cela s'était passé la semaine dernière : c'était le Dimanche gras, je reçus un mot de lui.

Ici, le narrateur se leva, prit un coffret et en tira deux lettres ; il en garda une à la main, ouvrit la seconde et lut :

“ Mon cher ami :

“ Je t'attends mardi, à midi, sans faute. Notre si vieille amitié me permet de compter absolument sur toi. Merci donc et à mardi.

DE GUERCE. ”

A l'heure dite, j'étais devant la grille de la petite villa qu'il habitait près de Sèvres. Une voiture stationnait devant la porte.

Je sonnai. Une vieille femme vint m'ouvrir et me conduisit à un petit salon.

Aussitôt assis j'inspectai les lieux. De ce salon où je ne suis jamais retourné, j'ai conservé un souvenir absolument net. De longs divans couvraient le long des murs. Ces murs étaient tendus d'étoffes d'un rouge noir si foncé que les regards, comme devant la nuit, ne pouvaient s'appuyer et s'en allaient à l'infini.

De ci de là étaient accrochés des paysages, des ébauches plutôt, car ces tableaux n'avaient rien de précis, de telle sorte que presque sans effort le rêve en pouvait transposer les lignes et y retrouver tels endroits chers, autrefois parcourus.

Une des moilleures façons de voyager, interrompit Max d'Ivry.

Raymond jeta son cigare éteint dans le feu, et continua :

— Cette chambre où se fut complue la névrose d'un poète las, bien que le soleil vibrât gaiement dans le cadre des fenêtres, avait l'infinie tristesse, d'une vie comme passée au fond d'un puits.

Un frisson me parcourut en songeant que de Guerce vivait depuis deux ans cloîtré en un tel refuge.

Il était encore robuste comme au temps où vous le connaissiez. Une sorte de burnous de laine blanche le couvrait en entier. Quant à sa figure, à

cette effroyable figure que je craignais de voir, elle était cachée par un large masque de velours.

Il s'avança lentement, la main tendue, gêné par le rapide examen que je ne pus lui dissimuler. Durant quelques instants nous n'échangeâmes que des phrases banales. Il s'exprimait lentement et sa voix hésitait parfois comme celle des vieillards.

— Tu vois, je vis bien tranquillement ici ; j'ai quelques braves bêtes qui m'aiment beaucoup... Ici Pluton !

Un chien vint se coucher à ses pieds.

— Je m'ennuie pourtant. Je suis trop seul, depuis deux ans je ne parle que par monosyllabes. J'ai perdu l'habitude d'aligner des mots, à certains moments même, il me semble que les idées m'échappent.

Il se passa la main sur le front et ce geste fut empreint d'une telle lassitude qu'il me fit mal. Il reprit :

— Je suis trop seul, vois-tu ! Ce n'est qu'une sorte de gêne qu'un peu de vie, de vraie vie, celle de tout le monde, dissiperait.

Il se tut un instant, puis, comme un écolier qui se dépêche d'avouer une faute, il murmura :

— Aujourd'hui, c'est le Carnaval. On peut sortir masqué : je veux aller vivre avec les hommes. J'ai compté sur toi, ne refuse pas de m'accompagner. Du reste, mon parti est pris, j'irais plutôt tout seul.

\* \* \*

Je dus m'incliner devant sa volonté, bien qu'une peur horrible me serra le cœur ; il fallait un si petit accident pour qu'un malheur arrive.

Nous montâmes dans le fiacre que j'avais remarqué en entrant ; de Guerce s'enfonça dans une encoignure.

— Où allons-nous ? lui demandai-je.

— Aux grands boulevards.

Son impatience était telle qu'il battait à coups de talon le plancher de la voiture. Après que nous eûmes dépassé les fortifications, commencèrent à défiler des rues vides, des rues mornes de dimanche.

Enfin, la foule apparut et le cheval ne put plus avancer.

Penché à la portière, Maxime regardait. Tout son être semblait jaillir de ses yeux, des mois d'énergie amassée se dépensèrent en quelques secondes. Il humait l'odeur humaine.

Tout à coup, il tourna vers moi son masque noir, où brillaient deux flammes :

— Viens ! je t'en prie.

Sans attendre ma réponse, il s'élança dans la rue.

Oh ! Messieurs, vous ne pouvez vous imaginer la furie qui le jetait sur les groupes les plus compacts. Il allait au devant des bourrades, il y mettait une âpreté terrible ; on eut dit qu'il accomplissait un devoir, pendant que, sous la pluie multicolore des confetti, il se secouait comme un chien mouillé.

Vous connaissez ces mêlées folles où les femmes perdent la tête, offrant leur sourire et le défendant d'une poignée de menus papiers, raillent et tout à coup s'enragent, un éclair de colère dans les yeux.

Maintenant le masque noir de Maxime riait. Avec cette inimitable grâce que nous lui avons connue jadis et que sa longue réclusion n'avait point détruite, il plongeait la main dans un énorme sac, puis avec un mot doux, un regard caressant il égrenait les petits ronds colorés sur les chapeaux où tremblaient des plumes et sur les fourrures parfumées.

Deux fois, nous parcourûmes ainsi le boulevard. Sa gaieté devint si communicative qu'oubliant mes craintes je finis par m'amuser pour mon propre compte. Son masque me semblait maintenant naturel : simple déguisement qu'on dépose au lendemain du carnaval.

Il me parlait à petites phrases courtes :

— Oh ! la vie, la vie ! J'en bois de la vie, j'en mange ! Regarde : je suis à moitié gris.

Positivement, ses doigts tremblaient et ses yeux avaient un extraordinaire éclat.

Fatigués, nous nous assimes à la terrasse d'un café. Derrière nous, à l'intérieur semblait vivre le cauchemar d'un poète fou, créateur de chaos. Les garçons affolés, la tache blanche de leur tablier aux reins, couraient un plateau luisant au bout des doigts raides. Sur une table un arlequin et une pierrette exécutaient une danse fantaisiste. Des serpentins allaient s'accrocher aux lustres électriques en sifflant et se déroulaient comme de fines vipères très longues; on cassait des verres, bousculait des banquettes, une musique enragée couverte cependant, parfois par le tumulte, ne semblait, aux rares instants où on pouvait l'entendre, qu'un nerveux éclat de rire plus fort que les autres. Et les grandes glaces claires bordées d'or répétaient à l'infini, les gestes drôles et les grimaces.

De Guerce me serrait le bras à me faire crier.  
—Regarde, mais regarde donc!... Ah que c'est bon de vivre!  
Je frémis en pensant que demain son tombeau le reprendrait. Oh! ce réveil d'enterré vivant!

Je regardais de Guerce, le malheureux riait: il ne pensait même plus. Il buvait de l'absinthe; et le bruit, les visions, la musique, l'alcool, tout s'engouffrait dans son pauvre être déshabitué.

Il était gris maintenant, abominablement gris. Comme il montait debout sur une chaise, je tentais de le retenir, il me repoussa brutalement. Puis il se mit à crier:

"Mesdames et Messieurs..."  
D'abord, on n'entendit rien: ses paroles étaient mangées par le bruit. Peu à peu, autour de nous le silence se fit.  
"... c'est un soleil, et les femmes le savent bien; je suis gris, messieurs, comme la redingote de l'Autre."

Maxime se pencha vers une Pierrette qui l'admirait.  
"... Et toi, tu n'as pas bu? Garçon, cent bocks pour Madame qui a la pépie!"

"Moi, j'ai bu de la sueur de foule et du rire. L'alcool est fade!  
On lui jeta une poignée de confetti dans les yeux, il s'essuya d'un revers de main.

—Messieurs, buvons à la beauté du masque. Vous êtes peut-être très laids vous tous; moi, je suis peut-être hideux!

Il eut un gros rire bête qui me fit mal.

—"... Ces dames nous aimeront pourtant!"

Il mit ses deux mains en entonnoir devant sa bouche et hur-la comme des forains faisant la parade:

—Vive la vie!... Vive le masque!

Il s'assit en titubant. La Pierrette qu'il avait interpellée se pencha vers lui.

—Tu as raison mon petit, vive la vie, vive les folies, tu es beau: je veux t'aimer!

Hébéte, il se retourna vers elle et lui clama en pleine face:

—Vive le masque!

Dans un grand éclat de rire, durant que ses doigts prestes denouaient les cordons, la Pierrette cria:

—A bas le masque!

Et le visage de Maxime, si toutefois on pouvait encore donner ce nom à cette chose monstrueuse où nul trait humain n'existait plus, s'offrit à tous les regards...

Alors, oh! Messieurs, alors, (je ne me souviens plus qu'à peine), comme en rêve, j'ai vu une grande forme blanche se ruer à travers les tables; une ombre s'envola sous la pluie, piétinant la boue sanglante des confetti

OH! LES JEUNES



Toto.—Dis donc, mon oncle, pourquoi ne viens-tu pas te baigner?  
L'oncle.—Mais il n'y a pas de cabinets dans les environs.  
Toto.—Maman aura soin de tes habits comme elle fait pour les miens.

AIR CONNU



ACTUALITÉ.

écrasés; je vis deux bras qui abattaient la masso duro de leurs poings sur une foule serrée comme une moisson.

Un chemin de mort se traça dans la plaine de vie; mais quand je voulus courir, le rattraper, le mur humain s'était refermé et je ne pus le franchir...

Raymond se tut, puis, tendant la lettre qu'il avait gardée à la main, à l'un des assistants, il dit:

—Lisez! voici l'épilogue.

Max d'Ivry continua:

"Mon cher Raymond,

"J'ai pu désobéir à la mort qui m'appelait en route. Quelle force ou quelle lâcheté l'homme peut-il donc déployer devant la souffrance?"

"Je suis rentré chez moi, j'ai pleuré plusieurs heures durant, le front dans mes mains. Mais un de mes chiens vint à moi pour me consoler.

"Et ses yeux de bête, ses bons yeux d'amour qui ne savent point mentir, quand je me suis penché vers eux, se sont remplis d'horreur, de dégoût et de haine!"

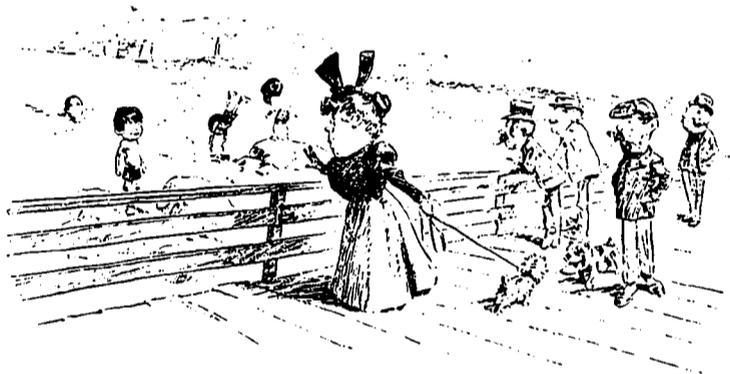
"La pauvre bête se recula de moi, en poussant un hurlement rauque, désespéré: elle m'avait vu "tel que je suis".

"Mon cher ami, puisqu'eux aussi me repoussent, c'est fini, absolument fini... A quoi bon tenter!"

"Je suis résigné. Quand tu recevras cette lettre, j'aurai sur le visage un drap de lit... suprême masque. Adieu! — DE GUERCE."

CHARLES TALBÈRE.

UNE OFFRE GÉNÉREUSE



Mme Hapic.—N'as-tu pas honte de te baigner dans un endroit aussi public?  
Le petit garçon.—Pas la miette, madame. Je suis un champion dans l'eau et si vous voulez essayer d'apprendre à nager, je vous offre l'assistance de mon dos pour tant que vous voudrez.

Arthur.—Anselme! C'est Arthur, que vous voulez dire...

Emma.—Oh! comme je suis distraite... Je pensais que c'était aujourd'hui mercredi.

OH! ALORS...

Madame.—Ça ne peut pas durer ainsi, Victoire! Vous recevez à la cuisino un tas d'individus, un pompier, un lignard, un dragon, un tapis-sier, un zingueur... qui sais-je encore?

Victoire.—Mais, madame, où est le mal puisqu'ils viennent tous pour le bon motif?

C'EST CLAIR

Le gardien.—Est-ce que vous ne savez pas lire, c'est défendu de fumer dans la salle d'attente...

Grognon.—Je ne fumo pas...

Le gardien.—Quand on a la pipo à la bouche c'est qu'on fumo...

Grognon.—En voilà une raison bête! J'ai mes souliers aux pieds, est-ce que je marche!

RÉFLEXION D'UN BOHÈME

—Voici le printemps qui s'avance! j'ai déjà un bouton sur le bout du nez! Si seulement il pouvait pousser sur mon gilet qui n'en a plus!

L'ENFANT TERRIBLE

Lili.—Madame, fais-moi de la musique avec ta bouche?

Mme Bonavieure.—Comment ça, Lili?

Lili.—Papa dit que tes dents c'est des touches de piano.

REGRETS

Mme Chalumeau.—Mais, ma pauvre amie, qu'as-tu donc à te cha-griner de la mort de ton mari qui, pendant vingt ans, ne t'a fait que des misères?

Mme Bafouin.—Ah! ce n'est pas de sa mort que je me déssole; c'est de ce qu'il m'a laissée veuve si vieille.

**POUDRE PARISIENNE POUR LES PIEDS**

(En vente dans toutes les Pharmacies et les magasins de Chaussures) ou par la maille sur réception **25c**

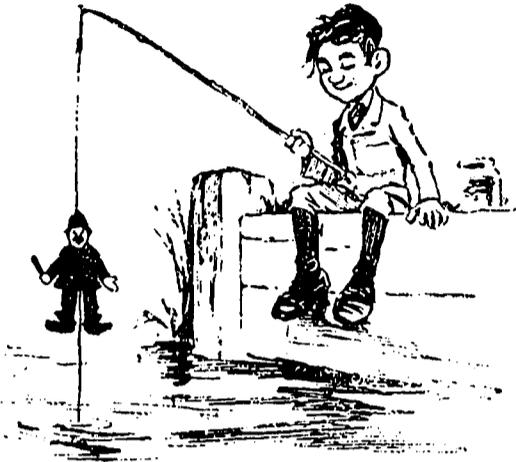
GUÉRIT les PIEDS BRULANTS, TENDRES, DÉMANGÉANTS, AMOULÉS, CREVASSÉS, ENFLÉS, etc.  
Agents: - ROWELL & BURY, 85 St-Jacques, Montreal.

## LA BONNE RECOMPENSE

J'éternais mon chapeau de paille, c'est dire que le temps était superbe, dans la rue, les hommes souriaient aux femmes, lesquelles, ma foi, sous le soleil radieux, paraissaient en véritable beauté.

Il flottait parmi l'atmosphère une brise de béatitude qui donnait à

## LE DERNIER TRUC



I

Toto a inventé un nouveau flotteur...

Ne me connaissant pas d'amis particuliers dans la gent canine, je restai surpris.

Un magnifique caniche noir, frisé au petit fer de la nature, levait vers moi ses bons yeux intelligents et frétillait de la queue avec allégresse.

De la main je le caressai pour le remercier des marques de sympathie qu'il me prodiguait sans savoir exactement quel droit j'y avais.

Croyant avoir assez sacrifié au devoir de la reconnaissance, je quittai mon camarade inopiné sur une bonne parole; mais j'avais à peine fait quelques pas que je le sentis de nouveau sur mes talons.

— Allons, toutou, lui dis-je, retournez voir votre maître, il vous attend.

Le caniche leva encore ses yeux vers moi et je remarquai, cette fois, qu'ils étaient suppliant.

Sans être de la Société protectrice des animaux, je suis plein de pitié pour les bêtes malheureuses et celle-ci me fit de la peine.

— Qu'as-tu, repris-je, mon pauvre toutou? Que veux-tu me dire?...

Es-tu perdu?... C'est peut-être bien cela... tu dois être perdu? Oui, mais voilà, je ne peux te garder, moi... à part que ma concierge le défend, je n'ai pas de place chez moi... Adresse-toi à des âmes charitables mieux logées.

Et je continuai mon chemin, persuadé que le chien m'avait compris.

Douce illusion! celui-ci s'attachait à mes pas comme le mendiant s'attache aux gestes du généreux imprudent.

Désespérant de le voir m'abandonner, je résolus de le laisser m'accompagner, remettant au hasard le soin de le détourner de mon but.

Soudain, j'aperçus une petite affiche jaune dont le texte traditionnel me parut être un avertissement de la Providence:

*Il a été perdu, sur le boulevard Haussman, un caniche noir répondant au nom de Désiré. Le rapporter, contre bonne récompense, le matin, chez Mme Ducroc, 112 boulevard Saint-Germain.*

Naturellement, j'interpelai mon compagnon à quatre pattes en le baptisant audacieusement du nom de Désiré. — Calino lui-même y eût pensé.

Le brave caniche eut un jappement joyeux duquel je conclus que c'était bien lui.

Il s'en fallait d'une demi-heure qu'il ne fût pas matin, je hâtai le pas, non dans l'espoir de recevoir la bonne récompense, mais bien pour consoler Mme Ducroc et rendre le caniche à l'affection de sa maîtresse.

Midi connaît lorsque j'en fis autant à la porte de la dame. Une femme de chambre vint m'ouvrir et s'écria:

— Désiré! Mon beau Désiré! Madame, madame! C'est votre chien qu'on ramène!

On me pria d'entrer dans un salon jaune et rouge, comme les couleurs espagnoles. Mme Ducroc vint m'y rejoindre bientôt.

Un peu forte, un peu mére, un peu poivre et sel, la maîtresse de céans eut néanmoins un gracieux sourire que couronna une révérence pleine d'intentions élégantes.

— Que je vous suis reconnaissante, monsieur, s'écria-t-elle, de me ramener mon pauvre Désiré!...

l'espèce humaine, pas toujours avenante, un air heureux et peu coutumier.

Les cyclistes eux-mêmes, sur leurs machines, affectaient des poses gracieuses dont ils dédaignent trop souvent de s'ennoblir.

Content, sans cause précise, si ce n'est l'acquisition de mon couvre-chef dont je constatais l'effet dans toutes les glaces des devantures, je marchais donc sur le trottoir, flânant avec délices.

Tout à coup je sentis un museau qui se promenait le long de mon pantalon, comme s'il sentait la viande fraîche, et une langue humide me lécha la main.

— Si je vous demande ça, c'est pour votre bien... Elle vous a fait le coup du chien et voudrait vous faire le coup de la fille.

— Je ne comprends pas.

— Eh! bien! voilà... Comme sa demoiselle est boîteuse...

— Boîteuse!

— Et qu'elle ne peut la caser, elle a dressé son chien à se perdre et à se faire ramener... Quand c'est une personne vulgaire qui le lui rapporte, elle y va d'une petite récompense; quand c'est un homme comme il faut, et surtout un jeune homme, elle lui fait invitation sur invitation, la petite donzelle emploie toute sa séduction pour endoctriner le malheureux qui s'est laissé prendre... Seulement, elles n'ont pas encore réussi jusqu'à... Vous comprenez, une jambe de bois!

— Une jambe de bois!

Et le chien qui est complice!... A qui se fier, mon Dieu!

EDMOND CHAR.

A TABLE D'HOTE

Le premier client.—Vous me servirez un poisson.

Le deuxième client.—A moi aussi, et surtout qu'il soit bien frais.

Le garçon.—Deux poissons dont un frais.

CHEZ LES PARVENUS

M. Toby.—Qui de vous deux descend des ducs de Fortenfront, vous ou votre femme?

M. Lafrousse.—Ni elle ni moi. Ce sont nos filles et nos garçons. Ils ont découvert cela au cours de leurs études.

AMBITION

Catherine (cuisinière).—Que ferais-tu, Louise, si tu étais millionnaire?

Louise (femme de chambre).—Oh! je prendrais dès le matin des glaces et du champagne.

Catherine.—Oui?

Eh bien, moi je commencerais par me nettoyer la bouche avec du chocolat.

A CHOISIR

L'assistant à l'orateur.—Và une heure que tu nous dégoises la même chanson!... Cache ta fiole, on l'a assez vue.

L'orateur.—J'irai jusqu'au bout!

L'assistant.—Eh ben! si tu veux pas la cacher, mets-y au moins un bouchon!

III

C'est infailible.

—Il n'y a pas de quoi, répliquai-je gauchement.

—Si vous saviez comme j'étais contrariée de l'avoir perdu... grâce à vous, je pourrai encore le caresser... Pour la récompense...

—Je vous en prie, madame!

—J'ai promis une récompense, et je tiens à la donner.

—Ne parlons pas de cela...

—J'y tiens absolument.

—Ce n'est pas l'argent qui a guidé mon acte.

—Vous êtes un galant homme... je n'insiste pas... Je vous demande seulement la permission de vous retenir à déjeuner.

—Impossible aujourd'hui, madame... Et puis, vous me prenez à l'improviste...

—Demain, voulez-vous demain?

—Soit.

—Je vous avouerai, monsieur, que je préfère cela également... il me sera loisible de vous recevoir plus dignement.

Le lendemain, je revins chez Mme Ducroc, ainsi que je l'avais promis. Une délicieuse surprise m'attendait. Assise à la table, entre des vases de fleurs, se trouvait une charmante demoiselle.

—Ma fille, dit mon amphitryonne.

Je fis les compliments d'usage, le sujet s'y prêtant à ravir. Le déjeuner royalement servi et mes voisins rivalisèrent d'esprit et d'attentions à mon endroit.

En prenant congé, je dus promettre à la jeune fille, qui — cela m'intriguait — ne bougea pas de sa chaise, de revenir dans la huitaine.

Lorsque j'arrivai en bas de l'escalier, le concierge, en me voyant passer, sortit précipitamment de sa loge.

—Vous venez de chez la vieille? me demanda-t-il

—Quelle vieille?

—Mme Ducroc, quoi!

—Vous n'êtes guère respectueux...

—Si je vous demande ça, c'est pour votre bien... Elle vous a fait le coup du chien et voudrait vous faire le coup de la fille.

—Je ne comprends pas.

—Eh! bien! voilà... Comme sa demoiselle est boîteuse...

—Boîteuse!

—Et qu'elle ne peut la caser, elle a dressé son chien à se perdre et à se faire ramener... Quand c'est une personne vulgaire qui le lui rapporte, elle y va d'une petite récompense; quand c'est un homme comme il faut, et surtout un jeune homme, elle lui fait invitation sur invitation, la petite donzelle emploie toute sa séduction pour endoctriner le malheureux qui s'est laissé prendre... Seulement, elles n'ont pas encore réussi jusqu'à... Vous comprenez, une jambe de bois!

—Une jambe de bois!

Et le chien qui est complice!... A qui se fier, mon Dieu!

EDMOND CHAR.

A TABLE D'HOTE

Le premier client.—Vous me servirez un poisson.

Le deuxième client.—A moi aussi, et surtout qu'il soit bien frais.

Le garçon.—Deux poissons dont un frais.

CHEZ LES PARVENUS

M. Toby.—Qui de vous deux descend des ducs de Fortenfront, vous ou votre femme?

M. Lafrousse.—Ni elle ni moi. Ce sont nos filles et nos garçons. Ils ont découvert cela au cours de leurs études.

AMBITION

Catherine (cuisinière).—Que ferais-tu, Louise, si tu étais millionnaire?

Louise (femme de chambre).—Oh! je prendrais dès le matin des glaces et du champagne.

Catherine.—Oui?

Eh bien, moi je commencerais par me nettoyer la bouche avec du chocolat.

A CHOISIR

L'assistant à l'orateur.—Và une heure que tu nous dégoises la même chanson!... Cache ta fiole, on l'a assez vue.

L'orateur.—J'irai jusqu'au bout!

L'assistant.—Eh ben! si tu veux pas la cacher, mets-y au moins un bouchon!

III

C'est infailible.

—Il n'y a pas de quoi, répliquai-je gauchement.

—Si vous saviez comme j'étais contrariée de l'avoir perdu... grâce à vous, je pourrai encore le caresser... Pour la récompense...

—Je vous en prie, madame!

—J'ai promis une récompense, et je tiens à la donner.

—Ne parlons pas de cela...

—J'y tiens absolument.

—Ce n'est pas l'argent qui a guidé mon acte.

—Vous êtes un galant homme... je n'insiste pas... Je vous demande seulement la permission de vous retenir à déjeuner.

—Impossible aujourd'hui, madame... Et puis, vous me prenez à l'improviste...

—Demain, voulez-vous demain?

—Soit.

—Je vous avouerai, monsieur, que je préfère cela également... il me sera loisible de vous recevoir plus dignement.

Le lendemain, je revins chez Mme Ducroc, ainsi que je l'avais promis. Une délicieuse surprise m'attendait. Assise à la table, entre des vases de fleurs, se trouvait une charmante demoiselle.

—Ma fille, dit mon amphitryonne.

Je fis les compliments d'usage, le sujet s'y prêtant à ravir. Le déjeuner royalement servi et mes voisins rivalisèrent d'esprit et d'attentions à mon endroit.

En prenant congé, je dus promettre à la jeune fille, qui — cela m'intriguait — ne bougea pas de sa chaise, de revenir dans la huitaine.

Lorsque j'arrivai en bas de l'escalier, le concierge, en me voyant passer, sortit précipitamment de sa loge.

—Vous venez de chez la vieille? me demanda-t-il

—Quelle vieille?

—Mme Ducroc, quoi!

—Vous n'êtes guère respectueux...

—Si je vous demande ça, c'est pour votre bien... Elle vous a fait le coup du chien et voudrait vous faire le coup de la fille.

—Je ne comprends pas.

—Eh! bien! voilà... Comme sa demoiselle est boîteuse...

—Boîteuse!

—Et qu'elle ne peut la caser, elle a dressé son chien à se perdre et à se faire ramener... Quand c'est une personne vulgaire qui le lui rapporte, elle y va d'une petite récompense; quand c'est un homme comme il faut, et surtout un jeune homme, elle lui fait invitation sur invitation, la petite donzelle emploie toute sa séduction pour endoctriner le malheureux qui s'est laissé prendre... Seulement, elles n'ont pas encore réussi jusqu'à... Vous comprenez, une jambe de bois!

—Une jambe de bois!

Et le chien qui est complice!... A qui se fier, mon Dieu!

EDMOND CHAR.

A TABLE D'HOTE

Le premier client.—Vous me servirez un poisson.

Le deuxième client.—A moi aussi, et surtout qu'il soit bien frais.

Le garçon.—Deux poissons dont un frais.

CHEZ LES PARVENUS

M. Toby.—Qui de vous deux descend des ducs de Fortenfront, vous ou votre femme?

M. Lafrousse.—Ni elle ni moi. Ce sont nos filles et nos garçons. Ils ont découvert cela au cours de leurs études.

AMBITION

Catherine (cuisinière).—Que ferais-tu, Louise, si tu étais millionnaire?

Louise (femme de chambre).—Oh! je prendrais dès le matin des glaces et du champagne.

Catherine.—Oui?

Eh bien, moi je commencerais par me nettoyer la bouche avec du chocolat.

A CHOISIR

L'assistant à l'orateur.—Và une heure que tu nous dégoises la même chanson!... Cache ta fiole, on l'a assez vue.

L'orateur.—J'irai jusqu'au bout!

L'assistant.—Eh ben! si tu veux pas la cacher, mets-y au moins un bouchon!

III

C'est infailible.

—Il n'y a pas de quoi, répliquai-je gauchement.

—Si vous saviez comme j'étais contrariée de l'avoir perdu... grâce à vous, je pourrai encore le caresser... Pour la récompense...

—Je vous en prie, madame!

—J'ai promis une récompense, et je tiens à la donner.

—Ne parlons pas de cela...

—J'y tiens absolument.

—Ce n'est pas l'argent qui a guidé mon acte.

—Vous êtes un galant homme... je n'insiste pas... Je vous demande seulement la permission de vous retenir à déjeuner.

—Impossible aujourd'hui, madame... Et puis, vous me prenez à l'improviste...

—Demain, voulez-vous demain?

—Soit.

—Je vous avouerai, monsieur, que je préfère cela également... il me sera loisible de vous recevoir plus dignement.

Le lendemain, je revins chez Mme Ducroc, ainsi que je l'avais promis. Une délicieuse surprise m'attendait. Assise à la table, entre des vases de fleurs, se trouvait une charmante demoiselle.

—Ma fille, dit mon amphitryonne.

Je fis les compliments d'usage, le sujet s'y prêtant à ravir. Le déjeuner royalement servi et mes voisins rivalisèrent d'esprit et d'attentions à mon endroit.

En prenant congé, je dus promettre à la jeune fille, qui — cela m'intriguait — ne bougea pas de sa chaise, de revenir dans la huitaine.

Lorsque j'arrivai en bas de l'escalier, le concierge, en me voyant passer, sortit précipitamment de sa loge.

—Vous venez de chez la vieille? me demanda-t-il

—Quelle vieille?

—Mme Ducroc, quoi!

—Vous n'êtes guère respectueux...

—Si je vous demande ça, c'est pour votre bien... Elle vous a fait le coup du chien et voudrait vous faire le coup de la fille.

—Je ne comprends pas.

—Eh! bien! voilà... Comme sa demoiselle est boîteuse...

—Boîteuse!

—Et qu'elle ne peut la caser, elle a dressé son chien à se perdre et à se faire ramener... Quand c'est une personne vulgaire qui le lui rapporte, elle y va d'une petite récompense; quand c'est un homme comme il faut, et surtout un jeune homme, elle lui fait invitation sur invitation, la petite donzelle emploie toute sa séduction pour endoctriner le malheureux qui s'est laissé prendre... Seulement, elles n'ont pas encore réussi jusqu'à... Vous comprenez, une jambe de bois!

—Une jambe de bois!

Et le chien qui est complice!... A qui se fier, mon Dieu!

EDMOND CHAR.

A TABLE D'HOTE

Le premier client.—Vous me servirez un poisson.

Le deuxième client.—A moi aussi, et surtout qu'il soit bien frais.

Le garçon.—Deux poissons dont un frais.

CHEZ LES PARVENUS

M. Toby.—Qui de vous deux descend des ducs de Fortenfront, vous ou votre femme?

M. Lafrousse.—Ni elle ni moi. Ce sont nos filles et nos garçons. Ils ont découvert cela au cours de leurs études.

AMBITION

Catherine (cuisinière).—Que ferais-tu, Louise, si tu étais millionnaire?

Louise (femme de chambre).—Oh! je prendrais dès le matin des glaces et du champagne.

Catherine.—Oui?

Eh bien, moi je commencerais par me nettoyer la bouche avec du chocolat.

A CHOISIR

L'assistant à l'orateur.—Và une heure que tu nous dégoises la même chanson!... Cache ta fiole, on l'a assez vue.

L'orateur.—J'irai jusqu'au bout!

L'assistant.—Eh ben! si tu veux pas la cacher, mets-y au moins un bouchon!

III

C'est infailible.

—Il n'y a pas de quoi, répliquai-je gauchement.

—Si vous saviez comme j'étais contrariée de l'avoir perdu... grâce à vous, je pourrai encore le caresser... Pour la récompense...

—Je vous en prie, madame!

—J'ai promis une récompense, et je tiens à la donner.

—Ne parlons pas de cela...

—J'y tiens absolument.

—Ce n'est pas l'argent qui a guidé mon acte.

—Vous êtes un galant homme... je n'insiste pas... Je vous demande seulement la permission de vous retenir à déjeuner.

—Impossible aujourd'hui, madame... Et puis, vous me prenez à l'improviste...

—Demain, voulez-vous demain?

—Soit.

—Je vous avouerai, monsieur, que je préfère cela également... il me sera loisible de vous recevoir plus dignement.

Le lendemain, je revins chez Mme Ducroc, ainsi que je l'avais promis. Une délicieuse surprise m'attendait. Assise à la table, entre des vases de fleurs, se trouvait une charmante demoiselle.

—Ma fille, dit mon amphitryonne.

Je fis les compliments d'usage, le sujet s'y prêtant à ravir. Le déjeuner royalement servi et mes voisins rivalisèrent d'esprit et d'attentions à mon endroit.

En prenant congé, je dus promettre à la jeune fille, qui — cela m'intriguait — ne bougea pas de sa chaise, de revenir dans la huitaine

DEUX COUPS D'UNE PIERRE



I  
Ponceur.—Approche donc, bout d'allumette, que je te fasse des ronds.



II  
Pette.—Me voilà ! Marche, gros ploque.  
Ponceur.—Tu te penses mieux placé comme cela. On va voir...

MÉLANCOLIA

*Je suis triste aujourd'hui, pourquoi, puisque ma Jeanne  
M'a parlé doucement en rêve cette nuit :  
Pourquoi donc en mon cœur cet éternel ennui  
Depuis qu'à la douleur son départ me condamne ?*

*Elle doit être heureuse en son ciel bleu pourtant :  
Ne soyez pas jaloux, enfants, lorsque je pleure,  
L'âme de votre sœur à chaque instant m'effleure  
De ce voile de deuil qui tous les jours s'étend !*

*Où, je vous aime, oui, mais vous, ce n'est pas Elle,  
Il manque à mon bouquet cette fleur de gaieté,  
Jeanne que Dieu nous prit en sa virginité,  
Jeanne à jamais partie en la nuit éternelle !*

*Quand je vous entends rire, il me semble que sa voix  
Réclame aussi sa part de votre gaieté franche,  
Dans l'ombre m'apparaît comme une forme blanche,  
Tous les cinq révais, Enfants, je vous reverrais !*

FRÉDÉRIC PICOT.

Une Eclipse en Guinée Française

La lune inonde de sa clarté le village aux rues tortueuses, les grands arbres projettent un manteau d'ombre sur les cases, dont les toitures pointues semblent autant de ruches.

Tout est tranquille et mystérieux.

La vie se devine à peine.

Les indigènes vont, viennent, silencieux, revêtus de leurs grands bou-bous, et peuplent la solitude comme de grands fantômes vaporeux voltigeant à fleur du sol. Fugitives apparitions, à peine entrevues, happées aussitôt par l'ombre.

La rivière roule de petits flots d'argent vers de grands gouffres noirs, que surplombent en encorbellement les bousquets de palétuviers, dont les têtes lumineuses s'agitent au moindre souffle.

De frêles pirogues, que dirige une silhouette humaine, évoluent lentement, sans bruit, s'évanouissant, comme par enchantement, derrière un rocher fantastique ou dans les touffes de roseaux.

La nuit est calme, des parfums subtils embaument l'atmosphère.

Les montagnes qui dominent la plaine paraissent supporter la voûte étoilée, dont l'immensité se rapproche pour compléter et finir le splendide décor.

De toutes parts l'oreille perçoit un bourdonnement léger, chanson des infiniment petits, que le crépuscule voit naître et mourir à l'aurore.

Dans le lointain, un air de tam-tam : l'Afrique danse au clair de lune.

Mollement bercée dans son hamac, sous une véranda, une jeune fille chante doucement sur le rythme monotone et sans cesse répété des balafons.

Accroupi sur le seuil de sa demeure, le vieux marabout Ibrahim, baignés de clarté, égrène son chapelet, impassible, en contemplation devant la magnificence d'Allah que lui révèle la nature.

Tout à coup la face du prêtre, figée d'im-

mobilité, s'anime, ses regards épouvantés ne quittent pas le disque lunaire qu'un voile vient d'écoraier.

Comme mû par un ressort, son grand corps décharné se dresse de toute sa hauteur, ses bras s'élèvent vers le ciel...

Le ciel triste et beau comme un grand reposoir.

Les mains du prêtre se joignent, un tremblement convulsif s'empare de tout son être..

Le voile continue à s'étendre lentement sur l'astro pâle.

... Le marabout s'élançe, érie son épou-vante, sa colère, fait résonner le tablé.

De toutes les cases sortent des gens effarés. Le tam-tam cesse brusquement.

Des quatre coins du village que les téné-bres envahissent peu à peu, des appels, des clameurs, répondent à la voix du marabout.

Les hommes poussent des cris de rage, brandissent leurs sabres, font parler la pou-dre, menacent le démon qui veut leur déro-ber l'astro aimé.

Les femmes et les enfants se prosternent, sanglotent, déchirent leurs pagnes, implo-rent la divinité.

L'exaspération est à son comble, les injures et la fureur montent dans la nuit.

L'almamy debout devant la mosquée excite ses sujets, lance des impré-cations contre l'esprit du mal, exalte sa haine, se roule dans la poussière, supplie Allah et Mahomet...

Le voile s'étend toujours, la nuit se fait plus noire, l'astro est plus qu'à moitié caché...

Tout semble rentrer dans le néant.

Allah abandonne son peuple.

Un esprit méchant dérobe le flambeau des nuits.

Adieu tam-tam, danses, chansons.

Les humains ne connaîtront plus la douceur des nuits claires.

Malheur, cent fois malheur à l'homme.

Heureux les morts vénérés qui n'auront pas connu cette disgrâce.

Les torches allumées circulent rapidement entre les huttes en semant des gerbes d'étincelles, la brousse flambe hors du tata, la fusillade crépite, des hurlements de bêtes féroce, des vociférations d'êtres en délire emplissent le paysage, en font une image de l'Enfer...

Soudain la lune se dégage, le voile passe, la lumière reparait.

La voix d'Ibrahim s'élève et domine le tumulte.

Allah est grand et Mahomet est son prophète...

Sa bonté est infinie

Le mauvais génie est vaincu.

Allah protège ses fidèles.

Un moment d'hésitation fait de silence, puis des chants d'allégresse et de victoire s'échappent de toutes les poitrines vers l'astro triomphant...

La lune inonde de sa clarté le village aux rues tortueuses, les grands arbres projettent un manteau d'ombre sur les cases, dont les toitures pointues semblent autant de ruches.

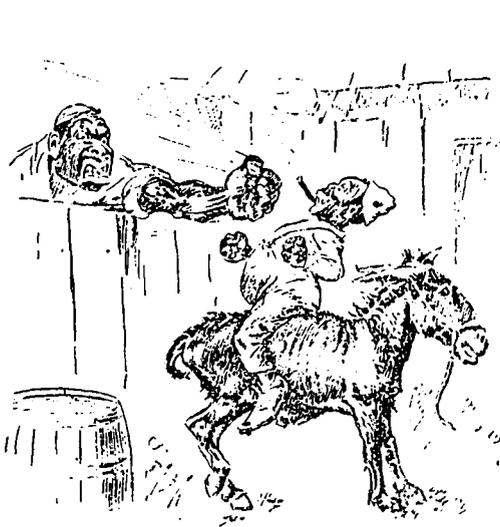
La rivière roule de petits flots d'argent.

Les tam tam retentissent plus nombreux, plus joyeux.

La voix de l'almamy s'envole grave et solennelle vers le Dieu tout puis-sant, maîtres des destinées.

JULES LEFRANCE.

DEUX COUPS D'UNE PIERRE -- (Suite et fin)



III  
... Tiens, attrape ceci !  
Pette (donnant deux bons coups dans les côtes de la mule).—Allons, ma vieille, sers lui un upper cut.



IV  
Effet double.

# BULLETIN DES MEILLEURS REMÈDES DE FAMILLES

De l'Univers. — Reconnus infaillibles et proclamés de véritables spécifiques par tous les médecins du monde. Aucun charlatan ou prétendu médecin de tribu sauvage n'est associé à ces remèdes. Leur efficacité seule fait leur popularité. Des millions en ont fait usage et le même nombre de guérisons a été obtenu.

## POUR TOUX ET RHUMES

**Le Menthol Cough Syrup**, dans tous les cas de Toux, Rhumes, Enrouement, la Grippe, Asthme, Bronchite, la Coqueluche, il est infaillible et recommandé par plus de millions que tous les autres remèdes du monde ensemble. En vente partout. Prix, 50 doses, 25c. la bouteille, 3 onces. Voyez que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque bouteille.

## CONTRE LA DYSPÉPSIE

**L'Elixir Digestif de Brault**. La plus grande découverte en médecine du siècle contre la Dyspepsie. L'Europe, l'Asie et l'Amérique, tous ont proclamé ce remède infaillible, et lui ont accordé diplôme et médaille d'or comme premier prix, à Londres, Angleterre, 1886; Bruxelles, Belgique, 8 mai 1895; Jérusalem, Palestine, 1895; Caïre, Egypte, 1896. L'Elixir Digestif de Brault est en vente partout, \$1 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5 00. Directions sur chaque bouteille.

## POUR LES FEMMES PALES

**Les Pilules Fortifiantes**, de Roy & Boire Drug Co. Ces pilules sont d'une très grande valeur pour tous également. L'homme, la femme et l'enfant. Elles renforcent en purifiant le sang, elles rendront l'homme faible fort; à la femme pâle, ses couleurs; à l'enfant en langueur, la vigueur. En vente partout. Prix, 25c. la boîte, 50 pilules.

## LA CONSOMPTION

**Menthol Lung Regulator**. Il arrête les Transpirations de Nuit, Crachements de Sang, une guérison certaine pour la Consommation, l'Asthme, la Bronchite, la Pleurésie et les maladies de Poumons et de Gorge. Prix, \$1 la bouteille.

## DOULEURS DE REINS ET DU DOS

**L'Émplaté du Dr Pico**. Préparé seulement pour les maladies des femmes. Peut être employées avec n'importe quel remède dans les cas de faiblesse, douleurs de reins, du dos, de l'abdomen, points de côté, beau mal. Prix, 25c.

## MAUX DE TÊTE

**Les Pilules C. T. O., Headache Pills**. Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c. la boîte.

Ces remèdes sont préparés seulement par Roy & Boire Drug Co., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas vous les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié franc de port par la

**Manchester, N.H. ROY & BOIRE DRUG CO., Montreal, P.Q.**

Assurez-vous que le nom de Roy & Boire Drug Co. est sur chaque Remède.

Dépôt Général pour la Puissance : **JOSEPH CONTANT, Pharmacien de Gros, Montréal, P. Q.**

—Oui, ma chère, chaque fois que mon mari me refuse de l'argent, j'ai une crise nerveuse.

J'appellerais ça une crise monétaire.

\* \*

—Dame si vous vouliez voyager à quart de place votre famille et vous, obtenir l'estime de vos concitoyens et peut-être les palmes académiques, vous n'avez qu'à faire comme moi...

Quoi donc ?

—Organiser un congrès... Ce ne sont pas les sujets de congrès qui manquent !

## LE RHUMATISME

**La Rhumatine lectrique de Rho**. — Ce grand remède français est sans contredit le meilleur découvert jusqu'à aujourd'hui contre les rhumatismes. C'est un remède sûr et infaillible contre cette triste maladie considérée jusqu'ici comme incurable. Une seule application fait disparaître comme par enchantement, les Maux de Tête nerveux, le Mal de Gorge, le Torticolis, les Entorses, les Foulures, l'Engorgement. En vente partout. Prix, \$1 et 50c. la bouteille.

## LE PLUS PUISSANT TONIQUE

**Huile de Foie de Morue Composée de Boire**. Très agréable au goût. Elle contient un quart de son volume d'huile de foie de morue, la partie huileuse et grasseuse étant complètement éliminée. Les propriétés sont extraites de l'huile quand elle est encore dans les foies frais de morue, et combinées avec les meilleurs vins, extraits de prunes vierges, extraits d'orge et les sirops hypophosphites, composés de manganèse, de chaux, de fer, de soda quinine et de strychnine. Cette préparation est prescrite et recommandée par des milliers de médecins. Le véritable tonique et le plus puissant. En vente partout, \$1 la bouteille.

## CONSTIPATION, MALAISE GENERAL

**Les Dragées Purgatives**, de Roy & Boire Drug Co. Pour maladies du Foie, Rognons et Constipation. Elles sont très petites et faciles à prendre. Purement végétales, elles agissent sur le foie et les intestins, naturellement, sans douleur. Prix, 25c. la boîte.

## INDISPENSABLE AUX ENFANTS

**Le Régulateur des Enfants, Sirop Calmant Menthol**. Ce sirop peut être administré aux enfants, dans les maladies telles que manque de sommeil, vents, coliques, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, toux et rhumes, car il est préparé avec des substances médicamenteuses propres et recommandables au traitement de ces maladies. Recommandé par les médecins. En vente partout, 25c. la bouteille. Donnez-le aux enfants qui pleurent.

Un Anglais, pressé par la faim, entre dans un restaurant français. Il veut à manger. — J'ai, dit-il, une grande femme. — Possible, monsieur, répond le commis, je n'y ai aucune objection. J'ai mal dit, pense l'Anglais : — J'ai suis fumeur. Le commis : — Veuillez me le prouver. L'Anglais enrage contre lui-même et se retape, se reprend : — J'ai suis femme. Le commis se fâche : — On ne reçoit pas ici de femme habillée en homme; passez la porte. Pas chanceux, l'Anglais !

\* \*

S'affranchir du devoir, c'est être ou fou, ou criminel.

**Jeunes** Devraient savoir comment PRENDRE SOIN d'elles-mêmes. Le livre "Wife's Hand Book" révèle un moyen sûr et efficace. Envoyez sous enveloppe bien fermée à n'importe quelle adresse sur réception de 10 cents pour payer les frais de poste.

**Epouses** The Regent Pharmaceutical Co., B. P. 1009, Montréal.

**Before. After. Wood's Phosphodine.**  
The Great English Remedy. Sold and recommended by all druggists in Canada. Only reliable medicine discovered. Six packages guaranteed to cure all forms of Sexual Weakness, all effects of abuse or excess, Mental Worry, Excessive use of Tobacco, Opium or Stimulants. Mailed on receipt of price, one package \$1, six, \$5. One will please, six will cure. Pamphlets free to any address. The Wood Company, Windsor, Ont.

B. E. McGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

Soirée de famille :  
On insiste auprès de Mlle Aglaé pour lui faire roucouler une romance.  
— Il y a plusieurs mois que je n'ai chanté, dit-elle.  
Elle débute par un couac déchirant.  
— Voilà, fait un invité, il ne faut pas réveiller le chat qui dort.  
\* \*  
On admire le progrès qui abrège la traversée de la mer; on bénit celui qui prolonge la traversée de la vie.

## QUE VOULEZ-VOUS QU'IL FASSE CONTRE...



... TROIS ?

## Le Chic, la Variété, le Bon Marché

Voilà certes ce que recherchent ceux qui tiennent à être habillés selon la saison et à renouveler leur toilette comme la nature fait de la sienne...

**Pour arriver à toujours être bien mis** et à ne pas trop grever sa bourse, il faut de toute nécessité se faire habiller chez un tailleur qui peut, à la fois, vous donner la plus grande valeur pour votre argent. Et puis, on aime à ce qu'un habillemeent soit fait avec la plus grande rapidité : c'est dans la nature humaine.

**N. Léveillé, 138 1/2 RUE SAINT-LAURENT,**

A acquis et conservé la renommée sous le rapport de la Variété dans les étoffes qu'il a a en mains, du Chic dans la confection et du Bon Marché. Une visite, et vous ne voudrez plus d'autres tailleurs...

**Habillemeents faits à 24 heures d'avis. Tel. des Marchands 182.**

**CAMERA** **GRATIS** Complete camera with lens, shutter, plates, etc. In paper, for sale in every country. Send for catalogue and price list. Write to HOME SPECIALTY COMPANY, 1401 St. George Street, Toronto, Canada.

**DEBARRASSEZ VOS LITS DES PUNAISES,**  
En employant le **POISON LIQUIDE DE LYONS.**  
Une application les détruit, sinon votre argent sera remis. 25c. En vente partout.  
**JOHN T. LYONS, coin des rues Craig et Liberty**

La femme qui ne peut acheter cette Célèbre Teinture Anglaise, le Savon Maypole, parce qu'il n'y a pas près de chez elle un magasin, peut la recevoir promptement par la poste si elle veut envoyer 10 cents pour n'importe quelle couleur (15 cts pour le noir) aux Agents Canadiens, ARTHUR P. TURNER & Co., 8 Place Royale, Montréal, ou 23 rue Scott, Toronto.

**Teinture...  
Domestique  
Par la poste**

Les couleurs sont très brillantes et absolument fixes. Pas de gâchis, pas de trouble, vu que le Savon Maypole lave et teint dans une seule opération. Rapide, facile, certain quant aux résultats.

**Savon  
Maypole**

—Comment, c'est toi, tu as donc une automobile?

—J'en ai commandé une qu'on ne me livrera que l'an prochain, mais à partir de la commande j'ai le droit de porter le costume.

\*\*

—Je prendrais bien ces gants gris perle, mais vraiment je crains qu'ils n'aillent pas avec ma robe.

—Oh! que Madame ne s'inquiète pas, nous avons des ravissants tissus pour assortir avec ces gants.

**COURTE MONOGRAPHIE**

Le *Baume Rhumal* est délicieux à prendre. Il coupe un rhume avec autant de facilité qu'on casse une allumette en deux. 87

Elle.—Pas le plus petit cadeau... et c'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance! Vous l'avez donc oublié?

Lui.—Moi!... Pas du tout. Mais pourquoi vous rappeler, ma chère, que vous avez vieilli d'une année?

\*\*

Tel connaît assez bien l'homme en général, qui connaît assez mal ses voisins, les hommes, et surtout s'ignore soi-même.

\*\*

—Dis donc, mon vieux, qu'est-ce que tu racontes à ta femme quand tu rentres ivre?

—Mais j' lui dis bonjour, tout simplement, le resto c' est elle qui se charge de me le dire.

Les députés bavarois ont accompli, l'autre jour, l'un des plus graves devoirs qui comporte leur mandat. En ouvrant ce jour-là la séance, le président de la Chambre avait prévenu ses collègues que "pour des raisons communes de ces messieurs", les délibérations seraient interrompues à onze heures et demi précises. A l'heure dite, en effet, la séance fut levée et, sans qu'il fût besoin d'autres explications, les représentants du peuple bavarois, se conformant à un antique usage, se dirigèrent en corps vers la Hofbrauhaus, afin de déguster officiellement la "bière de mai" de cet établissement. Cette cérémonie, de temps immémorial, se renouvelle chaque année, aux premiers jours de la belle saison. On sait que la Brasserie royale est comptée, en Bavière, au nombre des institutions d'utilité publique dont la direction et le contrôle appartiennent à l'Etat.

\*\*

On ne sort pas du péril sans péril.

**Fière de  
votre Pain ?**

probablement, alors, vous faites usage du Soda Water DWIGHT'S COW BRAND, vu que c'est le meilleur.

Si non, vous n'avez eu aucune chance de faire du pain meilleur, et de plus les sodas communs sont à peu près toujours malpropres et rapés.

Ecrivez pour notre livre de recettes. Nous l'en voyons gratis et il contient des informations utiles.

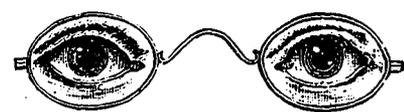


**JOHN DWIGHT & CIE**  
84 Rue Yonge, TORONTO

**HUMBLE SUPPLIQUE**



Bonne dame. — Voici un sandwich et un morceau de pâte pour vous.  
Trampin. — Vous seriez bien bonne de les concentrer sous forme de capsule. J'ai l'estomac si délicat.



**Institut d'Optique**

... AMERICAIN ...

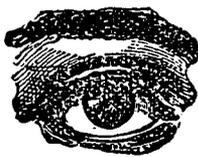
1856 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

(Coin rue Cadieux, Ce Porte à l'est.)

Seule maison à Montréal dans la FABRICATION de VERRES "Cristal de Roches, Diamants combinés", et de toutes couleurs, pour Lunettes et Lorgnon, etc., taillés et ajustés à ordre et sur commande exclusivement, selon la FORCE de la VUE, guérissant les maladies d'Yeux, les inflammations de toutes SORTIES, donnant l'ENERGIE et la VIGUEUR aux NERFS OPTIQUES et rendant la VUE FORTE pour bien VOIR de LOIN comme de PRES.

AVIS.—Tous nos merveilleux VERRES Optiques, Ophthalmiques, etc., sont importés des plus célèbres manufactures des Etats-Unis et d'Europe, et confectionnés à l'Institut par nos OPTICIENS SPECIALISTES pour la GUERISON D'YEUX.

Consultations et Examen de la Vue GRATIS.



2 dames recevront dans les salons privés les malades.

Ouvert de 8 heures a. m. à 8 heures p. m. Le dimanche de 11 heures p. m. à 4 heures p. m.

Toutes PRESCRIPTIONS d'OPTICISTES seront SOIGNEUSEMENT remplies.

NOTICE.— Nous sollicitons les CAS difficiles, désespérés et déjà abandonnés des Médecins de venir nous voir et d'essayer nos CÉLÈBRES VERRES d'Optiques, etc.

Le pessimisme atteint les esprits supérieurs et les médiocres; il engendre, chez les premiers, la sérénité, et, chez les seconds, la misanthropie.

\*\*

Le triomphe de la force n'est qu'une fausse victoire.

\*\*

Dès qu'un peuple a affirmé son indépendance, un de ses premiers soins est d'attenter à celle des autres.

\*\*

Quand la loi se mêle de nous protéger, elle s'y prend souvent comme ces chiens de Terre-Neuve qui noient les gens en les ramenant au rivage.

Une chose plus vide et plus creuse que le plâtre ou le bronzo qu'on inaugure, c'est souvent la gloire du héros.

**AUX DAMES**

Nos Patronnes "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

**Machines à Coudre**

De première classe, garanties pour 15 ans. \$25  
Machines à coudre à Louer  
Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

**CHARLES D'AMOUR**

1686 rue Notre-Dame  
Près de l'Eglise Notre-Dame

Nul voyage autour du monde ne nous éloigne autant du sol natal que celui de la vie des illusions de l'enfance.

\*\*

Les hommes prennent volontiers les qualités des femmes pour s'en faire des défauts.

**Préparation merveilleuse!**

La Pommade Anti-Dartreux et Anti-Herpétique d'Esmonin

Est la plus recommandable pour Eczéma dans tous ses caractères, Lupus, Herpes, Lichen, Teigne, Pelade, Cancer, Diphtérie, Group, Esquinancie, Erysipèle, Scaldatine, Rougeole, Petite Vérole, Fièvres jaunes, Catarrhe du nez, Névralgie, Mal d'yeux, Hémorroïdes, Rhumatismes articulaires, Panaris, Fourchettes, Brûlures, Coupures, Meurtrissures, Engelures, Cors aux pieds.

Vrai Médicament de Famille.  
5c la boîte, 10c extra par la poste.  
CL. ESMONIN, 31 Sth Main St., Fall River, Mass.

L'humoriste relève à propos le côté sérieux des choses naïves et le côté naïf des choses sérieuses.

\*\*

L'article de journal: un instantané qui a besoin de retouches.

**Nouvelle édition du . . .**

**JEU DE POKER**

—PRIX, 10 CENTS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez:

"Le Samedi",

55 Rue St Jacques, MONTREAL.



**CAMERA GRATIS**

Complet avec accessoires et instruction. Prend un portrait de 2 1/2 pouces et rapporte que petit garçon intelligent peut apprendre comment le faire. Une boîte, un cadre à imprimer, 1 plateau à développer, 1 paquet de "developper", 1 set d'instructions, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez la gagner facilement en vendant seulement 15c de plumes en verre à 10c, chacune. Elles ont au delà de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement emballée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la camera tous frais payés. Toledo Pen Company, Box 1, g., Toronto.

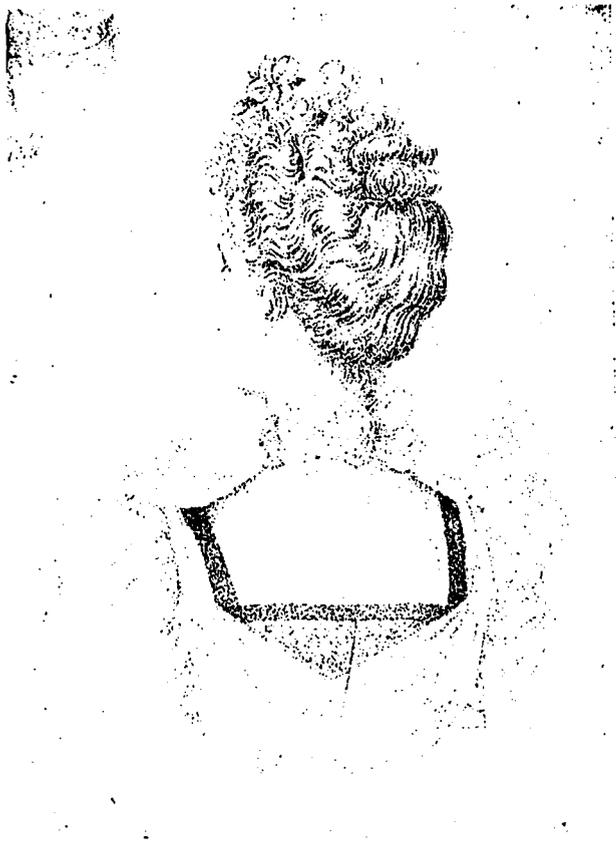


Fig. 1.

Onduler tout le tour de la tête, friser les cheveux du devant en touffe avec une raie à gauche; relever tous les cheveux ensemble et les fixer sur le sommet de la tête.

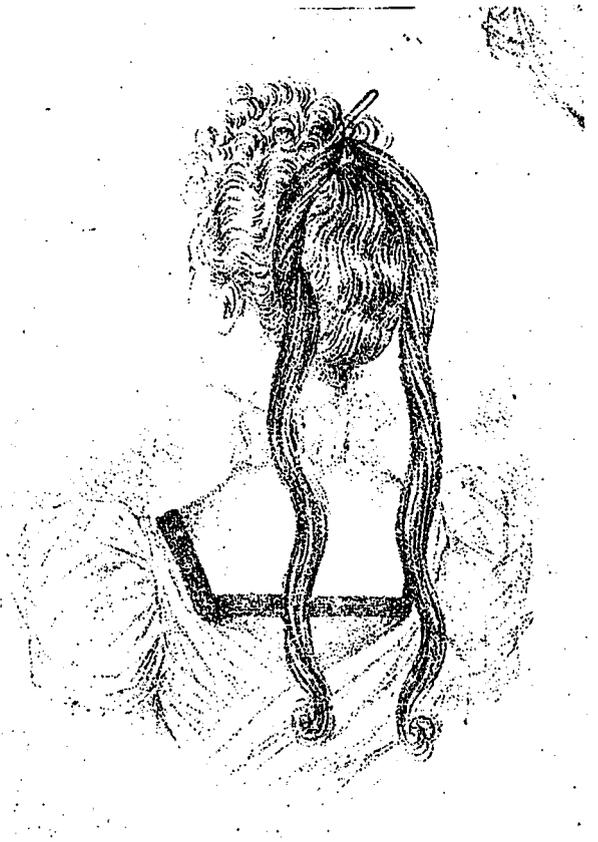


Fig. 2.

Prendre un nœud à deux branches de 45 centimètres chaque, à pointes frisées, le placer comme l'indique le modèle; faire passer les pointes de droite à gauche et de gauche à droite.

#### LA RESSOURCE DU TRAVAIL.

*Le mari.* — Ma pauvre chérie, j'ai de mauvaises nouvelles à t'apprendre!

*La femme.* — Allons bon!

*Le mari.* — Nous sommes ruinés!

*La femme.* — Mais c'est de l'histoire ancienne et si c'est tout ce que tu as à m'apprendre...

*Le mari.* — Non, hélas! ce n'est pas tout!

*La femme.* — Tu me fais peur!

*Le mari.* — Sache donc que j'ai vu mon oncle Auguste... il ne peut rien nous prêter.

*La femme.* — Oh! le pingre!

*Le mari.* — Tante Sophie refuse aussi tout nouveau subside.

*La femme.* — La vilaine pimbêche!

*Le mari.* — Quant au vieux cousin Jules, il m'a déclaré net que je ne pourrai plus compter sur lui!

*La femme.* — Ah ça, ils se sont donné le mot, tous ces gens-là!

*Le mari.* — On le dirait.

*La femme.* — Je vois que tu as raison... nous sommes ruinés!

*Le mari.* — Tu l'as dit, chérie!

*La femme.* — Tu trouves ça drôle, toi!

*Le mari.* — Moi! pas du tout; et toi?

*La femme.* — Moi! moi!... mais comment allons-nous faire pour vivre maintenant?

*Le mari.* — Dame! ça va être dur... mais enfin... tu as ton brevet supérieur, moi je suis assez calé en mécanique, nous sommes jeunes... eh bien, nous tâcherons de gagner honnêtement notre vie par le travail.

*La femme (éclatant en sanglots).* — ... Jamais je n'aurais cru que nous fussions tombés si bas!

#### FÉMINERIE

Quand une femme découvre ses premiers cheveux blancs, elle les attribue aux chagrins et l'on à l'âge.

#### VEINARD

*Le client.* — Voilà ce que je trouve dans le veau marango... un peigne...

*Le garçon.* — Sapristi, vous avez de la chance, c'est du vrai celluloïd.



Fig. 3.

Avec les pointes, faire quelques coques légères; ajouter une bouclette dite marteau, formant deux ou trois grosses coques placées de façon à donner une bonne forme à la coiffure.

*Ornement.* Deux fleurs d'azalées montées en piquet et un papillon posés très en avant.

#### OUI! L'ÉTYMOLOGIE...

Une bien bonne chez nos savants étymologistes, c'est celle-ci:

— Messieurs, apprenez que le mot Babet vient du mot Clodovitch.

Et, sur sommation, voici comment cet orateur de l'Institut appuyait ce qu'il venait de dire:

— Mes chers confrères, avec Clodovitch on a fait Clovis;

Avec Clovis, roi des Francs, on a fait Louis;

Avec Louis, on a fait Louise: rien de plus simple;

Avec Louise, familièrement, on a fait Lise;

Avec Lise, l'usage a fait Lisa;

Avec Lisa, logiquement, on a fait Éliisa;

Et avec Éliisa, par augmentation, ils ont fait Élisabeth;

Et avec Élisabeth, on a fait Babet.

Et voilà comment Babet vient de Clodovitch. — Est-ce assez clair?

#### UNE CONSULTATION

*Madame.* — Le charbon mou est épuisé et il ne reste plus un morceau de bois.

*Monsieur.* — Tant mieux. Pour une fois, au moins, la cuisinière ne fera pas brûler notre dîner.

#### POÉSIE ET PROSE

*Elle.* — Ah! que j'aime le son du cor le soir au fond des bois, et puis c'est...

*Lui.* — C'est le dernier bateau qui passe... sapristi... je vais le manquer, au revoir.

#### ANTITHÈSE

*Fabien.* — Et votre fils qui est ouvrier horloger, travaille-t-il bien?

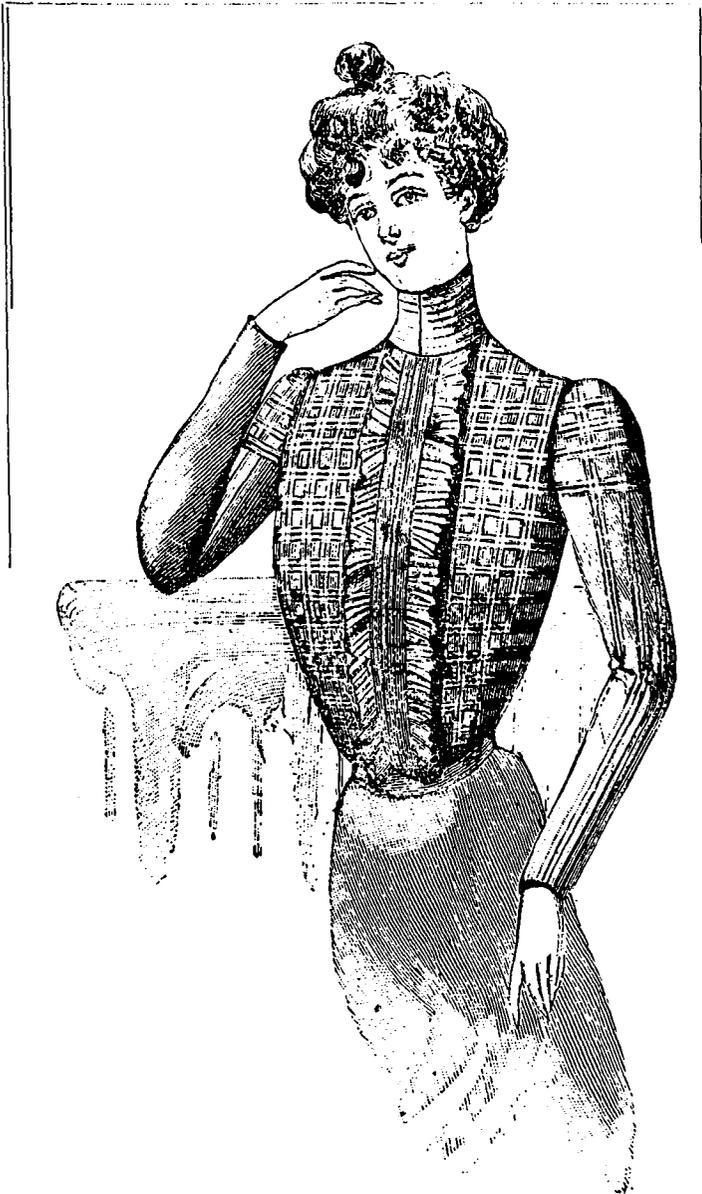
*Damien.* — Oh! très bien! il est appliqué et son patron me disait encore hier: quand il fait un mouvement, il ne bouge pas!

#### CROYANCE POPULAIRE

*Biff.* — Peux-tu t'expliquer que tant de gens se remarient?

*Tiff.* — Eh bien, vois-tu, ils sont encore si nombreux ceux qui croient que la foudre ne tombe jamais deux fois au même endroit.

## MODES PARISIENNES



CHEMISETTE ÉLÉGANTE EN TAFFETAS CLAIR, plissée à plis lingerie formant quadrillé, fermée devant par une sous-patte recouverte d'un pli rond bordé de deux plissés de taffetas. Col droit plissé. Manches plissées.

## LA CHENILLE ET LA MOUCHE

La Chenille, un beau jour, rencontre dame mouche.  
— Fi! dit-elle, quel est cet insecte hideux!  
Qui t'a donné, ma chère, aussi grotesque touche?  
Aspect terne, aile grise, et ce corps et ces yeux?  
Regarde-moi petite. En hiver, si je rampe,  
Dès que vient le printemps, barguant le vert grillon,  
Oubliant le passé, dans l'air je me retrempe,  
Transformée, oh! miracle, en brillant papillon!  
A ce moment, un pied interrompt la causeuse.  
La mouche, en un coup d'aile, évite le péril.  
— Ah! Ah! dit-elle au corps de la pauvre moqueuse,  
Adieu beau papillon, compte encore sur l'avril,  
Sur tes ailes de naere aux lucurs indécises  
Et tes joyeux ébats pendant la floraison.

Mieux vaut, crois-m'en mignonne, avoir des ailes grises  
Mais les avoir toujours et en toute saison.

## MIS A SA PLACE

M. Plutonrat. — Vous n'ignorez pas que je vaux \$100.000!  
Le cynique. — Vous les avez, mais pour les va'oir, nenni!

## LA GRANDE DAME ET LE SAVANT

Une grande dame voulut autrefois faire la connaissance d'un savant aujourd'hui peu connu, mais célèbre alors, Nicole. Un ami le lui amena à dîner. Les meilleurs vins furent servis, et Nicole qui n'avait jamais été à pareille fête et à qui le champagne et le muscat avaient un peu brouillé les idées, dit en prenant congé de la noble dame :

— Ah! madame. Je suis pénétré de vos politesses. Vous êtes charmante et l'on ne peut qu'admirer vos grâces, et surtout vos beaux petits yeux.  
L'ami qui l'avait présenté sortit avec lui, et lui fit observer qu'il est malséant de parler aux dames de leurs petits yeux, et qu'il faut toujours leur faire entendre qu'elles ont de beaux grands yeux. Nicole fait aussitôt demi-tour et revient s'excuser en ces termes :

— Ah! madame, pardonnez la faute que je viens de commettre vis à vis d'une personne aussi aimable que vous. Mon ami, qui est plus poli que moi, vient de me montrer mes torts. Oui, je me suis trompé car vous avez de très beaux grands yeux et le nez, la bouche et les pieds aussi.

Ah! ces savants, ils sont indécrottables!

## DÉSASTRE!

La scène se passe dans un amphithéâtre de médecine.  
Le professeur pour mieux faire ressortir ses théories a fait venir un malade.

— Messieurs, permettez-moi, dit le professeur à ses élèves, d'appeler votre attention sur cet infortuné.

Il est impossible que vous deviniez ce qu'il a. Examinez la forme de sa tête, l'expression de ses yeux, et vous n'en sauriez pas plus après qu'avant. Ce n'est pas étrange, il faut des années entières d'expérience et de constante étude pour pouvoir dire d'un coup d'œil, comme je le fais, qu'il est sourd et muet.

Le malade levant les yeux avec une grimace malicieuse :

— Monsieur le professeur, je suis bien fâché; mon frère qui est sourd et muet, n'ayant pu venir, c'est moi qui suis venu à sa place.

## QUESTION D'ART

Le vieux dilettante. — Avez-vous remarqué que le piston de ce régiment est bien supérieur à tous les autres instrumentistes.

Le vieux colonel. — Je ne trouve pas... le trombone a son instrument beaucoup mieux astiqué.

## CONFUSION

Le garçon (précipitant). — Une soupe paysanno!

La femme (turibonde). — Dites donc, Monsieur le garçon, vous pourriez m'appeler Madame.

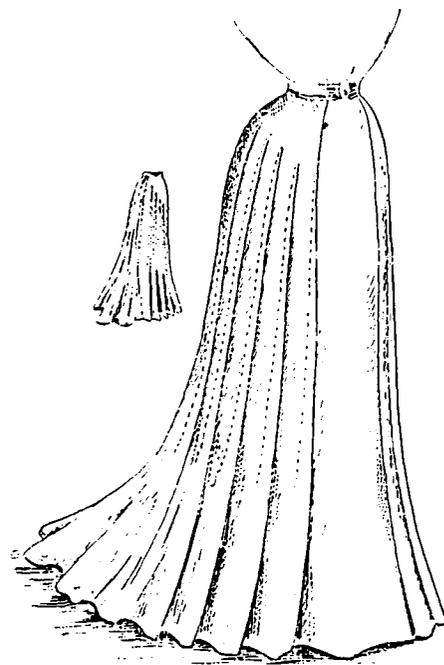
## PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 895. — Ce modèle sera en zore du goût qui domine cette année pour les plus bien nombreux. Celui-ci présente comme nouveauté un devant simple qui augmente l'effet tout à fait charmant des côtés. C'est un modèle favori. Il doit être fait très adhérent à la hanche et avoir une courbe bien ménagée au bas. C'est une jupe que nous conseillons fortement et pour laquelle on devra adopter des étoffes de moyenne pesanteur. 4  $\frac{3}{4}$  yds, 44 pes de largeur, suffiront pour personne de taille moyenne.

No 895 est coupé en dimensions de 22 à 30 pouces mesure d' ceinture.

No 895. — Jupe pour dame.



NO. 895 LADIES' SKIRT.

No 911. — Knickerbocker pour garçonnet.



NO. 911 BOYS' SUIT.

No 911. — Quand le temps est venu de donner au petit un vêtement qui dénote un peu son sexe, on ne saurait adopter un meilleur modèle que celui-ci. Il est à la fois joli et facile à confectionner. C'est un genre russe avec collet marin, bandes bien en relief et ceinture retenue aux côtés et derrière. La ceinture qui est large est ramené au genou par des bandes. On peut adopter toile, flanelle ou piqué.

3 yds, 36 pes de largeur, suffiront pour garçonnet de 6 ans.

No 911 est coupé en dimensions pour enfants de 4 à 8 ans.

## COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 1 centime chacun.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

## SYMPTÔME GRAVE



Trampinl. — Comme tu as la figure sale...  
Fouillon. — C'est vrai et ça commence à m'inquiéter. Sais-tu que je n'ai pas transpiré depuis au moins une semaine?

## VEUX-TU M'AIMER ?

A Mlle C.

*Dès moi, veux-tu m'aimer ? Le temps est un mystère :  
Le penser sans amours, c'est vivre pour souffrir.  
Aimer c'est le bonheur, — hors de là, c'est misère,  
C'est chaque jour mourir !*

*Aimons, car Dieu fit tout ce qu'il faut sur la terre :  
Le soleil pour le jour, la fleur pour le zéphyr,  
L'étoile pour la nuit, le soir pour la prière,  
Et le cœur pour chérir !*

*Sais-tu que loin de toi je souffre le martyre,  
Qu'il me faut ton regard, qu'il me faut ton sourire,  
Toi qui sais me charmer !*

*Que je chante ton nom au lever de l'aurore,  
Qu'au coucher du soleil je te repète encore... !  
Dis-moi, veux-tu m'aimer ?...*

UN AÉRONÉ.

## CHAPEAU POUR CHEVAL

C'est l'été dernier, il nous sembla, que les Parisiens ont pour la première fois vu apparaître dans les rues des chevaux coiffés de chapeaux de paille. Cette mode n'a été adoptée jusqu'ici quo pour les chevaux de camions, de fardiers, de voitures de laitiers ou de bouchers ; c'est à peine si quelques cochers de fiacre indépendants ont osé coiffer leur bête du casque de paille à pompons rouges, mais les voitures de maîtres se sont abstenues. Si l'usage se généralise, il y aura là cependant un débouché inattendu pour la chapellerie et qui prêterait à des variations amusantes.

L'idée de coiffer les chevaux paraît, au premier, abord, assez bizarre et quelque peu fantaisiste, et cependant cet usage depuis longtemps répandu hors d'Europe répond à une véritable nécessité pour les pays soumis à des étés torrides. En Amérique, les chevaux de gros labeur sont presque toujours munis de coiffures durant la saison chaude. A New York, entre autres, c'est un usage absolument courant comme nous l'apprend M. J. R. Creed.

« Les étrangers, qui visitent cette ville pour la première fois en été, nous dit-il, manifestent leur surprise d'y voir les chevaux portant chapeau. Il n'y a cependant rien de surprenant dans cette mode, car il est indispensable ici de couvrir la tête des chevaux qui travaillent tout le jour dans nos rues brûlantes. Il n'est pas question en cela d'améliorer leur bien-être, mais bien de garantir leur existence elle-même. Et pourtant, l'apparence que présente un cheval ainsi accoutré prête non seulement au rire de celui qui le contemple pour la première fois, mais paraît toujours grotesque à ceux mêmes qui sont accoutumés à ce spectacle.

« Il y a à cela deux raisons. La forme de la tête du cheval, et particulièrement la position des oreilles, rendent assez difficile l'adoption d'un couvre-chef fournissant l'abri nécessaire ; de plus, cet appendice ne s'accorde guère avec l'ensemble du harnachement qu'une longue pratique nous a habitués à considérer comme constituant l'habillement de ces animaux. De plus, la question de savoir si le cheval aura ou non un chapeau est en général laissée au discernement de celui qui le conduit et qui, ayant à fournir à ses frais cet indispensable accoutrement, s'ingénie pour le remplacer par le procédé le plus économique ; souvent il se contentera d'une éponge, dont le rôle, il faut en convenir, est tout aussi avantageux, car il suffit de tenir cet objet imbibé d'eau pour protéger efficacement le front du cheval contre les effets du soleil. Mais les gens ayant quelque goût pour l'élégance dédaignent cet ingénieux subterfuge.

« C'est généralement dans la première semaine de juillet qu'on voit apparaître aux devantures des bourelliers de New York et d'autres grandes villes américaines les chapeaux pour les chevaux. On en voit de toutes les dimensions, de toutes les formes.

« Le modèle le plus goûté semble cependant être le panama pointu bordé

de ganse rouge et surmonté d'un pompon de laine de même couleur ; des trous percés aux points convenables et selon la dimension de la tête de chaque animal permettent le passage et le libre jeu des oreilles ; enfin de petites sangles l'assujétissent à la têtère. Une jeune fille se contenterait fort bien de cette élégante coiffure, mais elle fait assez ridicule mine sur le large front d'un épais limonier ou d'un lourd cheval de brasseur.

« La mode varie, du reste, presque à chaque saison. C'est ainsi que l'été dernier, on avait imaginé une assez bizarre structure en fil de fer, couverte de toile rayée de rouge ou de bleu et qui était posée entre les deux oreilles de la bête comme une corbeille renversée ; le tout était orné de nœuds de couleur en papillons de l'aspect le plus galant.

« Il y a, du reste, chez les fabricants une certaine tendance à suivre les modes des dames. A côté des chapeaux de paille à rubans et à fleurs artificielles, on voit des formes des plus fantaisistes, à la Miss Helyett, à l'armée du Salut, on visières de jockey, etc. Parfois un conducteur jovial coiffe son coursier d'un vieux chapeau à plumes, abandonné par son épouse.

« L'essentiel est que la tête de l'animal soit bien abritée du soleil et que

## CONFIDENCES



— ... Alors j'ai vu maman se lever, elle a mis sa robe et elle a battu papa.

— Moi, c'est papa qui est méchant : quand il met sa robe, il fourre les gens en prison.

le mouvement de ses oreilles ne soit pas gêné; aussi un bon morceau de feutre épais suspendu sur le front remplacerait avantageusement le pittoresque chapeau de paille.

“Quelques fabricants ont eu l'ingénieuse idée de monter ces parasoleils en feutre sur un léger cadre de fer, ce qui empêche l'étoffe—quo l'on a, du reste, soin de percer de trous réguliers—d'adhérer aux poils et d'échauffer la tête; ils ont ainsi créé ce qu'ils appellent les “casquettes” de chevaux et la mode s'en est assez vite répandue, quoique cela soit considéré par les cochers comme moins “select”.

On avait enfin imaginé d'allubler les chevaux d'une sorte de petit entonnoir en zinc posé sur le front, mais l'idée était détestable, car le métal s'échauffait et au lieu de protéger la tête augmentait les risques d'accidents.”

Ajoutons que, bien avant Paris, certaines villes du midi de la France avaient adopté cette mode américaine; à Bordeaux et à Marseille, entre autres, les chevaux sont depuis longtemps coiffés de chapeaux de paille.

P. VINCENT.

LA NATATION A L'ILE STE-HELENE

Chaque jour et surtout le samedi des masses de gens se rendent au bain du club de natation de l'île Ste-Hélène, les uns pour prendre part à cet exercice si hygiénique et si agréable, les autres pour applaudir aux efforts et aux exploits des baigneurs. C'est un des rendez-vous favoris de notre population.

TERRIBLE!

Certain cheval de fiacre allant calin-calin,  
Subitement se déferra.

On ne put retrouver l'objet si nécessaire.  
Calin-calin-tu fait de ton fer!

PARC SOHMER

Jamais croyons-nous le Parc Sohmer n'a encore offert de programmes plus attrayants et d'un ordre supérieur à ceux de cette quinzaine. La partie musicale est tout simplement merveilleuse. Quelle agglomération d'artistes! La partie vaudeville est à la hauteur de l'autre. Rien que de l'excellent. Chaque semaine, on nous offre quelque chose d'absolument original.

UN NOUVEAU THÉÂTRE

En plein centre canadien-français, au coin des rues Ste-Catherine et Montcalm, nous avons maintenant un théâtre. C'est un établissement frais, charmant, agréable, où pour, un prix absolument populaire, le public peut passer quelques heures de franche gaieté. La musique est enlevante; le programme comprend ce qu'il y a de plus attrayant, de plus rigolo et aussi de plus original. Quand on saura que la direction en est confiée à M. Bleau, le plus comique et le plus versatile de nos artistes, quand on se rappellera les succès qu'il a remportés partout, les accès de rire et d'épatement qu'il nous a causés, on en aura assez pour être convaincu que l'on s'amuse en grand au Théâtre Klondike. C'est le nom du nouvel établissement. Et c'est M. Poiré, le populaire et entreprenant restaurateur, qui l'a fondé. Ce qui veut dire que si tout est pour le mieux nous le rapport de l'administration du théâtre proprement dit, il en est de même pour ce qui regarde le service des rafraîchissements. Ce service est d'ordre supérieur comme qualité, prix modérés et organisation. Allez au Théâtre Klondike: vous oublierez la chaleur et vous trouverez qu'il fait bon de vivre.

**Corticelli SKIRT PROTECTOR**  
Will last as long as the Skirt  
No row edges

Il n'y a pas de gomme ni caoutchouc ni quoi que ce soit dans la bordure de jupe Corticelli qui détériorera vos chaussures.

Elle est faite de laine spécialement obtenue, spécialement filée et spécialement tissée.

Elle est meilleure que n'importe quelle autre bordure de jupe parce qu'elle est faite de laine différente et meilleure — elle possède un tissu poreux et élastique qui sèche promptement quand elle est mouillée et qui se débarrasse facilement de la poussière.

Cousue sur le plat—non revêlée—en un ou deux rangs de couture—dans toutes les nuances d'étoffes à robes.

En vente partout, 1 cent la verge.  
Portant cette étiquette

**Corticelli**

(2)

CIRCONSTANCE ATTÉNUANTE

*Le juge.*—Ainsi donc vous reconnaissez avoir donné sur le versant de la colline un soufflet au plaignant!

*L'accusé.*—Monsieur le juge, je le reconnais.

*Le juge.*—Qu'avez-vous à dire pour votre défense?

*L'accusé.*—Monsieur le juge, il y a en cet endroit un si bel écho!

UNE ANOMALIE

*Toto.*—Papa, qu'est-ce que c'est une anomalie?

*Le père.*—C'est, par exemple, un homme qui porte de longs cheveux et qui n'aime pas la notoriété.

BÉBÉ S'ENQUIERT

Bébé est en contemplation devant une bougie qu'on vient d'éteindre.

—A quoi penses-tu, chéri? demande la maman.

—Oùs qu'il va, le feu, dis, mannan, quand on le souffle!

OBSERVATION

L'écrevisse est très susceptible: elle rougit de n'être pas... crue.

Est-ce Bon à Prendre?

C'est une question qu'on se pose souvent au sujet de

Abbey's Effervescent Salt.

Demandez cela aux milliers de personnes qui font usage d'Abbey's Salt et qui l'ont essayé. Il guérit tous les désordres des organes digestifs, éclaireit le teint et est sans égal comme breuvage rafraîchissant.

Fut le Dr. John Baker Edwards, analyste officiel du Gouvernement Fédéral à Montréal, a étudié et analysé soigneusement cette excellente préparation. Voici ce qu'il a écrit sous sa propre signature:

“Abbey's Effervescent Salt ne contient aucun ingrédient d'un caractère nuisible ou préjudiciable à la santé et il peut être pris souvent comme breuvage.”

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette préparation peut servir, sera envoyé franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à the Abbey Effervescent Salt Co. Limited, Montréal. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS, 25c et 60c la bouteille.

D'un coup d'aile, la pensée traverse le monde; d'un coup d'œil, l'esprit le voit.

\* \* \*

Le barreau est une des formes de la liberté; il naît et meurt avec elle.

\* \* \*

MAPPES CANADIENNES

Le ministre de l'Intérieur du Canada vient de lancer dans les différents pays où ses agents d'immigration opèrent, un atlas très complet et selon toute apparence très à point du Canada, de ses provinces, plus une mappemonde. Le tout accompagné d'explications et de renseignements considérables et propres à bien faire connaître notre pays.

Il a également fait imprimer à l'usage des écoles un petit atlas canadien qui est la miniature de l'autre. Nous espérons que des versions françaises en seront préparées. Nos remerciements à M. Frank Pedley, le surintendant de l'immigration, pour l'envoi d'un exemplaire de chacun de ces ouvrages.

**Cook's Cotton Root Compound**  
 Is successfully used monthly by over 10,000 Ladies. Safe, effectual. Ladies ask your druggist for Cook's Cotton Root Compound. Take no other, as all Mixtures, pills and Imitations are dangerous. Price, No. 1, \$1 per box; No. 2, 10 degrees stronger, \$3 per box. No. 1 or 2, mailed on receipt of price and two 3-cent stamps. The Cook Company Windsor, Ont. Nos. 1 and 2 sold and recommended by all responsible Druggists in Canada.

B. E. McGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

La chique, c'est le nom commun de *Pala pectinata*, cette petite bête qui vit dans le sable et qui s'accroche aux pieds des promeneurs. Elle y pénètre, dépose une foule de petites larves qui déterminent des abcès, et ces abcès provoquent la chute des orteils de ceux qui ne prennent pas des précautions à temps. Au Congo, où la chique importée du Brésil est très commune, on se fait visiter les pieds presque tous les soirs par un praticien, qui enlève l'animal avec une épingle ou simplement avec une épine.

\* \*

Amour, charité, volonté, voilà tout l'homme; le corps n'est qu'un détail, qui se donne, à l'occasion, par-dessus le marché.

**Dr J. G. A. GENDREAU**

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818



**HOMMES JEUNES OU VIEUX**

qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et sûrs de le prouver, nous vous enverrons

**GRATIS**

Une boîte de Remèdes valant \$1.00.

... Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et sûrs de le prouver, nous vous enverrons

Boîte A. 947, Montréal.

**Poirier, Bessette & Cie**

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

35 RUE ST-JACQUES

MONTREAL

L. N. D'Amour. A. Giroux. J. E. Lalonde.

**Royal Silver Plate Co**

Plaqueurs en Or et en Argent

**VIEILLES ARGENTÉRIES**

(De table et d'ornementation)

ARTICLES DE FANTAISIE, ORNEMENTS D'EGLISE,

... Réparés et Argentés

Prix Modérés. Satisfaction Garantie.

*Dorure Une Spécialité*

40 COTE ST-LAMBERT

Tél. Bell 1387.

MONTREAL

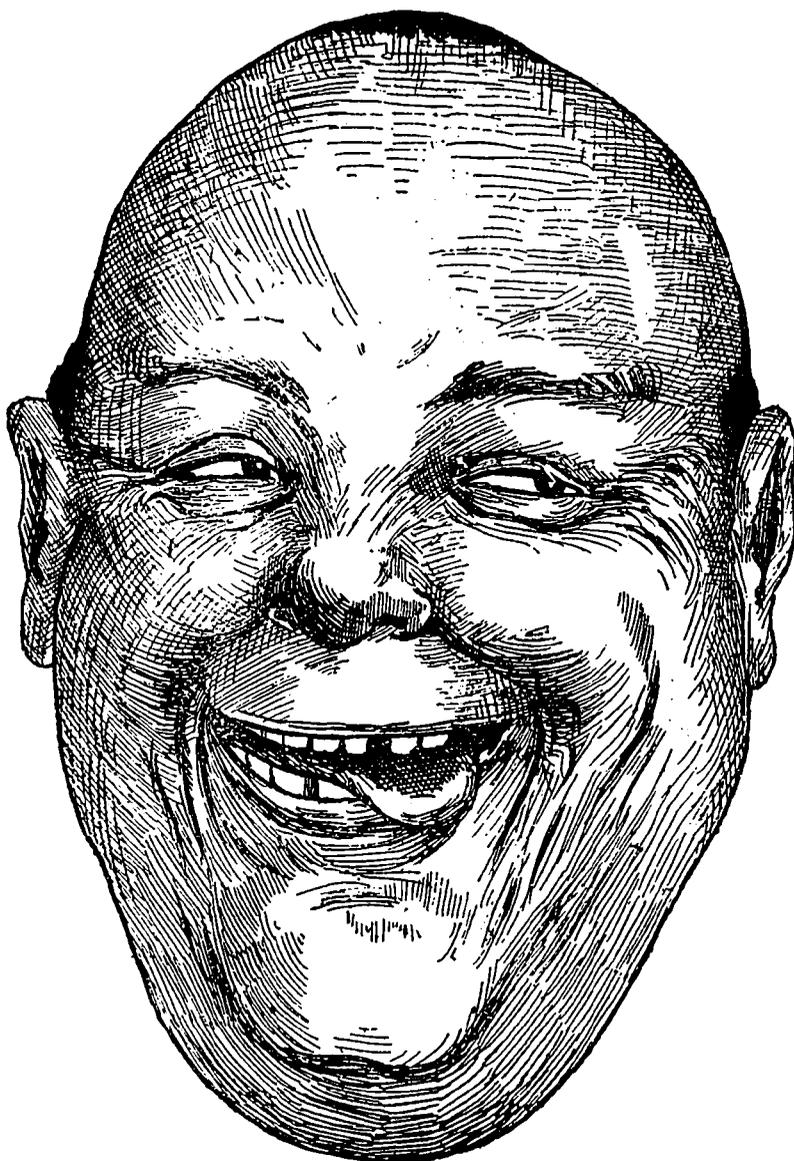
—Une des chasses les plus difficiles, est celle du lynx, qui se pratique dans le montages Rocheuses. Le lynx est un animal très rusé et très agile. Il peut courir pendant des heures, et quand il est à bout de force, il se réfugie dans les hautes branches d'un arbre. On a dressé des chiens pour cette chasse spéciale: quand ils attrapent un lynx, ils le tuent d'un seul coup de gueule en travers le poitrine, non sans avoir été souvent eux-mêmes mordus aux oreilles et à la joue.

On doit la popularité à ses défauts, la gloire à ses mérites!

VOGUE MÉRITÉE

Si le Baume *Rhumal* est maintenant autant répandu dans le monde, c'est bien dû à son efficacité et à son bon marché.

EFFET INÉVITABLE



Le monsieur qui vient de lire son SAMEDI.

Témoignage d'un Curé du Diocèse de Québec

Le révérend curé d'Armagh (Bellevue), vient d'envoyer la commande suivante aux propriétaires canadiens du VIN DES CARMES. "Cet excellent vin médical a rendu d'immenses services dans ma paroisse. Les gens de la place peuvent se procurer des préparations au vin à meilleur marché que la vôtre; mais ils préfèrent de beaucoup le VIN DES CARMES, et sans les mauvais chemins, les médecins en auraient pu distribuer plusieurs dizaines de plus pendant ces dernières semaines. Veuillez m'en envoyer deux autres douzaines, et obliger....."

Les programmes et les doctrines à la mode mènent à tout, particulièrement ceux qui ne croient pas.

FABLE

Un passant débonnaire, Ayant rencontré Georges Ohnet, Fut mordu soudain au poignet, Par ce romancier sanguinaire; Il conserva dix ans les traces de ses [dents...]

Morale

Quant Ohnet est mort, c'est pour long [temps.]

NOUVEAU RESTAURANT

GUST. BOURRASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Oligars à prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Cote St-Lambert

50 ANS EN USAGE!

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D'CODERRE

PILULES DE Noix Longues

Composées De MCGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

La scène se passe au musée de curiosités d'Aix-la-Chapelle.

Un bon bourgeois voit deux langues sous verre, une grande, l'autre petite, et il demande au cicérone de l'endroit:

—A qui donc ont appartenu ces deux langues, s'il vous plaît?

—La plus grande est la langue de l'empereur Charlemagne, répond le cicérone.

—Ah! et la plus petite?

—Du même Charlemagne, quand il était enfant.



Pourquoi ne cessez-vous pas de boire?

.. Si votre désir pour les liqueurs est plus fort que votre volonté, prenez la "CURE DIXON," elle vous débarrassera de ce terrible désir. Voyez ce qu'elle fait pour les autres, elle fera la même chose pour vous. La guérison est garantie dans tous les cas. Lisez la lettre suivante.

T. R., 5 mai 1900.

J. B. LALIME, Gérant de la Dixon Cure Co, Montréal.

Monsieur, — Ayant suivi le traitement au "Gold Cure" et n'ayant pas été guéri, je me décidai à suivre le traitement de la "Dixon Cure" et j'en suis très satisfait, car depuis 18 mois je n'ai pas eu le goût de prendre un seul verre de boisson. Votre, etc. — S....

Pour plus amples informations, s'adresser à

J. B. LALIME,

Gérant de la Dixon Cure Co.

572 Rue Saint-Denis, Montréal.

— OU AU —

Dr MACKAY, Belmont Retreat, QUEBEC.

Toute communication strictement confidentielle.

On rapporte le fait suivant d'un ministre protestant:

Pat vient lui demander de le marier. —Mais, Pat, pourquoi n'avez-vous pas été trouver le prêtre catholique?

—Je l'ai fait, Votre Révérence, mais il m'a dit d'aller au diable, et je suis venu vous trouver.

La littérature était autrefois un art et la finance un métier; aujourd'hui, c'est l'inverse.

# Cures Weak Men Free

## L'Amour et le Bonheur Assurés

Il s'agit de la rapidité avec laquelle un homme peut guérir la faiblesse des organes sexuels, le varicocèle, la débilité, etc., et donner à ces organes leur plein développement et leur vigueur. Il suffit d'envoyer votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149 Edifice Hull, Detroit, Mich., et il vous transmettra, avec plaisir, la recette gratuitement avec tous les renseignements qui permettent à un homme de se soigner facilement chez lui. Voilà certes une offre généreuse, et les extraits de son courrier quotidien qui suivent sont une preuve éloquente.

"Cher Monsieur.—Veuillez accepter l'expression de ma reconnaissance pour votre récent envoi. J'ai expérimenté d'une façon sérieuse votre médicament et le résultat a été surprenant. Il m'a réellement remis sur pied. Je suis aussi vigoureux que quand j'étais garçonnet et vous ne sauriez croire comme je suis échantonné."

"Cher Monsieur.—Votre médicament a eu d'excellents effets, en un mot ceux que j'espérais avoir. La force et la vigueur me sont revenues et j'ai repris l'emploi d'autrefois."

"Cher Monsieur.—Votre envoi a été reçu à temps et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de votre recette ainsi que vous l'avez réglée. Après avoir fait des applications pendant quelques jours je puis vous dire sincèrement que ce remède est un bienfait pour les hommes affaiblis. Chez moi tout s'est amélioré : dimensions, force et vitalité."

Toute la correspondance est strictement confidentielle, les enveloppes employées étant unies. La recette ne coûte rien et le docteur veut que chacun l'ait.

Il y a peu de conflits entre la force et le droit qui ne vérifient l'axiome brutal de Bismarck par la mise en scène d'une fable de Lafontaine.

*La femme, avec mélancolie.* — Un jour viendra, hélas ! où il faudra nous séparer.

*Le mari, étonné.* — Pourquoi ?

*La femme avec un soupir.* — On est tous mortels.

*Le mari, presque joyeux.* — Oh ! moi, quand l'un de nous sera mort, je m'en irai vivre à la campagne.

## Vous Trouverez

Ce que vous cherchez depuis longtemps : un remède infailible contre la Toux, la Consommation, la Dyspepsie, Maux de Tête, Constipation, Maladie du Foie, des Rognons, Rhumatisme, et toutes les maladies des femmes et des enfants, dans le "Bulletin des meilleurs remèdes de familles" dans la page 30 du SAMEDI de cette semaine.

## LE Devoir d'une Mere

Est de s'instruire sur toutes les maladies particulières à son sexe, afin de les prévenir ou de les guérir au plus tôt. Elle doit connaître la conformation et le fonctionnement des organes délicats afin d'être en mesure d'instruire ses filles sur ce sujet important. Ces connaissances peuvent être obtenues en étudiant le dernier livre de Mad. Julia C. Richard,

### "LE GUIDE DE LA FEMME."

Il traite de toutes les maladies des femmes et donne les moyens de les prévenir et de les guérir. Une copie sera envoyée gratis sur réception de 10 cts. pour couvrir les frais de poste.

MAD JULIA C. RICHARD,

BOITE 996,  
MONTREAL.



## ÉPIGRAMME

Jadis, au débiteur qui mourait insolvable, L'Égypte refusait le droit d'enterrement. L'usage des chrétiens est bien plus charitable. Puisqu'ils font enter leur débiteur vivant.

## PROVERBES ARABES

Celui qui creuse un trou pour son frère, risque d'y tomber lui-même.

Il n'y a que le mulet capable de remier son origine.

Tout singe est une gazelle aux yeux de sa mère.

Si la lune t'aime que t'importe que les étoiles s'éclipsent.

Qui possède de l'or est le favori du monde, ne fût-il qu'un chien.

Chaque pays, pour ses habitants, paraît une Syrie.

Passez sans crainte près de la rivière bruyante, mais évitez la rivière silencieuse.

Lorsque le faucon se fait entendre, tous les oisillons se taisent.

Lorsque le faucon se fait entendre, aucun coq ne chante plus.

On sent la douceur du repos à la peine de la fatigue.

Petite fortune bien dépensée vaut mieux que richesse prodiguée.

## Une Recette par Semaine

### DENTITION

Presque tous les parents, à l'époque de la dentition de leurs enfants, leur suspendent au cou un objet en ivoire. Il nous paraît préférable de donner au bébé un morceau de guimauve, dont les qualités émoullientes favorisent la dentition, et qui ne risque pas, comme l'ivoire, par sa dureté, de faire dévier les dents de l'enfant.

## UNE ROBE EN LETTRES

On raconte qu'un imprimeur, — l'histoire n'en a pas conservé le nom, — ayant promis une robe à sa femme, se trouva tout d'un coup sans le sou. Il envoya alors à sa moitié la liste suivante de ce qu'une femme doit savoir, liste qui par son ensemble, donne un peu la forme d'une robe avec une superbe queue :

- A cuire.
- A cuisiner.
- A être gentille.
- A faire l'obscure.
- A se lever matin.
- A garder un secret.
- A demeurer soumise.
- A être vive et joyeuse.
- A ne parler qu'à propos.
- A bien soigner les bébés.
- A ne pas être trop jalouse.
- A éviter les commérages.
- A maîtriser son caractère.
- A ne pas courir les magasins.
- A avoir grand soin de plaire.
- A avoir beaucoup d'indulgence.
- A être la joie de la maison.
- A être la possesseur de la fleur du foyer.
- A lire autre chose que des romans.
- A avoir une grande bonté de cœur.
- A épouser un homme pour son mérite.
- A être courageuse en toute circonstance.
- A être l'appui et la force de son époux.
- A avoir raison par son esprit doux.
- A savoir que le but de la vie est le dévouement.

Madame l'imprimeuse a sans doute trouvé que la robe aurait eu bien le soin d'être perfectionnée.

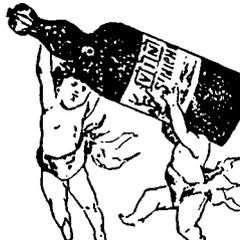
## QUI VEUT PEUT

Voulez-vous guérir votre rhume rapidement et sûrement ? Il n'y a qu'à prendre du *Baume Rhumal*.

**Pris le Soir au Coucher, le**

## VINS MICHEL

**Donne un Sommeil paisible et doux.**




Il réchauffe l'estomac, calme les nerfs, repose les muscles et fait disparaître les sueurs froides des phthisiques et des consomptifs.

Le Vin St-Michel est un Tonique Stimulant, qui guérit infailliblement la faiblesse la plus rebelle, l'anémie sous toutes ses formes, l'épuisement nerveux, les troubles du cœur, l'oppression et l'abattement des forces digestives.

Il donne aux personnes qui souffrent d'insomnie, un sommeil profond et un repos complet qui est le réparateur des forces.

BOIVIN, WILSON & CIE, Montréal, seuls agents pour le Canada et les États-Unis.

D'après les descriptions que nous ont données de La Mecque les rares voyageurs qui ont pu visiter cette cité mystérieuse, il semblait qu'un long temps dût s'écouler encore avant qu'on vit nos mœurs, nos usages, le confort et les progrès réalisés en Europe, pénétrer dans la capitale religieuse de l'Islam. Une récente information pré sage cependant de rapides et profonds changements. Il paraît que, sur l'ordre du Sultan, on construit en ce moment à La Mecque un hôtel gigantesque, plus colossal encore que les immenses caravansérails de New-York et de Chicago. Il sera pourvu, comme eux, de toutes les commodités inventées par la science et l'industrie modernes : on y trouvera la lumière électrique et le téléphone, des appareils de ventilation automatique et une distribution d'eau. Cet hôtel pourra loger cinq mille voyageurs et c'est dans ses salons que se tiendront chaque année, à l'époque des grandes fêtes, les congrès religieux.

Un homme âgé n'est pas un vieillard.

Gatien a fait la noce la veille et il a oublié son beau parapluie. Et le voilà en frais de le retrouver.

*Premier café.* — Dites moi, garçon, n'ai-je pas oublié hier soir ici un parapluie à poignée d'argent ?

— Non, monsieur, nous n'avons rien trouvé !

*Deuxième café.* — Dites moi, garçon, n'ai-je pas oublié hier soir ici un parapluie à poignée d'argent ?

— Non, monsieur, nous n'avons rien trouvé !

*Troisième café.* — Dites moi, garçon, n'ai-je pas oublié hier soir ici un parapluie à poignée d'argent ?

— Si, monsieur, je l'ai mis de côté pour vous le rendre.

A la bonne heure ! vous êtes bien plus honnêtes ici que chez vos confrères !

Eh bien... comment la trouvez-vous l'Exposition ?

— Pas mal... mais mes opinions politiques m'empêchent de la trouver aussi jolie que je le voudrais !

## INSTRUMENTS DE FANFARES

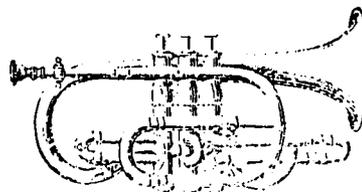
De la maison COUESNON & CIE, de Paris. Ancienne maison Gautrot. L'un des fournisseurs de l'armée française.

Ces INSTRUMENTS sont très recommandables pour leurs belles qualités et les prix en sont modérés.

CORNETS Si B \$10, \$12, \$13, \$14, \$15, etc.

Aussi un choix considérable d'instruments de la célèbre maison MAHILLON, de Bruxelles.

Grand assortiment de Violons de manufacture française de \$2 à \$50. Mandolines américaines, \$3.50 à \$40. Guitares américaines, \$7.00 à \$40.



## PHONOGRAPHES ET GRAPHOPHONES

Les machines parlantes par excellence. Les PHONOGRAPHES Edison et les GRAPHOPHONES sont reconnus comme étant les plus agréables à entendre. Le ton criard qu'on reproche aux autres machines n'existe pas avec celles-ci.

Prix, \$7.50, \$10, \$12.50, \$20, \$25, \$30, etc.

Musique Vocale et instrumentale, Cordes de Violon, etc., en vente chez

**EDMOND HARDY,** Éditeur et Importateur de MUSIQUE, 1676 RUE NOTRE-DAME.

# GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

## INTERCOLONIAL LIMITED MONTREAL à CHICAGO

Part de Montréal à 9 a. m., arrive à Cornwall à 10.20 a. m., Prescott, 11.21 a. m., Brockville, 11.37 a. m., Mille Isles Jet., 12.17 p. m., Kingston Jet., 12.40 p. m., Napanee 1.12 p. m., Belleville, 1.42 p. m., Colbourg 2.47 p. m., Port Hope 2.57 p. m., Toronto, 4.25 p. m., Hamilton 5.25 p. m., Woodstock, 6.15 p. m., London, 7.20 p. m., Chatham, 8.33 p. m., Détroit, (temps de test), 9.30 p. m., Chicago, 7.30 a. m. le lendemain matin, et St-Paul et Minneapolis, le même soir.

## SERVICE de MONTREAL, PORTLAND et OLD ORCHARD

Quittent Montréal à 8.00 a. m. et 8.45 p. m.  
 Arrivent à Portland à 5.45 p. m. et 6.40 a. m.  
 Arrivent à Old Orchard à 6.46 p. m. et 7.36 a. m.  
 Quittent Old Orchard à 7.45 a. m. et 8.09 p. m.  
 Quittent Portland à 8.15 a. m. et 8.39 a. m.  
 Arrivent à Montréal à 6.50 p. m. et 7.20 a. m.

Tous les jours. Tous les autres convois circulent tous les jours, excepté le dimanche.

## Service de Convois Améliorés entre MONTREAL & OTTAWA

Dep. de Montréal	17.45 a. m.	Arr. Ottawa	11.30 a. m.
"	11.00 a. m.	"	11.25 p. m.
"	11.10 p. m.	"	17.35 p. m.
"	17.50 p. m.	"	10.15 p. m.
"	8.50 p. m.	"	8.10 p. m.
à Ottawa	6.10 a. m.	Montréal	9.50 a. m.
"	19.00 a. m.	"	11.20 a. m.
"	11.20 p. m.	"	6.40 p. m.
"	17.00 p. m.	"	10.10 p. m.
"	8.00 a. m.	"	11.00 a. m.

Tous les jours excepté le dimanche. Le dimanche seulement.

Bureau des Billets de la ville, 137 rue St-Jacques et à la Gare Bonaventure.

## The Ottawa River Navigation Co.

Ligne de Vapeurs pour la Malle Royale  
**.. MONTREAL ET OTTAWA ..**

## Excursion à CARILLON

Par le vapeur-palais "SOVEREIGN," \$1.00 tous les jours (dimanche excepté). Prenez le train de 8 a. m. du Grand Tronc pour Lachine.

DESCENTE DES RAPIDES. — Prenez le train de 5 heures p. m. pour Lachine. Voyage aller et retour, 50 cts.

Rentrée des Chambres :  
 Dans un couloir :

Mon cher ami, permettez-moi de vous présenter l'un des hommes qui ont écrit le plus de bêtises dans leur existence.

—Monsieur est journaliste ?  
 —Mais non... sténographe !

**10c**  
**402 Pages, 402**

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

# LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

Prix, au bureau :

**10c**

Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI,  
 35 rue St-Jacques, Montréal.

—Les spirites prétendent non seulement faire parler les tables et promener les tabourets, ils prétendent agir sur les phénomènes de combustion.

Ainsi les médiums commandent le feu. Une revue qui s'occupe de spiritisme raconte que le fameux D. Home, étant en état de transe, se dirigea vers la cheminée, où flambait un feu de bûches, fouilla de ses mains dans la braise, et retira un tison ardent deux fois plus gros qu'un œuf. La flamme s'échappait à travers ses doigts. Une personne demanda à Home si elle se brûlerait, en prenant à son tour la masse enflammée. "Essayez," répondit le médium. La personne essaya et se brûla. Home mit ensuite un charbon ardent dans un mouchoir de batiste qui demeura intact. On vit, un autre jour, Home prendre un charbon rouge et le poser sur ses cheveux, qui étaient fins et légers comme du duvet. Des expériences analogues ont été faites sur un médium du nom de Hoperoff, qui tenait des braises dans la main pendant quatre ou cinq minutes.

On peut rapprocher ces faits exceptionnels de l'ancienne épreuve judiciaire, où l'on faisait marcher l'accusé à travers un feu ardent. Parfois, il ne brûlait point.

\*\*\*  
 Comme on serait patient avec tous, si l'on prenait leurs défauts pour de la folie !

\*\*\*  
 S'habiller, se montrer, s'ennuyer, c'est ce qu'on appelle aller dans le monde.

\*\*\*  
 Paris est la création de la France ; la France, à son tour, est la création de Paris.

\*\*\*  
 L'homme d'esprit est comme d'autres ; le sot, comme les autres.

\*\*\*  
 En France, un joli mot a toujours chance de l'emporter sur un jugement.

\*\*\*  
 Annibal fit brûler sa flotte devant Carthage pour montrer de quel bois il se chauffait.

\*\*\*  
 Pour travailler avec conviction, il faut travailler pour d'autres que pour soi.

\*\*\*  
 Le fléau des ateliers, ce sont ceux qui trouvent l'outil lourd et le verre léger.

\*\*\*  
 L'humanité, contrairement aux lois de Poptique, tend à grandir ce qui est loin.

\*\*\*  
 Dans une épicerie :  
 - C'est encore vous qui avez mangé des dattes : voici un noyau par terre.  
 L'apprenti vivement :  
 —Alors c'est pas moi, patron, moi je les avale toujours.

## "Intercolonial Limited," via Grand Tronc

Service rapide sans égal. Laisse Montréal tous les jours à 9.00 heures a. m., arrive à Toronto à 1.25 heures p. m., Hamilton, 5.25 heures p. m., Woodstock, 6.45 heures p. m., London, 7.20 heures p. m., Chatham, 8.55 heures p. m., Détroit, 9.30 heures p. m., le même jour ; Chicago, 7.30 heures a. m., le jour suivant.

Express de nuit rapide pour Toronto, Détroit, Chicago et l'Ouest, 10.25 heures p. m., excepté le dimanche ; le dimanche, laisse à 8.00 heures p. m. Bureau des billets pour la ville, 137 rue St-Jacques.

## COLONIAL HOUSE SQUARE PHILLIPS

# ESCOMPTE POUR JUILLET

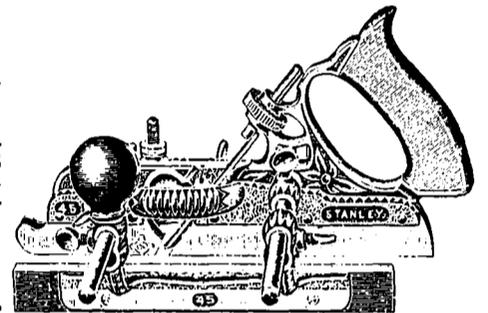
DE  
**20%** Sur les Chapeaux de Dames . . . . .  
 — Blouses en Couleurs . . . . .  
 " — Parasols . . . . .  
**50%** — Manteaux, Costumes en Khaki  
 — Vetements pour Garçons, Etc.

Ce magasin ferme à 1 hre p. m. le SAMEDI durant Juillet et Aout.  
 Les Commandes par la poste reçoivent une attention toute spéciale.

## HENRY MORGAN & CO., MONTREAL.

## Les bons Outils font les bons Ouvriers

Et donnent aussi le goût du travail. Tout le monde connaît la qualité supérieure des OUTILS STANLEY. Assortiment complet acheté avant la hausse par



## L. J. A. SURVEYER

6 Rue St-Laurent. Quincailler.

### EN COUR

*Le juge.*—Prévenu, qu'avez-vous à ajouter pour votre défense ?  
*Le prisonnier.*—Rien : je m'en rapporte à l'équitation du tribunal.  
*Le juge.*—Soyez tranquille : le tribunal est à cheval sur la loi

# Aux Gens d'Affaires et Aux Messieurs du Clergé

Outre l'escompte régulier que nous donnons pour les achats au comptant sur nos . . . . .

## MEUBLES ET TAPIS

nous donnerons un escompte spécial aux gens d'affaires et aux Messieurs du clergé. Nous paquetons les meubles gratis aux acheteurs en dehors de la ville. Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

NOUVEL ETABLISSEMENT

## F. LAPOINTE, 1447-1449 Ste-Catherine,

PRÈS DE LA RUE MONTCALM, MONTRÉAL.

### COUPON—PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No .....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTINS

Prêtère d'écrire très lisiblement.

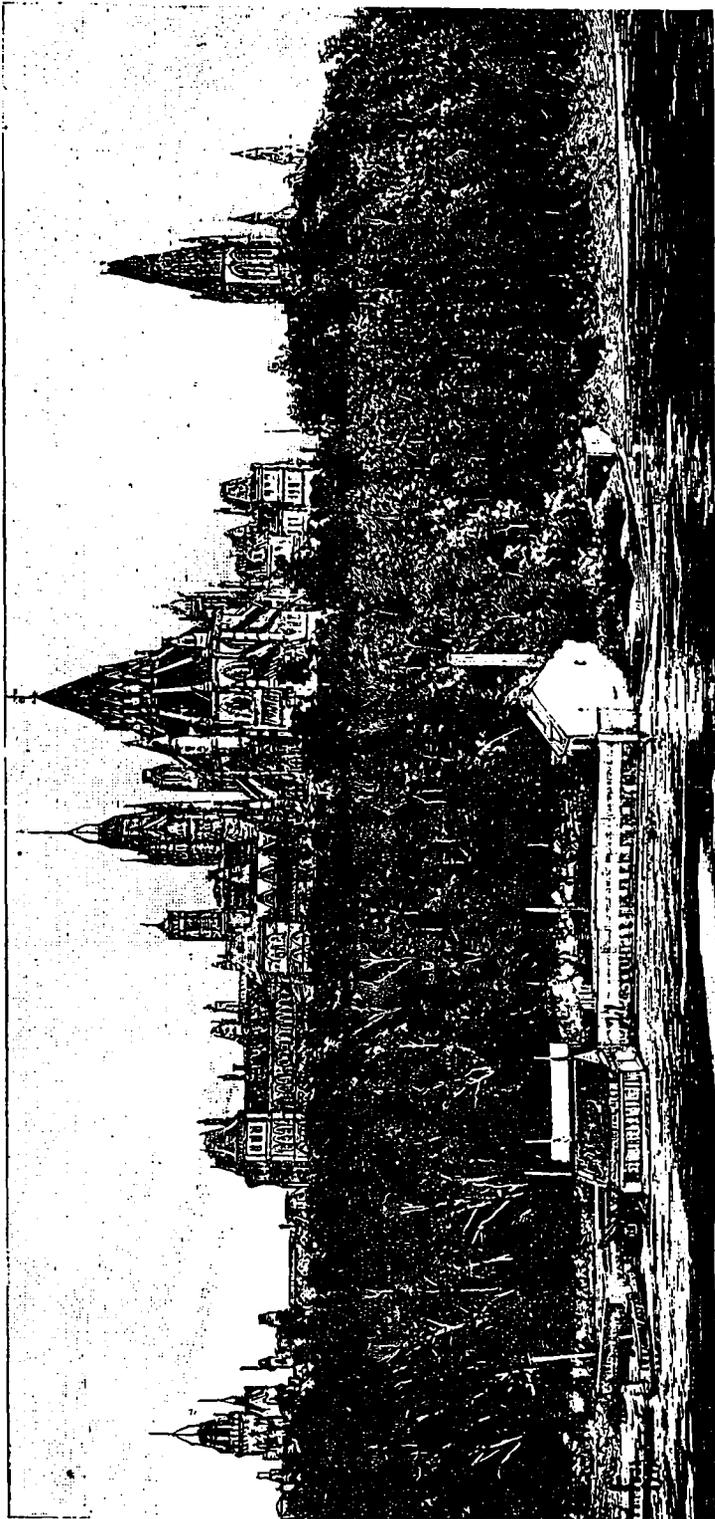
Pour détails voir page 17.

Il ne faut pas dire aux hommes tout ce qu'on sait d'eux : ils vous lapideraient pour se venger de ne pouvoir plus vous tromper.

— Oh ! docteur, je suis bien malade... je ressens un ennui mortel.

— Vous vous écoutez trop, mon cher maître !

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 241



**AVIS.** — Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mmes E. Renoit, L. A. Boisseau, A. Caron, E. Chailfoux, L. Dagenais, Provancher, Miles F. Belleau, M. Frigon, A. Godreau, A. Gratton, A. Martin, B. Poirier, A. St-Denis, E. Warnault, MM. J. Baker, G. Bourdeau, C. Choletet, O. Cholette, P. Coité, G. Crevier, L. Gravel, J. B. Lalime, S. Laporte, A. Léonard, A. Pagenau, Perreault (Montréal), Mme N. Campeau (Buckingham, Q.), Mme H. Giroux (Chambly-Bas-in, Q.), Mile J. O'Bready, L. Lafrance (Danville, Q.), P. E. Couture (East-Sherbrooke, Q.), E. Perreault (Joliette, Q.), Mile M. Armand (L'Épiphanie, Q.), F. Haucourt (La Patrie, Q.), Mile A. Itolin (Montmagny, Q.), Mile Mlle D. Trudel, MM. G. Camiel, A. Lapointe, O. Vézina (Ottawa, Ont.), Mme J. Pelletier, Miles A. Brunot, B. Laperrrière, M. R. Tribaudreau (Québec), J. Héroux (Sorel, Q.), Mile M. R. Audet (St-Anselme, Q.), Mile B. Massé (St-Césaire, Q.), J. N. Walker (Sto Cunégonde), Fanchette (St-Henri, Montréal), Mile C. Bouchier, M. P. Savary (St-Hyacinthe), Mile R. Guimond (Cap St Ignace), U. Valade (St-Laurent, J. C.), A. Gosselin (St-Odilon (Dorchester), Mme A. D. Dupil, M. M. Turgeon (St-Roch, Québec), Miles M. Couture, A. Hallé (St-Romuald), Mmes A. Blouin, P. Cloutier, J. Joly (St-Sauveur, Québec), Mile E. Duquette (Terrebonne), Mile R. A. G. (Trois-Rivières), L. Joron (Valleyfield), Mme Wait (Win-

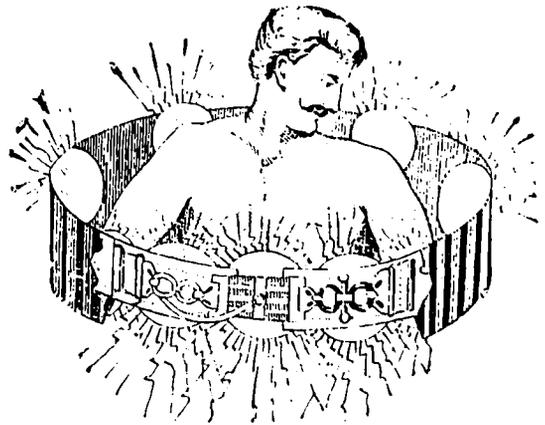
nipeg), O. Lajoie (Augusta, Me), Mile O. Sanscharrin, M. A. Brousseau (Bridford, Maine), Mme A. Lavoie, M. A. Bénéard (Fall River, Mass), Mme E. Mécameau (Hills, Mass), Mile A. Bernard (Holyoke, Mass), Mile M. St-Hilaire, M. O. Thibault (Leviston, Me), Mme J. Bazinet (Manville, R. I.), J. H. Allard dit Longpré (New Bedford, Mass), J. Derbos, J. M. Dossat (Nouvelle-Orléans, La), Mile B. Vallière (Warren, R. I.), Mme A. Chenette (Woonsocket, R. I.), Un inconnu ; Mme J. A. Joncas (St-Romuald), Mile V. Gagnon (East Gardner, R. U.), Combel (Nouvelle-Orléans, La).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : Mme A. Caron, 123 rue Jardins (Pointe St-Charles), Mme N. Campeau (Buckingham, Q.), Mile A. Robin (Montmagny, Q.), Mms P. Cloutier, 170 Victoria (St-Sauveur, Québec), Mme E. Mécameau (Hills, Mass).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Un Homme Nouveau



"Elle a fait de moi un homme nouveau." C'est ce qu'ils disent : "Elle m'a guéri après que j'eusse dépensé des centaines de dollars à me soigner." Tels sont les récits que font dans leur reconnaissance ceux qui ont employé :

LA CEINTURE ELECTRIQUE  
DU DR SANDEN.

ETES-VOUS FAIBLES ?

Sentez-vous le besoin de quelque chose qui vous remonte ? La Ceinture Electrique du Dr Sanden le fera. Elle lance la vitalité dans le corps et vous rendra forts. Lisez le livre du Dr Sanden : "Trois Classes d'Hommes," gratuit.

Dr B. SANDEN, 132 Rue St-Jacques, Montréal.

Heures de bureau : de 9 a. m. à 6 p. m. ; le dimanche, de 11 a. m. à 1 p. m.

On traite volontiers d'insensibles ceux qui ne sentent pas de la même façon que nous.

\*\*

Ne pouvant vivre en roi, il faut savoir mourir en homme.—CHARLES I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre.

La pureté peut exister sans la candeur ; mais la candeur ne peut pas être sans la pureté.

\*\*

La coquetterie est l'esprit de la beauté, et l'esprit, la coquetterie de l'intelligence.

Il fait chaud !

Les enfants manquent d'appétit : ils sont exposés à une foule d'indispositions graves si l'on ne veille pas attentivement sur le choix de leurs aliments.

La Peptonine

est la seule nourriture absolument recommandable par les temps chauds. Elle est pure et stérilisée, c'est à dire exempte de microbes et.

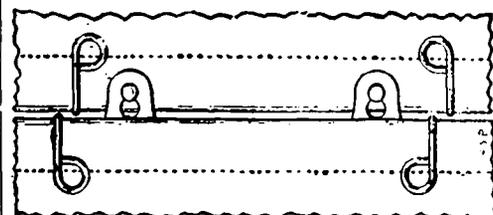
Les Enfants s'en régaleront

Se vend 25 c. ut la grande boîte dans toutes les Pharmacies et Epiceries.



Gros : F. COURSOL, 382 Avenue de l'Hotel-de-Ville, Montréal.

BUSCS (Clasps) de Corsets garantis



Si le BUSC de votre Corset CASSE, nous le réparons à nos FRAIS.

Le moyen est d'ACHETER notre CORSET ETAMPE qui ne se trouve pas ailleurs.

De tous nos Corsets de 2e et plus le BOUT des ACHETS est RIVE, ce qui EMPECHE de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps, avantage qu'on ne trouve pas AILLEURS.

J. B. A. LANCTOT, 152 rue St-Laurent, FABRICANT DE GANTS. Telephone Main 3187.

# Lisez ; ceci vous intéresse.

Les personnes qui désirent s'assurer des funérailles de première classe, doivent nécessairement s'adresser à LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FÉRAIS FUNÉRAIRES, 1574 rue Ste-Catherine, près St-Denis. — C'est la seule place, à Montréal, où l'on est certain de trouver tout ce qui a rapport à un enterrement : embaumements, caskets, cercueils, corbillards, voitures doubles, crêpes de soie, gants de kid, bandoulières pour porteurs, etc. ; le bureau est ouvert nuit et jour, ainsi que le dimanche et les jours de fête. Les numéros des téléphones sont : Bell, Est 1235 ; Marchands, 563.

Pour plus de renseignements, demandez le nouveau pamphlet de la Société qui vous sera expédié gratis.

## QUELLE ERREUR !

*Monsieur.* — Mais, parbleu ! je ne me trompe pas ! C'est mon pantalon noir que j'ai cherché si longtemps, que je retrouve dans votre malle !...

*Jean.* — Oh ! mon Dieu ! mais c'est pourtant vrai ! Et monieur qui croyait qu'on le lui avait volé !...

## Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 243



### INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition, UN MARCHE A LA MARTINIQUE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez vous en enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal. Ne participeront au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 25 juillet, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

## Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foin.

Prix : Une boîte avec notice \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Puisseance :

L. A. BERNARD,

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux Etats-Unis : G.-L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

Bassompierre, de retour de son ambassade en Espagne, racontait à Henri IV son entrée à Madrid, sur une mule aux riches caparaçons.

— Ah ! ah ! ricana le roi, ce devait être rare et drôle de voir un âne chevauchant une mule !

— D'autant plus drôle, sire, que je vous représentais.

## GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'érection des parties. Envoyé nous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui

## SECRETS

Nous enverrons Gratis un Livre de Secrets à toute Femme Mariée qui nous en fera la demande. Ecrivez de suite.

THE DR. WILSON MEDICAL CO.  
MONTREAL.

## Pour Guérir le Rhume en Un Jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

Deux chiffonniers arrivent devant un tas d'ordures, sur lequel repose un trognon de chou. Le premier avance déjà le crochet, mais le second lui barre la route et dit :

— Permettez, je vous prie, ma femme a aujourd'hui du monde à dîner.

\* \*

En Gasconne :

On part pour la chasse :

— Et vous dites qu'il y a beaucoup de cerfs dans la forêt ?

— J'en tue tellement que pendant tout l'hiver je ne chauffe avec leurs bois.



— LE —

## CAFÉSANTÉ

Brevage délicieux comme Substitut au thé et café.

Recommandé par les Médecins

Dans les cas de Dyspepsie, Constipation, Manque d'Appétit, Nerveusité et Débilité générale. C'est un Nutritif et Fortifiant sans égal. En vente chez les Pharmaciens et Epiciers.

DÉPOT DE GROS POUR QUÉBEC :

**W. BRUNET & Cie.**

## Go=Carts et Carrosses de Bébé

Moins 20 pour cent et 25 pour cent d'escompte.

La saison actuelle est justement la meilleure saison de l'année pour se servir d'un Go-cart. Venez voir notre assortiment . . . . .

Ancien prix \$22.75, pour	\$17.00
Ancien prix \$19.25, pour	\$14.40
Ancien prix \$16.00, pour	\$12.80
Ancien prix \$12.60, pour	\$10.00
Ancien prix \$ 2.50, pour	\$ 2.00

## RENAUD, KING & PATTERSON,

652 Rue CRAIG et 2442 Rue STE-CATHERINE.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 21 JUILLET 1900 (1)

# LA DAME BLANCHE

DEUXIÈME PARTIE

FLEUR D'ÉCOSSE

XXXII. — AU MOULIN

(Suite)

Walter s'en aperçut et se dit :

—L'aile du malheur aurait-elle aussi effleuré celle-là ?

Il allait lui demander si quelque deuil avait frappé sa famille. Mais elle prévint sa question :

—Seigneur, dit-elle, tandis qu'une rougeur furtive passait sous ses yeux baissés, avez-vous donc voyagé seul, sans escorte ?

—Soul !

—Par ces temps troublés ? car l'on raconte dans les chaumières que les seigneurs se sont révoltés contre leur reine.

Et après une hésitation d'un instant, elle ajouta :

—Sans écuyer ?

—Le chevalier d'Avenel n'a plus d'écuyer.

—Plus d'écuyer ?

En exhalant ces mots, Kitty pâlit visiblement.

Ses yeux baissés se fermèrent, et elle chercha, près d'elle, un arbre pour s'y appuyer.

—Ketty ! qu'as-tu donc ?

En même temps, la main de Walter se tendit pour soutenir la jeune fille, une de ces créatures encore envers lesquelles il sentait que les préjugés de noblesse étaient injustes et vains, car, fille du peuple, elle avait montré, pour les d'Avenel malheureux et persécutés, une âme généreuse. Et un souvenir surgit à sa mémoire :

Il avait entendu parler des amours de son capitaine d'armes, son écuyer, Christie de Clintbil avec la jolie meunière.

Mais le moulin était situé au bord de la rivière.

Et il avait cru que, pareil au flot passager et changeant, c'avait été là une de ces amours éphémères comme l'on en côtoie si souvent.

Ce qu'il voyait le détrompait donc.

—Ma bonne Kitty, reprit-il. Remets-toi. Je ne savais pas te faire si grand-peine.

—Hélas !

Ce mot glissa des lèvres de la meunière.

Il renfermait tout un monde de résignation et de douleur.

Et se redressant avec une force soudaine :

—Christie ! brave guerrier, où reposent tes cendres ?

Et semblant prendre la nature à témoin de son affliction :

—Me voici veuve avant d'être épouse !

—Ketty, voyons, tu t'affliges peut-être à tort.

Les yeux de la jeune fille se dilatèrent, l'interrogeant :

—Quoi ! Christie ?

—Mon vaillant capitaine n'est plus à mon service. Ou plutôt, comme j'étais-il avec mélancolie, il n'est plus avec moi.

—Mais alors ?

—Il est parti, voici bien longtemps, des années, on jurant de ne plus reparaitre avant d'avoir assuré le châtimé de ceux qui ont fait périr mon fils, déchaîné la folie sur ma femme, incendié mon château !

—Je le sais, il est repassé par ici.

Une sensation de réveil, de retour à la vie, venait de descendre en elle on apprenant que celui qu'elle aimait n'était pas mort, ainsi qu'elle l'avait craint à la réponse du chevalier.

Égale à ces sublimes amantes éternellement fidèles dont l'histoire cite quelques exemples, elle attendait, elle attendrait le retour de l'aimé, dût son attente durer jusqu'à la mort.

Heureux, certes, mille et mille fois béni, serait le jour de son retour ! Mais l'anneau d'argent qu'il avait passé à son doigt, avant de s'éloigner, était pour elle, plus que l'anneau de leurs secrètes fiançailles, c'était la bague d'épousée.

Elle persisterait donc dans son immuable fidélité.

Le regard perdu de Walter d'Avenel tomba sur elle.

Il vit la confiance, la foi, revenues dans ses beaux yeux.

—Tu aimes donc toujours mon brave Christie ?

—Toujours !

—Tu l'attendras ?

—Je l'attendrai.

—Excellent cœur ! Quel exemple !

La jeune fille secoua la tête avec une sorte d'enthousiasme ardent et concentré à la fois.

—Lorsqu'on aime vraiment, n'est-ce point pour la vie !

Il sembla à d'Avenel qu'il entendait l'écho de son cœur.

—Oui, répéta-t-il, sa pensée emportée ailleurs, vers le manoir de Claymore dans lequel Marie passait de languissantes journées remplies de son souvenir. Oui, lorsqu'on aime vraiment, c'est pour la vie.

Son esprit, en lui montrant celle qu'il avait quittée, lui rappela en même temps son voyage. Et il se repentit d'avoir oublié, même durant quelques rapides minutes, le vieillard qui gémissait et souffrait dans la forêt où il avait été contraint de le laisser.

—C'est le jour où l'on parle des absents, dit-il. Mon pauvre Martin, pardonne moi.

—Martin ?

Le chevalier apprit rapidement à la fille du moulin dans quelles circonstances il avait retrouvé son ancien serviteur.

Avec une émotion communicative, il lui dit comment il avait été, sur sa prière même, forcé de l'abandonner.

—Je vais réunir à la hâte quelques hommes et les envoyer au secours de mon brave compagnon.

Ketty secoua la tête.

—Les paysans ne sont pas dans leurs chaumières. Ils se brouillent à la culture, au loin dans les champs.

—Puis, pardonnez-moi ces paroles, monseigneur : pour eux, comme pour moi, il n'y a encore qu'un instant, le sire d'Avenel et de Molrose est trépassé. Vos vassaux refuseront de vous reconnaître ou s'enfuiront en criant que l'âme de leur ancien maître est ressuscitée. Ce sont des gens crédules. Et durant le temps que vous emploieriez à les rassurer, le malheureux vieillard continuerait à souffrir.

—Et qui sait même si, alors, les secours n'arriveraient pas trop tard.

—Tu dis vrai, peut-être. Mais que faire ?

Il pensait aux moines ; mais les religieux étaient des gens en dehors des luttes.

—Monseigneur ?

—Parle, Kitty. As-tu un moyen à me proposer ? Ton père peut-être, ses valets ?

—Mon père est trop vieux. Et son unique valet est incapable de retrouver votre serviteur.

—Alors, adieu Kitty, je rencontrerai bien un ou deux de nos Écossais au cœur assez fort...

—Seigneur, je ne suis qu'une femme. Mais, grâce à la proximité de notre moulin et des bois, je connais la forêt où, tout enfant, j'aimais à m'égarer à la découverte des baies sauvages.

—Tu voudrais donc ?

—Avez-vous oublié qui j'ai conduit dans la chaumière de Tibbie ? C'était plus loin cependant, et la tâche était plus périlleuse qu'aujourd'hui.

—Mais comment pourras-tu ? L'infortuné vieillard, trop épuisé par sa blessure, est incapable de marcher.

—Notre vieil âne, mon bon Shagram, est encore à l'écurie. C'est lui qui, conduit par Martin, porta la dame d'Avenel jusqu'à la lointaine chaumière de sa nourrice. C'est lui qui vous ramènera votre serviteur, si vous voulez bien me le permettre.

—Excellent créature ! Eh bien ! agis vite dans ce cas ; car les minutes valent des siècles pour le blessé qui gît au pied du grand chêne dont le feuillage seul le protège du froid.

—Oui venez.

Et la jeune fille, inclinant la tête d'un geste gracieux, pour s'excuser de devancer son seigneur, passa la première, le conduisit sur la route du moulin. La grande roue moussea semant dans l'air des perles irisées par les rayons du soleil couchant.

Ketty ouvrit la porte du modeste logis.

—Entrez, mon seigneur, dit-elle. La dougare de vos vassaux fidèles est la vôtre.

Et plaçant rapidement des aliments sur une barge serviette de lin :

—Mangez sire d'Avenel, car vous devez avoir faim.

—Mais le blessé ?

La jeune fille le rassura d'un sourire et empila des provisions dans une manne. Puis elle disparut.

Quelques minutes après, Walter entendit résonner au dehors les sabots ferrés du vieux et solide baudet.

Ketty rentra au même instant suivie de son père qui, à la vue d'Avenel, mit un genou en terre.

Le chevalier le releva, touché de cet hommage des ses premiers pas sur ses domaines.

Devant la porte, le valet tenait Shagram. Effaré, inquiet, il con-

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.

sidérait l'époux de Marie à demi mort de fatigue, n'étant pas bien certain de ne pas avoir sous les yeux l'âme du Chevalier d'Avenel.

La jeune fille demanda minutieusement au chevalier certains renseignements qui lui permettraient de retrouver le blessé.

Ayant solidement attaché son panier de provisions à un côté du bât, elle s'avança légèrement en selle, sans plus rien écouter !

— Dieu vous garde, monseigneur. Vous ne pourriez me suivre assez vite ! Demain le *Moulin-Joli* comptera un hôte de plus.

Et rendant la main au vieux baudet, elle s'éloigna rapidement au trot cadencé de sa monture.

Son père et le chevalier étaient restés immobiles, songeurs et troublés l'un et l'autre de la voir accomplir cette rude mission.

Brave et courageuse enfant ! murmura Walter prostré.

— Oh ! oui, monseigneur. Quel dommage qu'elle ne veuille pas me donner du petit fils.

Walter d'Avenel ne répondit.

Il se rappelait ce que lui avait dit la jeune fille.

Le menier risquait fort de mourir sans postérité pour peu que Christie de Clinshill tardât encore longtemps à réparaître.

— Aurait-il péri ? — se dit-il. — Ou bien...

Et involontairement, il pensa :

— Mon fils vivrait-il encore !...

Cette idée venaît du surgir à son esprit : le brave soldat ayant appris que son fils n'était pas mort et cherchant à découvrir ses traces.

Non, c'était impossible, il le comprenait.

En ce cas, pourquoi son ancien capitaine d'armes n'avait-il plus donné signe de vie ? Il avait donc succombé... à moins que d'autres amours ne l'eussent détourné de la mission de justice et de vengeance qu'il s'était lui-même assignée.

Songeant à la vaillante fille, partie, dans le soir déclinant, à la recherche du blessé, il murmura :

— Pauvre Ketty !...

Et sa pensée s'étendant aux lâches ennemis dont la haine avait engendré tous les maux du passé et ceux de l'époque présente, il ajouta :

— Resteront-ils donc impunis ?

Les noms de Somerset et de Bolton repassèrent dans son esprit, et son regard chercha à les retrouver.

Au bout d'un instant, son œil morne tomba sur la table.

Au milieu de ses pensées, il avait oublié la faim causée par une longue marche. Il se mit à manger silencieusement, tristement.

Il lui semblait que le pain qu'il rompait était le pain de l'exil.

Un moment une larme tomba sur sa main.

— Quoi donc, se dit-il. Vais-je céder à des pressentiments funestes ? Ne suis-je donc plus un homme ?

### XXXIII. — TRISTES PÉLERINAGES

Walter d'Avenel, s'était redressé par un suprême effort.

Luisant au moulin ses pistolets qu'il jugeait inutiles dans le pays de ses ancêtres, où le seul cri : " A moi, d'Avenel ! " aurait jadis fait surgir des centaines de défenseurs, armé seulement de son épée et de son poignard bouclés à sa ceinture, il sortit.

— L'action, se dit-il, chassera cet abattement indigne de moi.

Essayant de se remémorer les faits heureux de sa jeunesse qui pouvaient lui rappeler les lieux qu'il traversait, il se dirigea vers la tour ruinée d'Avenel.

Mais c'est en vain qu'il s'efforçait d'appeler, à son aide, les souvenirs riants de la Dame Blanche.

Sa pensée démontrait grave et méditative.

Il arriva auprès d'une chaumière devant laquelle des enfants jouaient.

Walter s'arrêta, les considérant.

Apercevant un homme de qualité devant leur demeure, le père et la mère sortirent.

Derrière eux, une vieille pliée par l'âge parut ensuite.

Les yeux de l'enfant se fixèrent sur le nouveau venu et exprimèrent bientôt une émotion profonde.

— Mon Dieu ! fit-elle, en levant ses mains tremblantes vers le ciel. Est-ce bien possible ? Un voyageur dont les traits rappellent ceux du défunt seigneur !

Et se reprochant :

— Mais si les moines revenaient, on ne pourrait cependant pas dire que c'est lui ! Le chevalier Walter d'Avenel était un brillant cavalier, tandis que les traits de ce gentilhomme, ravins par la fatigue, couverts de poussière ont, sur eux, un masque de deuil et de mélancolie.

— En effet, ajoutèrent le mari et la femme, ce gentilhomme ressemble, par certains traits de son visage, à notre maître défunt, mais ce ne peut être lui : Walter d'Avenel est mort !

Et ils rentrèrent dans leur chaumière.

Walter péniblement impressionné continua sa marche.

— Cependant, murmura-t-il, Ketty m'a reconnu !...

Mais la meunière avait entendu sa voix.

Puis, imagination vive, sa mémoire était doublée des qualités de sa charmante nature.

Le chevalier passa devant une autre chaumière.

Ceux qui l'habitaient le considérèrent une minute ou deux avec surprise, le saluèrent, puis détournèrent la tête sans parler.

Eux aussi avaient constaté cette ressemblance.

Mais, convaincus du décès du châtelain, ils croyaient à un hasard fortuit, à quelque parenté éloignée peut-être.

Walter d'Avenel continuait à marcher.

Il s'approcha d'un paysan travaillant tardivement dans son champ, et lui parla.

— Compagnon, lui dit-il, pourrais-tu m'indiquer le chemin qui mène au manoir d'Avenel ?

— Le manoir d'Avenel ?... balbutia le paysan en tressaillant au son de la voix qu'il entendait. Est-ce que les ruines de la vieille tour seraient hantées, puisque les fantômes s'y rendent ?...

Et, ayant attaché un regard effaré sur son interrogateur, il jeta sa bêche sur son épaule et s'éloigna rapidement.

— Ketty avait raison, monologua tristement le chevalier. Condamné autrefois à périr sous la hache du bourreau de Londres, je m'étais déjà heurté à la superstitieuse incrédulité des gens de nos montagnes. J'ai peut-être eu tort de laisser, de faire croire moi-même cette fois à ma mort, à la disparition de ma famille, trouvant, dans cette croyance, une sécurité dont ceux que j'aime avaient un besoin si impérieux !...

" Mes vassaux voudront-ils croire à mon retour, et se lèveront-ils à ma voix ?... cette voix qui leur paraît un accent d'outre-tombe ?

D'un pas morne qui, à la fin, lui paraissait à lui-même le pas automatique et saccadé d'un fantôme, il se dirigea vers la tour d'Avenel, dont les murs découronnés de leurs créneaux se montraient à lui au sommet des rocs du haut desquels il avait si longtemps veillé sur le clan de Glendearg.

Le soleil venait de disparaître, lorsqu'il arriva devant son pont-levis écrasé et sa porte béante.

Voici des années qu'on ne l'avait entendue, cette voix de détresse, cette voix de bataille au son de laquelle, tant de fois, les montagnards avaient jeté leur bêche et saisi la pique ou la claymore.

Et brusquement, dans cette nuit, à l'heure des mystères troublants, la voici qui rompt son long silence.

Les paysans effarés, les yeux agrandis par le saisissement, se sont dressés sur leur couche de bruyère, écoutant, se demandant s'ils entendent bien, s'ils ne sont pas les jouets des esprits mutins.

Mais non, ils reconnaissent réellement le battement haletant du marteau et du bronze lancé à toute volée, dans la fièvre, la frénésie, la détresse native de l'appel.

Des lumières brillent derrière les ais mal joints des chaumières, aux fenêtres étroites.

Des portes s'ouvrent.

Des armes luisent : piques, haches, épées.

— Aux armes ! Aux armes ! se jettent les uns aux autres les habitants réveillés de Glendearg.

Des troupes se forment, les chefs reconnus des escouades appellent, crient dans le tumulte de la nuit les noms des hommes formant leurs contingents.

Dans les ténèbres profondes, la cloche hurle toujours.

Pressés en rangs épais, les guerriers improvisés s'interrogent.

Se rassembler pourquoi ? vers où ? sous le commandement de qui ? le château étant ruiné, le seigneur mort, sa race disparue, éteinte !

Plus àprement, plus violemment encore, la cloche gronde, appelle, mugit.

Les paysans délibèrent.

Ce n'est pas l'incendie : nulle rougeur n'éclaire l'horizon dans lequel tout est noir. Peut-être le couvent serait-il attaqué ?

En ce cas, l'ennemi ne saurait être fort nombreux, un monastère n'étant pas une place bien difficile à forcer.

Ils décident rapidement qu'un fort détachement va être expédié vers la Tweed.

Ce détachement laissera des hommes de loin en loin pour demander des renforts s'il y a lieu.

Le reste des guerriers demeurera en permanence, veillant aux chaumières, en cas d'une ruse des assaillants pour appeler les défenseurs au couvent et tomber ensuite sur Glendearg dégarni.

La troupe désignée se met en marche, grossie au passage des habitants des chaumières isolées.

Des estafettes sont disposées d'espace en espace, ainsi qu'il a été convenu.

L'avant-garde, les armes prêtes, sondant le terrain, arrive aux environs du couvent.

La masse de bronze gronde, hurle, clame toujours.

À quelques mètres de la porte, sous la voûte du monastère, le chevalier Walter d'Avenel est debout.

De nombreuses torches fixées aux murs projettent sur lui leur clarté ardente.

À cette heure, sous ces lumières, à cette voix de tempête déchaînée par son ordre, le chevalier n'est plus l'homme aux traits et au corps fatigués, à la figure marquée par la tristesse, que l'on a vu quelques heures auparavant.

Sa taille est droite et fière ; son regard hardi étincelle !

Il sent le combat, et la victoire !

Après avoir quitté les ruines du château de Melrose, il s'était dirigé vers le couvent.

Un instant après, il heurtait à sa porte.

Son appel, à cette heure insolite, avait d'abord éveillé une certaine inquiétude dans ce logis où l'on ne se piquait point de vertus guerrières.

Il dut recommencer.

Un judas s'ouvrit alors.

—Qui êtes-vous et que voulez-vous ? interrogea une voix peu bienveillante.

—Allez annoncer à votre abbé que le seigneur de Claymore attend à la porte du couvent, répondit le chevalier.

Un instant après, le moine était auprès de son supérieur.

—Ah ! mon père, on aurait juré la voix du chevalier d'Avenel, notre sire défunt. Cet étranger m'a dit être le seigneur de Claymore et demander à vous parler.

—Le seigneur de Claymore ! Mon Dieu, c'est lui ! lui, à cette heure ! murmura le prieur à l'étonnement du frère-portier, surpris et décontenancé, dans sa curiosité, d'entendre sortir, la bouche de son supérieur, ces paroles incohérentes qui ne lui apprenaient rien.

Et l'autre, clouant le moine à sa place :

—Attendez-moi là.

Saisissant un flambeau, il se dirigea en personne vers l'huis solidement verouillé du couvent.

Un moment après, le frère-portier entendait les barres et les chaînes de l'épais portail tomber une à une.

Et le bruit d'une porte d'une cellule se refermant sur l'abbé et sur le nocturne visiteur, un bruit de voix qui en provenait, lui apprirent que sa condamnation à l'immobilité avait pris fin.

Il eut envie d'aller écouter au trou de la serrure, ce que les deux personnages pouvaient bien échanger de si mystérieux.

Mais il se contint.

C'eût été en vérité un péché d'autant plus grave, qu'il eût risqué d'être découvert, et condamné, pendant trois jours, au pain et à l'eau, ce qui, même pour un moine portier, est une cruelle pénitence.

Si le brave religieux eût été moins discret, ou plus détaché des biens de la terre, il eût entendu les propos suivants :

—Monseigneur ! Quoi c'est vous, c'est bien vous ! disait le révérend père abbé.

—Moi-même, père prieur, moi qui reviens aux lieux de ma naissance.

—Quelle joie, quelle félicité pour moi, qui désespérais de vous revoir, ou tout au moins de vous revoir de longtemps, étant donné surtout votre intention à laquelle je m'étais conformé de laisser croire à votre mort.

—Il le fallait ainsi pour l'épouse que le ciel m'a conservée, et à qui il a rendu la raison.

—Et aujourd'hui ? . . .

—Aujourd'hui, mon père, Walter d'Avenel vient reprendre sa place au grand jour du soleil, et des batailles.

—Quoi, monseigneur ? . . .

—Je suis soldat, et ma destinée doit être celle d'un soldat. Après la perte de mon enfant, la désespérante maladie de mon épouse, la ruine de nos résidences, j'avais pu m'oublier un moment dans la retraite.

—Je n'en ai plus le droit. Notre souveraine a fait appel à mon épée : je dois me souvenir que je suis le premier chevalier de la reine.

—C'est-à-dire ? . . .

—C'est-à-dire que, dans un moment, lorsque minuit sonnera, la grosse cloche du beffroi lancera à toute volée l'appel aux armes du ban et de l'arrière-ban du fief de Glendearg ; elle sonnera le ralliement des défenseurs de ce coin de l'Écosse, ce que par un oubli encore inexplicable elle ne fit point, lors de la dernière incursion des Anglais qui amena la destruction, l'incendie et l'anéantissement de la tour d'Avenel, depuis des siècles défense de la contrée, et du château de Melrose, asile de tout ce qui me restait de cher !

—Vous serez obéi, messire, répondit-il. La cloche sonnera comme de longtemps elle ne l'a fait !

En conséquence, lorsque le sablier, retourné pour la douzième fois depuis le milieu du jour, commença à laisser filtrer ses premiers grains de poussière, trois religieux, les plus solides de la communauté, aidant frère Jacques, le moine sonneur, commencèrent à ébranler l'énorme cloche qui lança dans l'air son premier cri, sonore, prolongé.

Et les manches retroussées, infatigables, en sueur, ils continuèrent, relayés toutes les cinq minutes par d'autres, acharnés, frénétiques à la fin, comme s'ils sonnaient le réveil de l'Écosse entière.

Frère Jacques, l'ancien ami du brave Christio de Clinthill, se rappelant le vaillant capitaine dès qu'il eut aperçu Walter, s'était précipité vers le clocher aux premiers mots du prieur, avec une véritable fougue, et donnait l'exemple en des ébats d'une véritable maëstria.

Et la face apoplectique, ruisselant, belligère, lui le moine pacifique par excellence, lorsqu'il ne pouvait plus sonner, trouvait encore la force de crier, l'accent rauque :

—Plus fort ! plus fort encore ! . . . Pour d'Avenel !

La voix enragée semait dans l'air ses notes halotantes, lorsque le détachement envoyé en reconnaissance par les vassaux du clan d'Avenel arriva en vue du couvent . . .

Les regards anxieux de ceux qui le composaient aperçurent le porche grand ouvert et violemment éclairé.

L'émotion les saisit.

Une ombre solennelle et tragique enveloppait l'ancien manoir de ses ancêtres guerriers,

Walter d'Avenel se découvrit lentement.

—Tour d'Avenel, nid d'aigle des rochers, Walter revient vers vous !

—Mânes vénérées, entendez-moi ! Votre descendant, humilié, chassé par l'étranger victorieux retourne vers vous. Il vient déployer de nouveau votre vieille bannière ! Il vient redresser vos murailles et faire entendre le cri de guerre depuis les temps anciens si redouté : "Avenel !"

À ce cri, un oiseau de nuit blotti dans les ruines de la tour en sortit effrayé, et son aile fouetta la tête du chevalier qui brossaillit involontairement.

—Oiseau de funeste présage ! murmura-t-il, si j'avais sur moi un de mes pistolets, tu serais déjà mort.

Et se retournant, il regarda se perdre derrière l'ombre devenu plus opaque des arbres, au tronc desquels il moutrissait ses plumes.

—Oui, prononça lentement le voyageur, c'est peut-être le soir des pressentiments superstitieux, auxquels mon âme d'Écossais des montagnes, nourrie des vieilles légendes ne saurait rester indifférente. Mais si le vent de l'adversité menace encore ma tête, le génie du mal disparaîtra vaincu et frappé à mort.

Il s'avança vers le pont-levis, s'assit sur une des pierres de sa base et se mit à réfléchir à ses projets.

Au bout d'un instant, le son d'une cornemuse lui fit lever la tête. C'était un jeune pâtre qui poussait devant lui son petit troupeau et rentrait à la métairie en passant au pied de la tour.

Il s'interrompit brusquement en apercevant un inconnu, et salua. Walter d'Avenel inclina la tête et le considéra.

Le regard de l'enfant n'exprimait ni surprise, ni inquiétude. Il était trop jeune quand s'étaient accomplis les événements qui avaient forcé le chevalier à quitter ses foyers.

Walter l'appela du geste.

—Seigneur étranger, dit l'enfant en s'approchant, vous désirez sans doute me demander quelles sont ces ruines et ce que l'on raconte sur elles aux veillées de l'hiver ?

—Oui, répondit d'Avenel d'un accent étranger, racontez-moi ces récits, ils m'intéressent.

Le pâtre rappela son troupeau autour de lui.

Puis d'un geste d'une grandeur inaccoutumée dans la nuit qui commençait à draper de noir les ruines de la tour, montrant ce qui restait de l'antique manoir, il fit, à Walter d'Avenel étonné, ému, ému, le récit de ses propres malheurs.

Grandis, dramatisés encore par la légende populaire, il entendit ainsi et les amours infortunés du chevalier Walter d'Avenel et de Marie, dame de Melrose.

—La Dame Blanche a été vaincue par le génie des marais, dit l'enfant en terminant, et elle n'a pu protéger cette fois le sire de Glendearg.

Les ténèbres, maintenant, enveloppaient la terre.

Le pâtre rassembla son troupeau et se hâta de repartir avec son obole.

L'époux de Marie de Melrose et d'Avenel entendit les sons mélancoliques de sa cornemuse qui se perdaient au lointain.

—Hélas ! dit-il, il me semble que je viens visiter ma propre tombe et que j'y entends le récit, peuplé par l'imagination, de ma vie d'épreuves et de douleurs.

Le son lointain de la cornemuse s'était éteint, aucun bruit ne s'élevait dans la nature ; Walter d'Avenel s'abîma en de profondes méditations.

Les paroles du jeune pâtre revinrent à son esprit.

La Dame Blanche, protectrice de la race d'Avenel, avait cessé d'étendre sur lui son égide tutélaire.

Par quelle coupable action qu'il ne voyait pas s'était-il donc rendu indigne de son affection ?

Il joignit nerveusement les mains.

—Oh ! Dame Blanche ! pria-t-il. Si vous n'êtes pas uniquement

enfantée par les croyances naïves de nos montagnes, si vous êtes réellement le génie bienveillant de famille, pitié pour Walter d'Avenel. Il a assez été éprouvé, pitié surtout pour Marie, sainte et innocente martyre à la robe d'hermine !

Le front dans sa main, il se perdit dans toute l'évocation du passé. Sa jeunesse vaillante, les premières années de son amour, plus pur, plus radieux que le plumage du cygne blanc qui glisse sur le lac.

Puis l'heure noire des épreuves la captivité, la jalousie horrible et le long, l'interminable chapelet de leurs infortunes, jusqu'à son éloignement actuel de celle qu'il avait espéré ne plus quitter jamais.

Celle en qui son amour, surnageant au-dessus de tous les désastres, voyait son inspiratrice, son bon ange.

La fée bienfaisante d'Avenel, dont les avis, dictés par une affection immense, l'avaient souvent mis en garde contre des pièges inaperçus sans cela, n'était-ce pas elle ?

Et d'un accent et de prière et d'amour, il murmura :

—Mario ! Mario ! Ma gentille Dame Blanche !

Une extase, une ivresse, une émotion infinie suspendit la parole, le souffle sur ses lèvres.

Illusion de ses sens, création de son cerveau, réalité vivante, qu'importe ? Devant lui, une image ravissante, une apparition divinisée semblait se former, se montrer.

Un regard de femme et d'ange aux yeux très doux remplis d'affection et de mélancolie.

—La Dame Blanche ! Marie !

Les lèvres de Walter d'Avenel prononçaient ces deux noms, les confondaient, les mêlaient. Marie, sa Marie adorée avait ce sourire doux et triste, ce sourire qui, par moments, n'avait plus rien de la terre, ce sourire, reflet du ciel.

Les mains jointes, il contemplait la nuit, la nuit irradiée pour lui par la surhumaine apparition, la révélation féérique. Et, en même temps, il lui semblait qu'une voix parlait, non point à son oreille, mais à son âme, afin d'être plus sûrement de lui seul entendue.

Et cette voix lui disait, lui criait :

—Prends garde ! Des pièges t'environnent ! Veille autour de toi, mais veille aussi au loin. Hâte-toi, arme tes défenseurs puisque tu es parti pour cela. Arme-les vite et accours !

L'image que Walter d'Avenel croyait apercevoir se fondait, s'évanouissait.

—La nuit, murmura-t-il, c'est bien la nuit qui m'entoure.

Sa main se crispa sur sa poitrine.

—Mais cette voix intérieure qui vient de jeter ce cri d'alarme ?

—Résultat de mes inquiétudes, effet de mes craintes, voilà ce que se doit être en vérité. N'importe, le sort de Marie, seule avec un serviteur déjà âgé et rien qu'un homme valide pour la protéger, la défendre, m'inquiète. Oui, il faut que je me hâte d'armer mes guerriers et de revenir vers la reine et vers Marie.

Il se retourna vers la tour :

—Citadelle, remparts, jusqu'à ces dernières années inviolés, Walter d'Avenel ne tardera pas plus longtemps à venger l'outrage que vous avez reçu. Aux armes !

Il s'éloigna alors à grand pas, voulant aller achever ce pieux pèlerinage aux ruines voisines, au château de Melrose où son amour avait goûté l'ineffable consécration du mariage, de l'hymen unissant l'existence des deux amants, comme il avait uni leur cœur.

Là, plus encore que devant la tour guerrière, Walter évoqua le souvenir des radieuses joies, variées trop tôt, hélas ! sous le souffle brûlant de l'infortune. Là encore il épela, avec une religieuse tendresse, le nom de celle pour laquelle il vivait. Puis, se redressant tout à coup, et tirant son épée comme pour un serment, en dirigeant la lame nue vers les étoiles qui y mirent des scintillements.

—Et maintenant, à l'œuvre ! à l'action pour le relèvement de la maison d'Avenel, pour la patrie, pour le devoir quoi qu'il puisse en advenir !

Et s'éloignant, l'allure martiale, résolue, inébranlable, il se dirigea vers la Tweed, non loin de laquelle le couvent des moines de Saint-Joseph dressait sa masse épaisse dans les ténèbres.

Mais brusquement, un bruit vibrant, énorme, affolé, précipité, furieux, déchire l'air.

C'est l'airain qui clame.

C'est la grosse cloche du monastère de Saint-Joseph qui sonne le tocsin, le signe de ralliement, l'appel aux armes !

Et qui le jette à la nuit, aux brises, aux échos, sans trêve, sans arrêt.

—Aux armes ! Aux armes ! semble clamer sa voix énorme.

Ils arrivaient trop tard ; les agresseurs avaient déjà forcé l'huis du couvent et allumaient déjà l'incendie.

Dans les airs, la cloche lançait toujours ses volées offrénées, sonnant sans doute le râle de la résistance.

—Sas aux pillards ! commanda le chef de la petite troupe, en prenant le pas de charge.

Tous l'imitèrent.

Mais soudainement ils firent halte !

Ce qui frappait leur vue les cloua sur place, remplis d'étonnement et ne comprenant pas...

Au milieu du large corridor de l'entrée, non loin du portail béant, sous la voûte illuminée par la profusion des torches fixées au mur, un homme en costume de chevalier était debout, tout seul, fier et digne, la main gauche appuyée sur la garde de son épée.

A quelques pas en arrière, le prieur, revêtu de ses ornements sacerdotaux, et tous les moines du chapitre formaient un demi-cercle respectueux...

—Avancez, défenseurs d'Avenel ! avancez, dit, aux vassaux interdits, le prieur.

En même temps, il adressa quelques paroles à un des religieux qui disparut vers le clocher.

C'était l'ordre de cesser de sonner le tocsin.

On le transmit à frère Jacques...

Une dernière volée, plus formidable que toutes les autres, ébranla encore l'air, jusqu'aux nuages.

Puis le silence se fit, profond, solennel...

L'abbé en profitait à peine pour renouveler son invitation aux guerriers improvisés, lorsqu'un moine suant, dégingolant, roulant des escaliers du clocher, ventru, pourpre, luisant et franchissant le porche d'un seul élan, apparut, invraisemblable et magnifique d'enthousiasme débordant, et clamant :

—Avancez, guerriers, le seigneur d'Avenel vous attend !

C'était frère Jacques.

On ne vit point ce qui pouvait prêter à rire dans son geste, son attitude : on aperçut que l'ardeur, la foi exprimées par tout son être.

On ne remarqua qu'une chose, c'était son bras tendu, son bras, montrant le cavalier impressionnant et grave.

Les montagnards se regardaient les uns les autres, effarés.

On leur parlait du chevalier d'Avenel, et le chevalier était mort. Ils s'approchèrent cependant, tout interdits.

Le gentilhomme, debout devant eux, ressemblait, en effet, étrangement à leur ancien seigneur.

Le prieur du couvent comprit le doute qui les troublait et reprit la parole.

—Oui, c'est bien Walter, chevalier d'Avenel, qui se trouve devant vous. Pour des raisons secrètes, il a voulu laisser accréditer la croyance qu'il avait cessé de vivre. Mais j'étais demeuré en rapports avec lui et j'ai respecté sa volonté. Aujourd'hui le seigneur d'Avenel estime que les raisons qu'il avait de se cacher ont cessé d'exister.

—Il vient appeler aux armes ses vassaux fidèles. Dieu ait en sa garde le chevalier d'Avenel, et qu'il bénisse sa bannière et sa claymore.

—Dieu ait en sa garde le chevalier d'Avenel ! répétèrent les montagnards et les moines.

Les premiers, revenus de leur saisissement, entouraient leur maître et lui baisaient les mains.

L'époux de Marie d'Avenel et de Melrose, appelant plusieurs d'entre eux par leur nom, leur rappelaient certains souvenirs de leur passé.

—C'est bien notre seigneur, notre chef, disaient les vassaux.

Ayant laissé s'écouler le temps des premières effusions, le chevalier leva la main pour commander le silence.

Tout se tut aussitôt, et chacun écouta.

—Mes féaux ! proclama le guerrier d'une voix haute et claire, merci de vos démonstrations, de votre empressement. Le seigneur d'Avenel est revenu parce que l'heure de connaître ceux dont le cœur est vaillant est arrivée.

—L'ennemi que tant de fois nous avons repoussé ensemble...

Et sa voix s'assourdit.

—L'ennemi, qui n'a pu que grâce à la surprise et sans doute à la trahison accomplir son œuvre de dévastation, dont les traces subsistent encore, l'Anglais maudit menace de nouveau la terre des ancêtres.

—L'heure de combattre est venue, l'heure de combattre et de vaincre, s'il plaît à Dieu.

#### XXXIV. — VOIX D'AIRAIN

C'est l'heure donnée par les légendes aux exploits des nécromans, aux courses fortuites, hallucinantes des esprits !

La terre, fatiguée de son travail créateur, se repose.

Tout l'imite, lui obéit !

Seule l'eau qui court entre les rives de la Tweed roule éternellement ses flots bouillonnants aux endroits où les rochers essaient vainement d'entraver, de barrer son cours.

Sa voix, seule, pleure et mugit.

Tout le reste est silence.

« Allez, répandez-vous jusqu'aux extrêmes limites du clan, portez partout la nouvelle.

« Que ceux mêmes des clans voisins qui le veulent viennent se joindre à vous.

« Et à midi, à l'heure où le soleil sera le plus haut dans le ciel, réunissez-vous en armes autour des ruines de ce qui fut la tour de mes aïeux.

« A midi, à la tour d'Avenel !

—A midi, à la tour d'Avenel ! répétèrent d'une voix unanime, retentissante, les montagnards.

Et sur un signe du chef, jadis tant aimé, qu'ils venaient de retrouver, ils se retirèrent après une dernière acclamation, allant porter à ceux qui l'attendaient l'émouvante et extraordinaire nouvelle.

Le chevalier d'Avenel songea alors que, depuis l'avant-veille, il n'avait pris aucun repos.

Et sur les instances du prieur, il alla se jeter tout armé sur un lit que l'on venait de préparer pour lui.

Moments heureux d'oubli et de détachement de ce qui forme le lourd fardeau de la vie, que ne pouvaient-ils durer longtemps ?

Car voici revenues les heures de sang et de larmes !

### XXXV. — LE PEUPLE EN ARMES

Mais le sommeil du chevalier d'Avenel fut court.

Lorsqu'il se réveilla, au bout de quelques heures, le seuil du monastère était déjà assiégé par de nombreux montagnards, notables et humbles serfs accourus pour contempler les traits de leur seigneur, de leur chef de guerre.

C'était à qui viendrait lui rendre hommage, à qui lui apporterait l'assurance qu'on ne demandait qu'à marcher sous ses ordres.

Des bords de la Tweed au sommet des collines, la plus vive agitation ne cessait de régner.

Des bandes d'hommes rustiques, aux armes primitives, se dirigeaient au son des cornemuses vers les murs démantelés de la tour d'Avenel.

Autour de l'antique forteresse c'était déjà un remous de peuple résolu, enthousiaste et farouche.

Les femmes pourraient gémir dans les chaumières ; les hommes saluaient l'aurore prochaine des combats !

Et la foule s'épaississait sans cesse autour des remparts éboulés, trouvant dans ce spectacle un ferment de colère, menaçant du poing l'ennemi héréditaire qui, par trahison, avait infligé au clan cette insulte point encore vengée.

Soudain un remous puissant se produisit, mille cris coururent de de rang en rang.

Walter d'Avenel le Ressuscité s'avancait.

Jusque sous les arbres formant, aux restes de la tour, une ceinture sombre, des haches, des épieux, des claymores luisaient, parfois aussi quelques armes à feu.

Comme sous un signe magique, l'immense rumeur qui remplissait la vallée s'éteignit.

Tous demeurèrent anxieux, attentifs.

Le chevalier venait d'apparaître au sommet d'un tas de pierres éboulées des murailles de la tour.

Il allait parler.

—Vasseaux et hommes liges, hommes libres, s'écria-t-il d'une voix puissante, Walter d'Avenel vous salue !

De frénétiques acclamations lui répondirent.

Étendant la main pour réclamer le silence, il peignit les malheurs de l'Écosse déchirée par les factions ambitieuses, et montra l'étranger, celui qui avait marqué son passage par la torche d'incendie dans la contrée, profitant des machinations des grands seigneurs contre leur reine, pour menacer l'indépendance nationale.

Et il demanda à ceux qui étaient disposés à marcher de bonne volonté avec lui de s'avancer.

—Tous ! tous ! s'écrièrent les voix enivrées.

Une pousse formidable se produisit, le chevalier se vit entouré d'une foule en délire, brandissant des armes.

—D'Avenel ! d'Avenel ! clamaient à la fois plus de mille poitrines haletantes.

Lui, grave et méditatif, considérait cet enthousiasme, pesant les responsabilités qu'il assumait dès cette heure.

Et il tendit les mains à ces héros obscurs qui consentaient à mourir avec lui.

S'arrachant enfin aux ovations, il commença à organiser ses vailantes troupes.

Des chefs de légions furent désignés ou confirmés par lui dans leur charge.

Il choisit deux messagers hardis et circonspects, au courant des

chemins détournés ; et chacun d'eux reçut en double doux messages, l'un adressé à la reine, l'autre à Marie d'Avenel.

Ils annonçaient à l'épouse inquiète que son Walter tant aimé était arrivé sain et sauf dans les domaines de leurs ancêtres ; ils annonçaient à Marie Stuart la nouvelle que le chevalier avait autour de lui ses troupes rassemblées et qu'il allait marcher à son secours.

En même temps ses hérauts d'armes se rendaient dans tous les clans voisins apprendre aux chefs et au peuple que le chevalier d'Avenel se rangeait sous le drapeau de la reine Marie.

La guerre commençait.

### XXXVI. — VERS LE CALVAIRE

Une activité fébrile régnait à Glendearg et dans tous les bourgs dépendant des seigneuries d'Avenel et de Melrose.

Partout on réparait les armes ; on en forgeait de nouvelles.

À défaut des lourds mousquets difficiles à fabriquer, les arcs se tendaient, lançaient en sifflant leurs flèches, armes redoutables entre des mains expertes, chacun s'exerçant pour les jours rapprochés de combat.

Une fourmillère humaine bourdonnait autour des remparts à demi effondrés de la vieille forteresse d'Avenel, reconstruisant la tour avec une hâte impatiente.

Walter d'Avenel préparait en même temps l'attaque et la défense.

Mais la fièvre de ces préparatifs bolliques ne réussissait pas à absorber toutes les pensées du noble chevalier.

Trop de souvenirs étaient à chaque instant évoqué en lui par tout ce qu'il voyait, lui rappelant l'épouse qu'il supposait en sûreté, le fils ravi à leur tendresse à l'aube de la vie.

En retournant sur le fief de ses pères, une pensée secrète était en lui : la volonté de parcourir les lieux qui avaient vu disparaître son enfant, et d'interroger les témoins de sa mort.

Les témoins ?...

Un seul disait y avoir assisté.

C'était John Robby, l'hôtelier du Gué de la Mort.

Le père infortuné voulait le questionner, revivre en quelque sorte les angoisses de l'agonie de son enfant, en entendant de sa bouche même le récit qui lui avait été fait....

Un doute irrésistible le poignait aussi.

Il sentait le besoin de plonger ses yeux dans ceux de l'aubergiste, d'acquiescer la conviction qu'il n'avait pas menti dans le récit qu'on lui en avait rapporté.

—Pourquoi mon fidèle Christie de Clinthill n'est-il pas revenu, s'il ne s'est pas produit quelque événement que je ne puis soupçonner ; s'il n'a pas peut-être acquis la conviction que mon enfant n'est pas mort, s'étant mis, dans ce cas, à sa recherche.

Et Walter d'Avenel se dirigea vers la petite rivière qui, grossie par les pluies tombées la nuit précédente sur les hauts plateaux, justifiait, à cette heure, le surnom sinistre donné au gué qu'il avait à passer pour arriver à l'auberge.

Le chevalier montait un de ces petits chevaux, robustes et musclés, des montagnes de l'Écosse.

La barque dans laquelle John Robby avait coutume de transporter les voyageurs de l'une à l'autre rive n'était pas amarrée à l'endroit où on avait l'habitude de l'apercevoir autrefois.

Le cavalier n'hésita pas et poussa son cheval vers la rivière, vers la rivière, vers le Gué de la Mort.

L'animal renifla l'eau tourbillonnante, troublée par les orages et la sentait profonde, impétueuse.

L'éperon de son maître le poussa en avant, et il se lança dans les flots, d'un seul bond.

Cramponnant ses sabots dans le sable, il luttait contre la violence du courant.

Walter ne tarda pas à reconnaître les difficultés que l'animal avait à vaincre et tourna sa tête vers le haut de la rivière, de façon à couper le flot en obliquant.

Tout à coup, le cheval manqua des pieds de devant et, ne touchant plus le fond, partit à la dérive.

Il essaya de nager, soutenu par son cavalier, mais le courant victorieux l'emportait.

On entendait, non loin, le mugissement de la cataracte formée par la rivière.

—Vais-je retrouver mon fils dans le gouffre où il a été précipité, d'après l'aubergiste ? La même tombe va-t-elle recevoir le père et le fils ? — pensa le chevalier.

La mort ne le troublait pas ; comme tous ceux qui ont beaucoup souffert, il y avait songé trop souvent pour la craindre.

Mais celle qui restait derrière lui ?... Et sa mission ?...

Encourageant sa monture, tenant sa tête hors de l'eau, il s'efforça

de gagner un endroit de la rivière dans lequel un grand arbre couché en travers des flots en brisait le courant.

Il y arriva enfin.

—Chère Marie, murmura-t-il, ton Walter est sauvé ; il continuera à vivre encore pour toi.

Les fers de son cheval se plantèrent de nouveau dans le sable.

Quelques minutes après, il grimpait le talus de la rive opposée.

Le chevalier dirigea alors son regard vers l'auberge, loin de laquelle le courant l'avait porté.

Personne n'apparaissait sur sa porte : personne aux alentours.

Ellen Mercy, la femme et la victime du criminel duc de Somerset, lui avait raconté les dangers qu'elle avait courus dans cette auberge du crime.

Et à présent, considérant l'isolement, l'abandon taciturne de cette maison, le cavalier se disait que le maître de cette hôtellerie devait compter, pour s'enrichir, sur d'autres moyens que sur le gain que lui laissaient de rares voyageurs.

—Et c'est à cet homme seul qu'il faut s'en rapporter?... Qui me dit qu'il n'est pas vendu à nos ennemis ?

Son regard soupçonneux pesait sur l'auberge qu'on aurait cru abandonnée ; il s'en rapprochait au grand trot, le sable qui volait sous les pieds de son cheval étouffant le bruit de sa course.

Il n'était plus qu'à une vingtaine de mètres de l'auberge : la porte s'ouvrit et un homme parut.

Le regard de cet individu tomba sur le cavalier, et il frissonna.

—Le voici donc !... murmura-t-il.

En même temps, une pâleur verdâtre se répandait sur ses traits.

Vingt mètres sont vite franchis par un cheval lancé : presque à la même minute, le chevalier Walter d'Avenel arrêta sa monture devant le personnage que nous venons de voir apparaître sur le seuil de l'auberge.

Du premier coup d'œil, il venait de reconnaître en celui-ci John Rabby, l'aubergiste lui-même.

Et cependant, une transformation saisissante s'était opérée chez ce dernier.

Sa physionomie bassement cauteleuse, hypocrite et au rictus féroce avait pris un nouveau caractère de répulsion plus accentué.

La tentative d'assassinat dont il avait été victime de la part de Stewart Bolton avait laissé, sur sa face, une éternelle et repoussante lividité, comme si le sang refusait de venir animer désormais ses traits presque cadavériques.

Ses yeux éteints, sans expression, cachaient, sous la paupière tombante, l'éclair vicieux et mauvais qu'un examen attentif aurait pu y faire discerner autrefois, et plus aigu peut-être aujourd'hui.

L'indicible déception éprouvée par le misérable en constatant la confiscation de tout le trésor d'Avenel par son complice Bolton, que lui-même se proposait du reste d'assassiner, quand l'ancien intendant avait pris les devants, semblait l'avoir frappé irrémédiablement.

L'affreux bandit n'était réellement plus qu'une loque humaine. Walter d'Avenel s'aperçut de suite de cette déchéance :

—On dirait le fantôme du remords, pensa-t-il.

Et son regard, investigateur, enveloppa l'aubergiste.

Le remords ? Il eût été plus juste de dire le regret ; le continuel regret de ne pas être resté le maître de ce trésor qui eût fait de lui, l'aubergiste taré, l'égal des plus opulents baronnets d'Angleterre.

Pour réussir dans ses projets, il n'aurait pas dû attendre que son complice, qu'il avait lui-même condamné, eût le temps de lui porter le premier coup.

Il se disait cela en apercevant le cavalier.

Et ses traits devenaient plus livides, plus terreux encore ; il se demandait si le gentilhomme n'avait pas des indices sur la part prise par lui à la spoliation de son trésor ; il se demandait aussi, et avec plus de terreur encore si, instruit de l'autre crime dont il était le complice, le rapt de l'enfant, il ne venait pas lui de mander compte de la disparition de son fils.

Depuis la veille, John Rabby connaissait la présence d'Avenel sur la frontière.

Une seule chose le rassurait :

Le chevalier venant armer contre les seigneurs révoltés et contre l'Angleterre, leur allié, n'oserait sans doute pas mettre le pied sur le sol anglais où l'on ne manquerait pas de se saisir de lui.

—A moins, se disait-il, qu'il passe la Tweed à la tête d'un gros de ses partisans et ne vienne s'emparer de moi, pour me traîner en Écosse, me faire payer la porte de son fils et celle de son trésor, ce trésor dont ce duc Bolton est seul à jouir !

Et celui dont il redoutait la visite, et à la venue duquel il n'osait croire cependant, avait donné le danger auquel eût été s'exposer, celui-ci eût été devant lui !

Et le misérable entendait sa voix lui dire :

—Eh bien John Rabby, ne reconnais-tu pas le chevalier d'Avenel ?

Les lèvres sans couleur, les lèvres minces et coupantes de l'aubergiste se séparèrent enfin.

—Le noble seigneur d'Avenel et de Melrose ? est-ce bien possible ? Ai-je bien entendu ?

Et se courbant avec une souplesse hypocrite :

—Ah ! monseigneur, que votre infime serviteur vous tienne l'étrier. Et même temps, ayant de nouveau recours aux exclamations pour masquer son trouble :

—Monseigneur Walter ! lui qu'on disait mort ! Quelle joie pour toute la contrée, même au delà de la Tweed où il est si affectionné.

—Et où peut-être quelques-uns des brigands aux Côtes de Fer de tes maîtres se tiennent en embuscade, prêts à fondre sur lui et s'en emparer par surprise ? N'est-ce pas ?

Ce aurait dit que le bandit blâmait encore davantage si telle chose lui eût été possible.

—Seigneur d'Avenel ! Une telle trahison !

—N'est pas dans les habitudes de tes pareils ? Mais je suis sans inquiétude, les soldards anglais auront pensé que je ne les aurais pas bravés ainsi.

Et en même temps, cependant, instruit par l'expérience du passé, par les embuscades tendues sous ses pas durant le voyage qu'il venait d'accomplir, son regard étudiait les environs.

Il n'y découvrit rien de suspect.

Son inspection lui prouva qu'il ne se trompait point. Ainsi qu'il venait de le dire, les suppôts de Somerset ne l'avaient pas supposé assez téméraire pour venir se mettre de lui-même entre leur griffes.

A moins qu'ils ne fussent cachés dans l'auberge.

C'est ce qu'on verrait.

Walter sauta délibérément à bas de sa selle.

John Rabby se précipita pour prendre la bride de sa monture et la conduire à l'écurie.

Mais le chevalier l'écarta sans mot dire et l'attacha succinctement par les rennes de un anneau de fer fiché dans le mur, tout contre la porte.

Puis, tirant un pistolet de sa ceinture :

—Je ne sais ce qui m'attend dans ta maison, prévint-il. Mais au premier acte hostile de qui que ce soit, au premier signe de trahison, la balle de ce pistolet est pour toi.

Le traître se mit à trembler.

Cette fois, il n'avait rien tramé ; mais sa conscience n'était pas tranquille, il éprouvait la lâche inquiétude de tous les criminels.

Puis savait-ils si le passage de la rivière par le chevalier n'avait pas été signalé ainsi que la direction qu'il avait prise ?

Hypothèse très réalisable, en somme.

Un parti d'irréguliers, à la solde de Somerset, en opération dans la contrée, risquait en ce cas de se présenter tout à coup pour enlever le chevalier.

Et en ce cas aussi, maître John Rabby paierait d'abord pour eux !

La peur le rendit charitable :

—Monseigneur, je vous ai loyalement servi et soigné autrefois au lieu de vous livrer aux chefs de l'armée anglaise, comme j'aurais pu le faire.

Il resta un moment sur cet exode propitiatoire et continua :

—Je puis vous faire le serment que ma maison est absolument vide et que Votre Honneur n'y va trouver que moi et ma servante. Mais bien des gens peuvent avoir intérêt à surveiller vos actions, ayant appris que le seigneur d'Avenel a franchi la frontière, essayer de lui nuire. Aussi, laissez-moi vous en prier, repassez la Tweed, retournez au milieu de vos fidèles vassaux, c'est l'avis que se permet de vous donner votre serviteur dévoué.

Le chevalier enveloppa son interlocuteur d'un regard profond :

—Quelques préparatifs auraient donc été faits contre moi ?

—Rien que je sache, monseigneur. C'est ma seule affection qui..

—Prends garde de mentir, John Rabby !..

L'ancien complice de Stewart Bolton étendit le bras pour jurer. Walter d'Avenel ne s'y arrêta même pas.

Ce qui l'avait amené était trop grave, trop impérieux.

Il était résolu à interroger lui-même l'aubergiste, dût-il pour cela braver un nouveau danger.

D'un geste, il montra la porte ouverte :

—Entre ! ordonna-t-il.

Le cabaretier comprit que cet ordre était sans réplique.

Ses yeux baillonnants fixés sur le pistolet, il se plia, obéit et se glissa à l'intérieur.

Le chevalier l'y suivit.

—John Rabby, prononça alors Walter d'Avenel d'une voix lente et terrible, John Rabby, je viens te demander ce qu'est devenu l'héritier des fils d'Avenel et de Melrose, ce qu'est devenu mon enfant ?

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 21 JUILLET 1900 (1)

# L'Enfant du Mystère

LVIII — DÉMASQUÉ

(Suite)

— Vous vous méprenez étrangement, osa dire François sans se départir de sa fierté.

Avec la finesse d'un véritable Arabe, il ajouta :

— Admettons que je sois celui que vous croyez. Qu'auriez-vous eu à lui demander ?

— Un service d'où dépend l'honneur d'une famille.

— Parlez. Ma discrétion vous est acquise.

Cette manœuvre habile mettait le reporter à l'aise.

Il fit part au djemil de la mission dont il avait été chargé par les Borianne, mais il eut soin de ne pas les nommer.

Il énuméra toutes les inductions qui lui donnaient à croire que Rosita Speranza n'était point la fille des Rassejou.

François l'écouta religieusement sans l'interrompre une seule fois. Pas un muscle de son visage n'avait remué.

Le reporter termina ainsi :

— Vous seul, ô djemil ami de la France et resté Français de cœur, c'est-à-dire grand et généreux, pouvez nous donner la clef de ce mystère.

Comme il n'y avait plus moyen de nier, François cessa de dissimuler.

— Eh bien ! oui, dit-il en souriant, je suis l'homme que vous cherchez. J'ai confiance en vous et je vous assisterai dans la mesure de mes moyens.

— Faut-il vous prêter le serment de ne jamais révéler votre identité ?

— Les serments sont inutiles entre honnêtes gens. Parlons de l'affaire et laissons ma personnalité au soleil du désert dont je me suis fait une ombre protectrice. Vos suppositions sur l'infâme Rassejou n'ont rien d'exagéré. Il était capable de tous les crimes. Je dois cependant reconnaître que je n'ai aucun souvenir à l'appui de votre hypothèse. J'étais bien jeune alors, et comme mes parents me défendaient d'entrer chez mon oncle, j'ignorais comme tout le monde, ce qui se passait à l'auberge des Rassejou. Seule, Césarine pourrait vous renseigner. Elle a bon cœur, elle est compatissante ; mais elle se gardera de parler si elle juge que ses révélations peuvent arriver jusqu'à son fils.

— Son fils ? Nous le croyions mort en bas âge !

— Erreur !

François raconta tout ce qu'il avait appris sur l'éducation de Jacques Brémond et sur la manœuvre employée par Césarine pour se rapprocher de lui.

Au nom de Jacques Brémond, l'ami de Marcel ne put réprimer un tressaillement.

— Vous le connaissez donc ? demanda François, qui avait observé le trouble du reporter.

— Oui et non. Je ne l'ai jamais vu, mais j'en ai entendu beaucoup parler par un de ses anciens camarades de pension, avec qui je suis lié d'une étroite amitié.

— Et que vous en a-t-on dit ?

— Plus de bien que mal.

— Cela m'étonne. Moi, j'ai vu sa photographie chez ma mère, en même temps que celle de Césarine. Il a, comme nous disions au régime, "une sale tête". Mes parents ne l'ont jamais revu depuis qu'ils l'ont placé à l'institution Lambert.

— A Choisy-le-Roi.

— C'est bien cela. Vous êtes déjà renseigné ?

— Par l'ami de votre cousin.

— Ma mère ne m'a pas donné l'adresse de Césarine ; mais vous obtiendrez facilement celle de Jacques à l'Institut agronomique. Surtout, prenez ma tante par les sentiments. Promettez-lui que son fils sera mis en dehors de toute cette affaire, qu'il continuera à ignorer son origine. A ce prix seulement, Césarine parlera. Elle a tout sacrifié à son fils, qu'elle idolâtre. Plus je réfléchis, plus je vous crois dans le vrai : si Rosita Speranza était la sœur de Jacques, sa mère l'aimerait à l'égal de ce dernier. Je n'ai rien à vous dire de plus et je ne puis que vous souhaiter bonne chance.

— Je vous écrirai à Gabès le résultat de mes démarches.

— Et vous me donnerez des nouvelles de la maison.

— Je n'y manquerai point. Ce sera mon premier devoir de reconnaissance envers vous.

Ils continuèrent à chevaucher côte à côte.

Tous deux gardaient un silence expressif.

Que de pensées ces événements extraordinaires remuaient dans leur esprit !

Quand repartirez-vous pour la France ? demanda François.

— Dans quelques jours, avec le détachement qu'on m'a autorisé à accompagner.

— Vous embrasserez ma mère pour moi et vous lui direz que si je succombe au désert, ma dernière pensée sera pour elle... et pour la patrie.

Une question montait aux lèvres de Briollet ; mais il n'osait la formuler, par crainte de troubler la sérénité du djemil.

François devina encore sa pensée.

— N'avez-vous rien de plus à dire à Abdallah ?

— Si, mais il faudrait m'excuser d'avance, si j'avais le malheur de vous froisser.

— Je vous écoute.

— Eh bien, François, pourquoi ne me chargeriez-vous pas d'obtenir votre grâce ?... Vous avez rendu à la France des services qui vous vaudraient l'indulgence des juges les plus sévères. Je possède de hautes relations et je les mettrais volontiers à votre service.

— Cette proposition ne saurait me blesser, répondit le djemil ; mais quand un homme, tombé comme moi au plus bas dans son pays, est parvenu au faite des honneurs, il ne saurait déchoir. Le jour où cet homme est obligé de redescendre, il n'a plus qu'un refuge : la mort !

François avait prononcé ces paroles avec une conviction qui ne souffrait aucune réplique.

Briollet, du reste, ne pouvait qu'approuver la logique de cet aventurier. Il le fit mentalement et, revenant après un nouveau silence à l'affaire pour laquelle il avait affronté le désert :

— Permettez-moi de rappeler vos souvenirs d'enfance, au sujet de l'auberge Rassejou. N'auriez-vous point appris, dans les derniers mois de l'année 1871, qu'une voyageuse, accompagnée d'un tout jeune enfant, avait été arrêtée chez votre oncle ?

François réfléchit un instant.

Son visage s'éclaira soudain.

La mémoire lui revenait.

— Une femme ?... un enfant ?... mais oui ! Il tombait de la neige sans discontinuer depuis trois jours. C'était à la fin de novembre, je m'en souviens ; car tous les garnements de l'école, dont j'étais le chef incontesté, avaient fabriqué un château de neige avec pont-levis et meurtrières, sur la place du hameau.

— Or, un après-midi que la rafale nous avait fait envoler comme une troupe de corbeaux, je fus témoin d'un accident de voiture. Le cheval, à bout de forces, s'était abattu, brisant les brancards.

— Une dame, tout de noir habillée et dont le visage disparaissait sous un voile épais, descendit de la guimbarde avec un enfant dans ses bras, un enfant en maillot.

— Moi, je ne m'en occupai pas davantage et je rentrai à la maison. Le lendemain, j'appris que la dame était descendue chez mon oncle. Quand est-elle partie ? Je n'en sais rien. Le voiturier pourrait vous renseigner ; il venait du Puy, sans doute de l'hôtel du *Cheval blanc*.

Briollet prit bonne note de ces renseignements.

Tous deux regagnèrent le campement où François s'arrêta plusieurs jours, jusqu'au départ du reporter, à qui il renouvela ses recommandations pour la mère Brégeat.

Les trente jours fixés par Lagdar touchaient à leur fin. Son maître avait hâte de connaître le résultat de la mission.

On reprit le chemin des grandes tentes.

Enfin, on arriva à la dernière étape.

Le ciel, si clair les jours précédents, s'était embruni. Le soleil luisait, à peine voilé par un halo rose qui tourna au jaune, puis au noir.

Les Arabes se réjouissaient.

— Nous aurons de l'eau, disaient-ils.

Autour du feu, ils organisèrent des danses, en signe de joie.

Abdallah, que cette gaieté importunait, sans qu'il sût pourquoi, quitta sa tente et s'enfonça, seul, dans la nuit.

Loin du camp, il s'assit.

Il était là, à réfléchir depuis longtemps, lorsqu'une main se posa sur son épaule.

Il se redressa, et, d'une voix rude :

— Qui t'a permis ?... commença-t-il.

Il s'arrêta en reconnaissant Sodden, le meilleur ami d'El-Aziz.

— T'a devines qui m'envoie vers toi, expliqua ce dernier ; il fallait que les circonstances fussent bien pressantes pour que je monte à cheval, à mon âge.

— Que se passe-t-il donc à R'hat ?

— Je l'ignore. El-Aziz m'a fait appeler et m'a dit : " Prends ton plus rapide coursier, au cours à la rencontre du djemil et invite-le, de ma part, à revenir de suite." J'ai obéi.

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.

—Je te remercie, répondit Abdallah. L'eau commence à tomber ;  
rentrons au camp.

Déjà, il avait pris son parti.

Dix minutes après, sans rien dire à personne, il sortit furtivement  
de sa tente, sella lui-même Yacoub, et, malgré la pluie qui redoublait  
se dirigea vers Rhat, où il arrivait bien avant l'aube chez El-Aziz.

Le vieux caïd veillait en l'attendant.

Il ordonna qu'on introduisit aussitôt le djémil.

—Que je suis heureux, ô mon père, dit Abdallah, de te retrouver  
en bonne santé... je craignais que tu ne fusses malade.

El-Aziz ne répondit pas.

Son visage conservait une gravité singulière.

Le cœur d'Abdallah battit plus vite, comme à l'approche d'un  
danger caché, mais certain.

Ce fut d'une voix presque tremblante qu'il reprit :

—Qu'y a-t-il, El-Aziz ?

—Il y a, répliqua le vieillard, que Si-Barkoud, le chef de la Rose  
de Ghadamès, est ici, avec le kebir des Khouans, depuis le coucher  
du soleil.

Abdallah respira.

—Que m'importent Si-Barkoud et tous les Khouans du monde !  
s'écriait-il. Je ne crains rien d'eux, car je n'ai rien à craindre.  
Tous les croyants qui veulent vivre en paix seront avec moi.

—Sans doute, mais sais-tu le bruit répandu par Si-Barkoud.

Et comme Abdallah se taisait :

—Il prétend, acheva El-Aziz, que tu as assassiné Moulai pour lui  
voler son nom... et il offre de le prouver.

—Ah ! fit le Djémil en éclatant de rire. Au revoir, El-Aziz.

—Où vas-tu ?

—Confondre les imposteurs.

La vérité est qu'Abdallah avait peur de se trahir.

Lorsqu'il se retrouva dehors, il songea qu'on le guettait peut-être.  
Il examina la rue, sombre et silencieuse.

L'eau tombait toujours, comme elle tombe dans le sud, à croire  
que toutes les écluses du ciel sont ouvertes.

—Ma maison est certainement surveillée, se dit François.

La bride de Yacoub au bras, il contourna la ville.

Peu après, il entra chez lui par les jardins.

Avant toutes choses, il mit son cheval à l'abri et lui donna une  
double ration d'orge.

—Mange, mon brave Yacoub, lui disait-il en épongeant ses  
flancs mouillés ; j'aurai peut-être, sous peu, besoin de tes jarrets.

Abdallah passa dans la cour.

Pas une lumière, même chez ses esclaves ; partout le silence.

Rien que le bruit de l'eau qui ruisselait des terrasses.

Le djémil se dirigea vers le guittoun occupé par Lagdar.

—Nous sommes au matin du trentième jour, se dit-il. Si..

Il n'acheva pas.

Le guittoun était vide.

Alors, il éprouva une extrême désespérance. Il lui semblait qu'il  
était seul, sur la terre étrangère, entouré d'ennemis.

Il monta à sa chambre et se prit à réfléchir.

Ayant allumé une lampe, il se regarda dans la glace : il recula,  
effaré, tant il se trouvait pâle, défiguré.

Si-Barkoud, après des années, se décidait à parler, c'est qu'il  
avait des preuves de la disparition du véritable Moulai, du fameux  
Raman, l'ancien chef de toutes les Roses.

Mais quelles preuves avait-il ?

Là était la question angoissante.

Abdallah n'ignorait pas que, malgré les services qu'il avait pu  
rendre, il serait perdu si l'on découvrait son imposture.

Le djémil en était là de ses réflexions, lorsqu'un bruit venu du  
dehors lui fit lever la tête.

Il souleva vivement sa lampe.

On poussait sa fenêtre qui s'ouvrait sur la rue, à plusieurs mètres  
du sol.

Comme la fenêtre, barricadée au dedans, ne cédait pas, une main  
se mit en devoir de scier l'armature de plomb.

—Ah ! fit Abdallah, nous allons rire.

Il passa dans la chambre à côté, séparée de la première par une  
tenture, et, le poignard à la main, attendit.

Il n'attendit pas longtemps.

Un homme sauta par l'ouverture qu'il avait rapidement prati-  
quée, puis un autre et un troisième.

L'un d'eux fit de la lumière.

Abdallah étouffa un cri de surprise en reconnaissant dans l'un  
des voleurs, Bel-Kassem, le père de Sultana.

Les autres lui étaient inconnus.

Bel-Kassem, cependant, ne perdait pas de temps.

—Dépêchons-nous dit-il à ses compagnons. Le jour ne tardera  
guère à paraître et il faut que nous nous sortions d'ici avant le  
retour de l'ennemi.

Avec le flair remarquable des hommes accoutumés à la vie du  
désert, il se dirigea, après un examen rapide de la pièce, vers le

coffre où Abdaallah renfermait ses papiers et ses souvenirs : son  
livret militaire, des lettres, le portrait de sa mère, le sien lorsqu'il  
était enfant, toutes choses qu'il n'avait pu se décider à jeter au feu  
et qui prouvaient son origine.

—Je suis perdu ! murmura le djémil.

Les voleurs n'étaient que trois, à tout prendre, dont un d'un cer-  
tain âge.

Abdallah assura son poignard dans sa main.

Il allait bondir au milieu d'eux frapper d'abord Bel-Kassem, le  
plus vigoureux et qui paraissait être le chef, mais il se ravisa.

À la fenêtre, dans les grisailles de l'aube, il venait d'apercevoir  
plusieurs visages grimaçants.

Bel-Kassem réussissait dans ses recherches.

Triomphalement, il agitait les portraits au-dessus de sa tête.

Au fur et à mesure, il jetait le tout sous la lampe.

—Ah ! ah !... nous avions raison de nous méfier, Si-Barkoud,  
faisait-il... Ma Sultana sera vengée.

—Et Raman-Moulaï, ajouta l'autre.

—Nous verrons, sous peu, la tête d'El-Aziz.

—Et El-Aziz avait un bandeau sur les yeux, mais ce bandeau  
tombera comme le voile de la nuit quand se montrera le soleil. J'amè-  
nerai le faux Moulai devant lui, et je dirai au caïd : " Cherche sur  
son épaule l'image de l'aigle des monts Arbota. "

—Et moi, j'ajouterai : " Dis au faux Moulai d'expliquer d'où lui  
viennent ces papiers écrits par des roumis... "

Bel-Kassem se recueillit ; puis, il reprit :

—Emporte tout cela ; montrez-le à notre kebir qui sait lire en  
plusieurs langues. Il faut que l'explication ait lieu au grand jour.  
Derrière vous, je fermerai la fenêtre, je remettrai tout en ordre, et  
j'attendrai, en cette chambre, le retour du djémil pour vous le con-  
duire pieds et poings liés... Au reste, je vais aller retrouver Sultana.

Comme il avait dit, Bel-Kassem, derrière ses compagnons, ferma  
la fenêtre avec soin. Il se retournait...  
Abdallah était devant lui.

—Voleur ! murmura-t-il.

Déjà, les mains du djémil le serraient à la gorge.

—Tu as peur, chien, reprit Abdallah. Calme-toi : en souvenir de  
Sultana qui m'aimait et que j'aimais, je te laisserai la vie.

—Pourquoi ne m'as-tu pas rendu ma fille, quand je te la deman-  
dais ?...

—Ne t'ai-je pas dit qu'elle était morte ?

—J'ai pensé...  
—Tu as pensé à tort. Je ne mens jamais. Mais, finissons-en ; j'ai  
autre chose à faire que de perdre mon temps en vaines explications.

Abdallah, ce disant, coupait, avec son poignard, des cordons de  
soie qui retenaient les tentures appendues au plafond.

—Voici, expliqua-t-il, à l'Arabe demi-mort de terreur : je vais  
t'appliquer ce que tu te proposais de me faire, c'est-à-dire te lier,  
solidement, je t'en préviens, bras et jambes, et te bâillonner. Je te  
mettrai dans une chambre où Lagdar, seul pénétre avec moi. Or,  
Lagdar est en voyage ; tant pis pour toi s'il ne revient pas.

Une angoisse terrible se peignit sur les traits de Bel-Kassem,  
angoisse que ne pouvait comprendre François, car il ignorait que  
l'Arabe avait laissé Takar à Tripoli avec mission de se défaire, par  
tous les moyens, de Lagdar et d'Yusuf.

Bel-Kassem essaya de résister, mais il n'était pas de taille.

En quelques instants, il fut ligotté et mis hors d'état de pousser  
un cri.

François, maintenant, passait, du regard, la revue de cette chambre  
où il laissait, en somme, la meilleure partie de sa jeunesse, celle où  
il avait été utile à son pays.

En soupirant, il endossa une fine cotte de mailles.

Comme il eût fait d'un sac d'orge, il enleva Bel-Kassem, dont les  
yeux roulaient, pareils à ceux d'un reptile, et du genou, appuya sur  
la muraille.

Une logette obscure apparut, de quelques pieds carrés.

—Voilà, dit François, où tu attendras la venue de...  
Il ne put achever.

Il venait de recevoir un coup de poignard entre les deux épaules,  
mais la lame, s'était brisée contre la cotte de mailles.

Si-Barkoud, car c'était lui, allait revenir à la charge.

Il n'en eut pas le temps : un coup de poing l'envoya rouler sur le  
tapis.

La fenêtre, au même instant, s'ouvrait avec fracas et les Khouans  
envahissaient la chambre.

D'un bond, François sauta par-dessus Si-Barkoud, qui se relevait  
en jurant, et gagna la porte qu'il referma à double tour.

Il courut à l'écurie où il avait laissé son cheval.

Une seconde après, il gagnait le large.

Il ne s'arrêta que devant l'oued qui, grossi par les pluies récentes,  
roulait en tumulte ses eaux jaunes.

Il cherchait un gué, mais des cris, déjà, retentissaient derrière lui.  
Il se retourna.

A deux cents mètres, en tête des poursuivants, arrivait Bel-Kassem, qui brandissait son moukala en signe de triomphe.

François aurait voulu épargner le père de Soultana, mais il savait que cet homme, le cas échéant, ne lui ferait pas de quartier.

D'un coup de fusil, il l'étendit sur le sable.

— *Aderop !* (En avant) Yacoub !

Le cheval s'engagea dans l'oued. Bientôt, malgré la rapidité du courant, il prenait pied sur l'autre bord.

Plusieurs balles sifflèrent aux oreilles du fugitif ; mais Yacoub, maintenant, excité de la voix par son cavalier, galopait dans la plaine sans obstacle.

Après avoir mis une respectable distance entre R'hat et lui, François s'arrêta.

Bientôt, le bruit d'un lourd galop lui fit tourner la tête : quatre Arabes cherchaient à le rejoindre.

Ce serait un jeu, pour Yacoub, de les distancer, François le savait ; mais il savait aussi que le mehari est capable de trotter deux et même trois jours sans presque ralentir son allure.

Yacoub, si endurci qu'il fût à la fatigue, tiendrait-il dans une poursuite de longue haleine ?

Redoutable question que, tout en galopant, se posait notre héros avec une anxiété croissante.

Par des contremarches et des écarts de route, il essaya bien de tromper l'ennemi.

Vaines ruses avec des gens habitués à suivre des pistes autrement difficiles !

Toujours, à l'arrière, plus ou moins loin, il retrouvait, sans l'horizon revenu au bleu, les quatre meharas.

Alors, François songea à jouer son va-tout.

Il ferait semblant de se rendre et laisserait les Arabes se rapprocher. De ses deux coups de fusil, il abattrait les plus robustes ; puis il combattrait les autres de la crosse et du poignard.

Cette chance même lui fut refusé.

Les quatre Khouans avaient reçu du renfort.

François accéléra la vitesse de son cheval.

Vers le milieu du jour, il avisa un berger, debout sur la hauteur.

Ces gens ont toujours des provisions en réserve.

— Tu as un cheval, lui dit François, donc, tu dois avoir de l'orge.

— *Macache...* commença le berger.

Mais François brandit son poignard.

— Apporte-moi de l'orge, et de suite, ordonna-t-il ; autrement, tu es mort.

L'Arabe, effrayé, s'exécuta.

— Maintenant, reprit François, donne-moi les dattes et la galette que tu portes dans ce sac.

Yacoub dévora l'orge avec le même plaisir que mettait son maître à mordre à la grossière galette.

Une demi-heure après, François était en selle.

Pour donner le change au pasteur, que les Khouans ne manqueraient pas d'interroger, il appuya sur la gauche, jusqu'à ce qu'il fût hors de vue ; alors, il reprit la direction de Tozour et de Gafsa, où, en cas de danger pressant, il retrouverait des compatriotes.

A la nuit, il rencontra un camp de nomades auxquels il se donna comme un pèlerin gagnant Tripoli, pour, de là, se rendre à la Mecque.

On le reçut avec tous les égards dus à un personnage qui promettait d'emporter, pour les faire effacer, tous les péchés de la tribu.

On lui servit à manger, ainsi qu'à Yacoub.

Toute cette nuit, François la passa à veiller, prêt à sauter en selle à la première alerte.

Elle s'acheva sans incident, — et François, en partant, se disait que sa ruse avait sûrement mis en défaut Si-Barkoud et ses Khouans.

A midi, il dut en rabattre.

Dans le lointain apparaissait une troupe de meharas, et le nuage de poussière qui flottait au-dessus d'elle indiquait suffisamment que la poursuite continuait de plus belle, sans merci.

Yacoub serait bientôt sur les dents.

François, résolu à disputer sa vie jusqu'au bout, ne perdit pas la tête.

Il calcula qu'il ne devait pas être très éloigné de Ghadamès et de la grotte des Trois-Monts où il avait retrouvé le capitaine Paul.

— Qu'il pût rejoindre la grotte et il était sauvé.

— Allons, Yacoub, dit-il, encore un effort ; ne nous laissons pas distancer par des djemels.

L'animal eut un hennissement de triomphe, et comme pour prouver qu'il était digne de descendre de la jument du Prophète, il repartit d'un galop rapide.

François ne s'était pas trompé. Sur le soir, Ghadamès fut en vue.

Il ne fit que traverser la ville pour acheter un sac d'orge et des vivres.

La nuit tombait, brune à souhait, lorsqu'il se remit en route, sans hâte, au pas, pour ne pas donner l'éveil.

A la porte du Nord, un garde le héra :

— Où vas-tu, Sidi, si tard ?

— Où Dieu me mène, répondit-il d'une voix calme.

Il suivit le chemin fréquenté. Les traces de Yacoub s'y perdaient dans cent autres, toutes semblables, jusqu'à l'oued dont il remonta le courant.

Yacoub, bientôt, marcha sur la roche où ses sabots ne laissaient aucune marque.

Enfin, par des sentiers de chèvres, François traîna sa monture jusqu'à la grotte et l'introduisit à sa suite dans la première excavation, une galerie assez vaste qui allait se rétrécissant.

Après avoir soigné Yacoub et mangé lui-même une partie des vivres achetés à Ghadamès, il s'allongea sur le sable, son fusil à portée de la main.

Fatigué par cette course et plusieurs nuits de veille, il s'endormit presque de suite, d'un lourd sommeil.

Des cris sauvages l'éveillèrent en sursaut.

Il se leva et prêta l'oreille.

— Bah ! se dit-il, sont des chacals et des hyènes qui sentent la viande fraîche.

Tranquillement, il se reconcha.

Mais il ne put retrouver le sommeil : trop de souvenirs se rattachaient à ce lieu ; la mort du capitaine Paul, les diamants de Mouli. Soudain les cris cessèrent.

François, pour le seconde fois, se dressa, car le silence était plus effrayant que le rire de la hyène et les glapissements des chacals.

La lune était levée. Vaguement, elle ourlait d'argent les crêtes de la montagne.

François arma son fusil et fit quelques pas hors de la grotte.

Tout en bas, une forme sombre s'agitait, montait lentement, en silence.

Rapidement, François se dit que la hyène et les chacals ne se sauvent qu'à l'approche du lion ou de l'homme.

Un lion, si près de Ghadamès, c'était inadmissible !

Alors...

Avec précaution, il s'avancait dans l'ombre d'un haut rocher.

La forme sombre était un cheval qu'un homme conduisait par la bride.

François n'avait plus qu'à attendre et à veiller, ce qu'il fit, le doigt sur la détente, prêt à vendre chèrement sa vie.

L'homme, qui s'arrêtait comme pour écouter, montait toujours. Il était manifeste qu'il se dirigeait vers la grotte.

Il n'avait pas le long moukala des Khouans, ni leur lance.

François, intrigué, pensa à quelque parent de Raman Mouli qui connaissait aussi ce mystérieux refuge.

Tout à coup, la lune, dépassant les plus hautes cimes, inonda les ravins de sa blanche lumière.

François laissa échapper un cri de joyeuse surprise :

— Lagdar ! fit-il.

## LIX. — LE SAUVEUR

C'était bien le fidèle Lagdar, en effet, qui rejoignait son maître. Tous deux, assis côte à côte, s'entretenaient à voix basse.

Lagdar racontait à celui qu'il appelait toujours le djémil les événements auxquels il avait été mêlé.

— J'ai dû acheter un cheval à Tripoli, expliqua-t-il, car on avait coupé les jarrets du mien. Sans perdre de temps, Je suis revenu à R'hat. J'y étais, comme je te l'avais promis, au matin du trentième jour. El-Aziz m'a prévenu que les Khouans, Si-Barkoud à leur tête, te poursuivaient. Alors, j'ai sellé Balec, qui court presque aussi vite que Yacoub. J'ai deviné, par la direction de ta marche, que tu te rendais à la grotte... et me voici, ô mon maître.

— Qu'est devenu Yusuf ?

— Il est mort, mais Takar, qui l'a tué, est mort aussi.

— Brave Lagdar !

— Et les diamants ? demanda François, après un silence.

Lagdar se jeta à genoux.

— Pardonne-moi, ô djémil, je me suis laissé voler, et les diamants étaient bons.

— Qui te l'a dit ?

— Un marchand auquel je devais les vendre le lendemain.

— Et quel est le voleur ?

— Bel-Kassem, le chef de la Rose rouge. Takar, en mourant, m'a tout avoué. Me pardonneras-tu jamais ma négligence ?

— Relève-toi, je te pardonne, où, plutôt, je n'ai rien à te pardonner... je subis le destin.

François soupira.

Il ne pensait, pas cependant, aux diamants perdus.

Il s'accusait, en songeant à Mercédès et à Soultana, à Soultana surtout.

— C'est ma faute, murmura-t-il.

— Que dis-tu, maître ?  
 — Rien, dormons.  
 Le lendemain, Lagdar demanda :  
 — Quand retournerons-nous à R'hat ?  
 François répondit évasivement :  
 — Je ne sais encore... plus tard.  
 Puis il se décida à s'expliquer de suite :  
 — J'ignore si je reviendrai jamais à R'hat, reprit-il. Avant tout, réponds-moi, ai-je été un bon maître ?  
 — Le meilleur.  
 — Un véritable Moslem ?  
 — Le plus parfait.  
 — As-tu confiance en moi ?  
 — Oui.  
 — Merci, Lagdar ; maintenant, écoute-moi. Ce soir, dès que se lèvera la lune, nous partirons pour Gafsa ; veux-tu m'accompagner ?  
 — Tu es mon maître, ô djemil, et je n'ai plus de famille ; je te suivrai partout où tu voudras.  
 — Peut-être faudra-t-il nous séparer ?  
 — Je t'obéirai.  
 — A Lagdar, s'écria François vraiment ému, tu étais digne d'être le confident du bey des beys.  
 — Je suis celui du djemil de R'hat, répliqua fièrement l'Arabe, du chef à qui vaincu les Touaregs, les ennemis de mon père.  
 Dans la nuit du troisième jour, lorsque la lune montra son "œil blanc" au-dessus de l'horizon, ils descendirent la montagne.  
 Sans incident, ils dépassèrent les chotts et Tozeur.  
 Si-Barkoud, à leur avis, avait certainement abandonné la poursuite.  
 A Gafsa, où ils s'établirent, François ne se cachait plus.  
 Ce en quoi il avait tort.  
 Un après-midi, il errait par la ville, dans le quartier français, lorsqu'il sursauta.  
 Sur le seuil d'une maison construite à l'européenne, un Arabe s'exerçait, les bras en l'air en l'air, en ces termes :  
 — *Perdoute, missiou et dame... moi m'être trompe*  
 Cette voix dure, François l'avait entendue déjà.  
 L'Arabe s'étant retourné, il reconnut Si-Barkoud déguisé en marchand.  
 Aussitôt, il revint à l'oasis.  
 — J'ai changé d'avis dit-il à Lagdar, nous partons de suite.  
 François était soucieux. Tout en courant vers Gabès, il se demandait s'il échapperait à la vengeance des Khouans qui ont des frères partout, jusqu'à Tunis, dans le palais du bey.  
 Soucieux, il pensait de plus en plus, à mesure qu'on se rapprochait de Gabès, où il lui faudrait prendre une décision.  
 — Pourquoi es-tu triste, djemil ? lui demanda Lagdar.  
 — Tu le sauras bientôt, répondit-il.  
 Un matin Gabès, apparut, la ligne bleue de la mer, les grèves resplendissantes au clair du soleil, les dix-sept marabouts enchâssés dans la forêt de palmiers qui roulaient à la brise.  
 François mit pied à terre et dit :  
 — C'est ici que nous devons nous séparer.  
 Des larmes mouillèrent les yeux noirs de Lagdar, qui répondit avec la soumission de sa race à la fatalité :  
 — Comme il te plaira !  
 François caressait la crinière de Yacoub.  
 — Et, — reprit-il, avec un sanglot dans la gorge, — je te donne mon cheval... que je ne puis emmener. Je veux que tu sois riche, Lagdar, car tu es un brave cœur et tu m'as bien servi. Je possède encore deux diamants, en voici un.  
 D'un geste, Lagdar refusa.  
 — Que ferais-je de la richesse, puisque je ne la partagerais pas avec toi ?  
 — Prends, insista François ; c'est un ordre, sans doute le dernier, que je donne. Tu achèteras un lot de palmiers. Où comptes-tu te retirer ?  
 — Dans mon pays, à Ghardaïa.  
 — Ah ! tu es heureux, Lagdar, plus heureux que moi !  
 — Djemil !  
 Les deux hommes avaient les larmes aux yeux.  
 — Il le faut, dit François.  
 — Qui t'empêche de venir avec moi ?  
 François tressaillit.  
 C'était le bonheur, la paix, que lui offrait son serviteur.  
 — Je dois obéir à la voix...  
 — A la voix d'Allah ?  
 — Oui... et à celle de la patrie, ajouta-t-il, à voix basse. Adieu.  
 — Écoute-moi, Djemil, s'écria Lagdar. A Ghardaïa, il y a une porte qui s'appelle Bab-el-Biskra. Près de cette porte, se trouve une grosse pierre où viennent se reposer les pèlerins. Chaque jour, une heure avant le coucher du soleil, j'irai, jusqu'à ce que mes jambes puissent me porter, m'asseoir sur cette pierre... et je t'attendrai. Non pas adieu, au revoir.

En signe de deuil, il ramena le pan de son burnous sur sa tête, prit en main les deux chevaux et commença à redescendre la colline.  
 — Yacoub ? cria François.  
 L'animal, par une brusque reculade, s'échappa et revint au galop retrouver son maître.  
 — Ah ! lui disait celui-ci, qu'il m'est pénible de me séparer de toi, pour toujours, mon Yacoub.  
 Lagdar, accouru aussi, s'agenouilla.  
 — Viens à Ghardaïa, suppliait-il, ô Moulai, non loin de la source, là où le gazon ne jaunit pas, je construirai moi-même notre gittoun.  
 "La plus belle de nos filles sera fière de te choisir pour époux. Ensemble, nous chasserons la panthère et le lion... Viens !"  
 Yacoub, d'un sabot impatient, labourait le sol.  
 François, par-dessus les chotts, pareils, de cette hauteur, à des lacs immenses, aux bords frangés d'écumo, regardait le désert, les sables incendiés, l'espace profond, d'un bleu intense et doux, où il aimait tant à chevaucher.  
 — Viens, Djemil, répétait Lagdar, autrement Si-Barkoud et ses khouans diront que tu as eu peur... ils le feront croire aux Targuis.  
 Pour des Touaregs, lui !  
 François eut une minute d'hésitation.  
 Ruiné, démasqué, il ne se sentait pas de force à recommencer la lutte.  
 — Non fit-il enfin, je dois partir. Adieu.  
 D'un pas rapide, il descendit vers Gabès.  
 Il faillit se heurter contre des soldats qui traçaient une route.  
 — Hé, l'Arbi, ricana l'un d'eux, est-ce que tu démenages !  
 François, reconnaissant l'uniforme des compagnons de discipline, s'enfonça sous les palmiers de l'oasis.  
 Là, il songea à examiner ses vêtements.  
 Son burnous s'effiloçait ; ses bottes perdaient la semelle, et, de rouge, sa chechia tournait au jaune.  
 Il consulta sa bourse : trois piécettes d'or et deux douros, en tout vingt-cinq francs environ de monnaie de France.  
 Avec sa croix de la Légion d'honneur, sauvée du naufrage, c'était tout son avoir.  
 Que de revers en quelques semaines ! quelle chute !  
 Il s'assit, à l'endroit le plus solitaire, et, le front dans les mains, attendit le soir.  
 Seulement lorsque s'alluma la première étoile, il s'achemina vers la ville.  
 Il lui fallut passer près des jardins de son ancien ami Ibrahim à qui, par orgueil, il avait enlevé Sacha.  
 Sacha, il la revoyait, si belle, en ses voiles, rose comme la fleur du grenadier nouvellement ouverte, et si aimante, délaissant, pour lui plaire, la maison où elle vivait heureuse.  
 Sacha, Sultana et les autres il eut l'intuition d'avoir comme lassé le destin.  
 — Allons, se dit-il, marche, caïd de R'hat !  
 Bientôt, le bâton à la main, les bottes blanchies par la poussière des sentiers, il entra dans Gabès.  
 La ville, aussi, s'était transformée.  
 Une voie nouvelle s'ouvrait, large et propre, bordée de maisons, de cafés et magasins, qui filait vers la mer dont on entendait le soufles régulier et puissant.  
 Des soldats, par groupes, musardaient sur la place.  
 Le piano d'un café-concert envoyait ses joyeux flonflons à la rue.  
 Des zouaves, attablés, chantaient en s'accompagnant de leurs sabres :  
 Un verr' de vin, deux verr's de vin  
 Ça vous met l'cœur en train.  
 Ce refrain de route, qu'il avait si souvent entonné jadis avec les camarades, le prit au cœur.  
 Il s'éloigna d'un pas rapide.  
 Bientôt, il revit le marabout d'où l'avait fait évader Luc Marastoul. Sa destinée l'y ramenait, plus malheureux, peut-être, que lorsqu'il avait fui la prison militaire, plus, certes.  
 Devenu fataliste, il murmura :  
 — *Mektoub !* (c'était écrit)  
 Alors en ces lieux où tout lui rappelait son passé, un nom jaillit à sa mémoire, celui de Spiro, le mercanti contrebandier qui l'avait présenté à Barker.  
 Qu'était devenu Spiro ?  
 Vainement, n'en pouvant croire ses yeux, François chercha la baraque en planches.  
 A sa place, s'élevait une hôtellerie.  
 Son étonnement redoubla, lorsque, au comptoir de la buvette, il aperçut, habillé à l'européenne, un Spiro bedonnant, gras comme un moine, qui trinquait avec un officier.  
 — Le diable a réussi, se dit-il.  
 Il n'eut pas même l'idée de s'en faire reconnaître.  
 Que lui importait Spiro, à cette heure ?  
 Il entra chez un mercanti et acheta du pain et des fruits.

Ensuite, il remonta vers la mer.  
Ce retour à Gabès, au pays du passé, le consternait.  
Que ferait-il, demain ?...  
Longtemps il agita cette question.  
Il s'assit sur le sable de la grève.  
La nuit, peu à peu, l'ensevelissait, tombant d'un ciel à demi voilé par les brumes qui montaient de la mer.  
Des lueurs d'étoiles semblaient dans les flots. Au loin se mouraient les bruits de la ville, et, dans la cité arabe, les coups assourdis des tambourins et les ritournelles plaintives des flûtes.  
Un clairon sonna l'extinction des feux.  
Bientôt ce fut le silence... plus rien que le murmure de la vague et les sautes brusques de la brise éveillée.  
Alors, le fugitif se sentit envahi par une suprême désespérance.  
Il se leva et se rapprocha de la mer.  
Il suivit le rivage, cherchant un endroit profond dont il avait souvenir, une crique, où souvent il était venu se baigner.  
Puis, au dernier moment, il recula, non qu'il eut peur de la mort, mais parce qu'il avait songé à sa mère.  
Il s'éloigna de la plage et revint dans la campagne.  
Le ciel se rassérénait.  
Les étoiles brillaient dans le firmament d'un bleu assombri.  
François marchait comme dans un rêve.  
Il s'arrêta enfin dans une plantation de maïs dont les tiges vigoureuses s'élevaient en rangs serrés.  
Brisé par la fatigue d'une longue course et les émotions de la soirée, il s'enveloppa de son burnous et s'endormit.  
Il ne s'éveilla qu'au grand jour.  
Le soleil caressait les cimes frissonnantes des palmiers.  
Brusquement, la mémoire lui revint.  
—Allons, se dit-il, ce soir, le djémil de R'hat aura définitivement disparu.  
Soudain le pas d'un cheval attira son attention.  
Presque aussitôt, venant de l'intérieur des terres, un cavalier apparut sur le sentier.  
C'était un beau jeune homme au visage un peu pâle, aux lèvres soulignées d'une fine moustache.  
Les yeux fixés sur les frondaisons encore emperlées des pleurs de l'aube, il paraissait plongé dans une profonde rêverie.  
Il s'arrêta à quelques mètres de François, cachés dans les maïs.  
Il paraissait en proie à une grande exaltation. Il se parlait à lui-même et prenait la nature à témoin.  
Un fou ou un poète ! peut-être les deux.  
Des paroles musicales s'échappèrent de ses lèvres.  
Il récitait des vers en langue française.  
Une extase pour François Brégeat !  
C'était un chant d'amour dans lequel, souvent, revenait un nom de femme : Augusta, que le récitant prononçait avec passion.  
Et l'amoureux conclut sur un ton amer :

Le poète est un rêveur.  
Qui ne sait pas se défendre  
Il ne vit que par le cœur :  
Il est là, qui veut le prendre.

Il se plaît dans les grands bois,  
Près d'une onde qui murmure ;  
C'est là qu'il entend ses voix :  
Son domaine est la nature.

Marcel — nos lecteurs l'ont reconnu — demeurait en contemplation devant cette nature qu'il appelait son domaine.

— Quelque amoureux décelé, pensa François.

Il se relevait, lorsqu'un coup de feu retentit, suivi aussitôt d'un cri de douleur.

Marcel roulait sur le sol, tandis que son cheval, effrayé, s'enfuyait en reniflant.

Au même instant, d'un buisson d'aloès, sortait un Arabe, fusil en main.

Il s'avancait vers sa victime, sans doute pour l'achever.

Il n'en eut pas le temps. Bondissant par-dessus la haie, François lui asséna sur le crâne un coup de mazaque.

L'Arabe tomba comme une masse.

Marcel gisait, sanglant, évanoui.

François se pencha sur lui et reconnut qu'il avait été atteint à l'épaule.

Déjà, l'assassin rouvrait les yeux, étendait les mains pour rattraper son fusil.

— Ah ! s'écria François, tu n'as pas ton compte... attends !

Il leva son bâton ; mais, outre qu'il lui répugnait de frapper un homme à terre ce misérable pouvait être utilisé pour le sauvetage de sa victime.

François commença par confisquer le fusil, puis il aida l'homme à se remettre sur pied.

— Tu sais, lui dit-il, où demeure ce Français. Conduis-moi à sa maison.

L'Arabe tremblait comme la feuille.

— Moi... conduire toi... chez maître, bégaya-t-il... non... eh non !

François fit décrire à son bâton, un demi-cercle.

— Allons, pas tant de cérémonie... marche, ou bien... .

L'Arabe se laissa choir sur le sentier.

Marcel était livide ; une mousse rougeâtre ourlait déjà ses lèvres. Il fallait aviser au plus tôt.

Le cheval, de pure race arabe, à la tête fine, à la robe luisante, se rapprocha de son maître. François le silla de certaine façon.

L'animal accourut en hennissant, pendant que l'assassin tentait de prendre la fuite.

En quelques enjambées, François rejoignit ce dernier, qui s'agenouilla, et, d'une voix larmoyante :

— Pardonne, sidi... .

— Conduis-moi où je t'ai dit.

Pour la deuxième fois, l'Arabe se laissa tomber à terre.

François comprit qu'il n'y avait plus à hésiter. En un clin d'œil, il ligotta l'assassin, l'emporta dans ses robustes bras et le plaçant devant lui, sur la selle du noble animal :

— Maintenant, dit-il, guide-moi vers l'habitation de ce Français ; autrement, je ne donnerais pas un sordi de ta peau.

Ce disant, il exhibait son poignard.

— Le cheval rentrera à son écurie, soupira l'Arabe.

François reconnut la justesse de son observation et laissa toute liberté à sa monture qui prit le grand trot.

Quel changement en ce pays que l'ancien zouave avait si souvent parcouru, naguère, durant ses loisirs de secrétaire du général.

Les collines chauves ou plantées de rares et maigres oliviers, qui s'échevelaient au vent de la mer, s'étaient couronnées de vignobles défendus des embruns par d'épais rideaux de pins.

Les vallons, où ne poussaient que des tamarins, s'étaient en grandes nappes de verdure, arrosés par des ruisselets. De-ci, de-là, des champs d'orge jetaient leur note claire.

Et, dans les prairies, des poulains s'ébrouaient, des vaches paisaient tranquilles, une sonnette au cou.

A qui appartenait donc ce riche domaine ?

Le cheval, maintenant, prenait le galop.

— Sidi... pardonne... si tu savais ? marmottait l'Arabe.

— Tais-toi, ordonna François.

Il était plus qu'ému, troublé, angoissé comme si du nouveau encore, toujours, allait surgir dans sa vie d'aventures.

On entra dans une large avenue, sablée, ratissée avec soin, bordée de superbes magnolias, dont les lourdes fleurs remplissaient l'air de leur subtil arôme.

Tout à coup, la maison d'habitation apparut.

A mesure qu'il approchait, François la détaillait, l'évaluait.

Un archi-millionnaire seul avait pu s'offrir, en un tel endroit, une pareille demeure.

Là-bas, à Tunis, à la Goulette, à son retour de France, François avait visité des palais somptueux ; mais aucun d'eux ne pouvait être comparé à cette habitation construite avec tous les raffinements de l'art mauresque.

Des jets d'eau, s'irisant aux feux du soleil, retombaient dans des vasques de marbre et s'échappaient, en chantant sur des pelouses.

François s'arrêta, contrarié d'entrer dans la cour d'honneur ; puis, songeant au blessé, qui gisait là-bas, sans savoir il avança hardiment.

Un serviteur sortait, habillé à l'européenne.

François, à tout hasard, l'interpella en sabir, langue que comprennent tous ceux qui ont habité l'Afrique.

— Je voudrais parler à ton maître, lui dit-il.

Le serviteur, stupéfait à la vue de ces deux Arabes, dont l'un tenait l'autre en respect, répondit :

— Le maître est devant vous.

Un homme de haute taille, vêtu à l'européenne, et ayant tout l'aspect d'un Américain, s'avancait précipitamment vers eux, ayant à son bras une admirable jeune fille.

Tous deux étaient suivis à grand-peine par un jeune garçon, d'apparence chétive et dans les yeux duquel se lisait une vive inquiétude.

L'homme, on l'a deviné, n'était autre que sir William Cinkay, accompagné de ses enfants. Tous trois avaient reconnu le cheval de Marcel.

— L'homme que je vous amène, leur dit François, a tenté d'assassiner, d'un coup de fusil, un jeune homme qui montait ce cheval. Je m'en suis emparé au moment où il se disposait à achever sa victime.

Aidé de sir William, il descendit l'assassin et sauta à terre.

Des taches de sang souillaient la selle. A cette vue, Augusta devint très pâle. Son frère se serra contre elle et pleurait silencieusement. Sir William interrogea l'assassin.

— Pourquoi as-tu tiré sur le précepteur de mon fils ?

—Je le dirai si on me promet la vie sauve, répondit l'Arabe, dont François traduisit les paroles, j'ai été payé pour faire le coup.

—Par qui ?

Pressé de questions, le misérable avoua enfin :

—Par Sidi Jacques Brémont.

Augusta tomba évanouie entre les bras de son père.

## LX. — ACCALMIE

La lettre que Jacques Brémont avait chargé Césarine de remettre à la comtesse de Fallière était conçue :

« Une occasion inespérée s'offre à moi de réaliser mon rêve le plus cher.

« Vous serez bien heureuse en apprenant que je suis au comble de mes vœux. Vraiment, c'est providentiel : un ami, sur lequel j'étais loin de compter, m'a recommandé à un milliardaire américain qui vient d'achever en Tunisie une importante plantation dont il projette de faire le plus vaste domaine agricole de la colonie.

« Sur cette simple référence et grâce à mon titre d'ingénieur agronome, je suis accepté comme chef de culture, mais à la condition expresse de partir immédiatement pour Gabès.

« On ne me laisse pas même le temps de faire mes adieux à ceux qui me sont chers. Sachant que je suis orphelin, on me croit libéré de tout devoir familial.

« Je pars, heureux d'avoir trouvé l'occasion si longtemps attendue d'utiliser mon savoir et de prouver mes capacités.

« Mais j'emporte le regret de ne pas vous avoir embrassée, bien chère maman, avant de m'éloigner de vous pour un temps qui nous paraîtra bien long à tous deux.

« Dans quelques mois, lorsque j'aurai achevé l'organisation du domaine confié à mes soins, je prendrai un congé et j'accourrai auprès de vous.

« Alors, vous serez fière de moi, et vous me pardonnerez d'avoir tout sacrifié à l'occasion, afin de me créer, par mon travail, une indépendance personnelle.

« En attendant l'heure bénie où je pourrai vous embrasser, recevez, bonne mère, le témoignage de mon amour filial.

« Votre fils qui, soir et matin, ne manque jamais de prier pour le rétablissement de votre santé.

« JACQUES BRÉMONT. »

Comme on le voit, le fils de Rassajou poussait l'hypocrisie jusqu'à flatter les sentiments religieux de la mère de Marcel.

Il terminait sa lettre par ce simple post-scriptum : « A bientôt des nouvelles ; » mais il se gardait de donner une adresse précise, ni même de faire connaître le nom de l'Américain qui lui confiait la gerance de son domaine.

Mme de Fallière commença par se désoler ; puis, la réflexion aidant, elle se dit que son fils aurait dû trouver le temps de lui faire ses adieux et qu'elle était vraiment trop bonne de s'en tourmenter.

Elle essaya de tirer de la mère Virieu quelques renseignements sur l'ami qui avait procuré à Jacques une situation en Tunisie.

Césarine prétendit ne rien savoir.

La discrétion exagérée de cette femme à la physionomie sinistre mécontenta Mme de Fallière. Aussi, lorsque Césarine, lui déclara qu'elle s'enuyait à Châteauroux et était décidée à retourner le soir même à Paris, elle ne fit aucun effort pour la retenir.

Elle croyait son fils déjà parti en Afrique et elle ne pouvait supposer que la mère Virieu allait le rejoindre.

Elle éprouva une sorte de soulagement de ne plus avoir sous les yeux l'ancienne domestique de Jacques, auquel elle s'efforçait de ne plus penser.

Da reste, sa santé se raffermissait à vue d'œil.

La terrible maladie qui avait failli l'emporter semblait être enrayée, grâce aux soins énergiques du docteur Cartier.

Chaque jour lui apportait des forces nouvelles. Elle se sentait renaître.

Chose étrange, elle se consola facilement du départ de Jacques.

Ce fils, qu'elle avait été si heureuse de retrouver, de serrer dans ses bras, ne lui donnait aucune satisfaction. Elle s'étonnait de le trouver si dépourvu de toutes les qualités de son père, grand artiste méconnu, dont l'unique ambition était de reproduire la poésie de la nature, de produire de belles œuvres sans aucun souci de ce qu'elles pourraient rapporter.

De qui donc Jacques tenait-il le goût effréné des richesses ? Ce n'était ni de Julien Lartigue ni d'elle-même.

Rien, dans ses traits ni sur sa physionomie, ne rappelait à la comtesse de Fallière l'être adoré que les convenances sociales l'avaient contrainte d'abandonner.

L'insensibilité, la froideur avec laquelle il se séparait d'une mère qui lui avait déjà tant pardonné achevait la désillusion.

Mme de Fallière revenait au calme et regrettait d'avoir délaissé sa fille au profit de l'ingrat.

Pour se faire pardonner son égarement, elle redoubla de tendresse envers Lucile.

Malgré l'amélioration inespérée de sa santé, elle ne se croyait pas hors de danger.

Sa grande préoccupation était d'assurer l'avenir de Lucile. Elle s'en ouvrit au docteur Cartier, ami dévoué et homme de bon conseil.

—Votre chère enfant, dit le vieux docteur, aurait déjà trouvé un parti avantageux si vous n'aviez pas vécu dans un isolement aussi complet. Je la crois résolue à rester fille tant que vous aurez besoin de ses soins. Un seul de nos compatriotes aurait peut-être pu la convertir au mariage ; malheureusement, c'est à une autre qu'il pense.

—Vous voulez parler du baron de Borianne ?

—Oui, comtesse, vous l'avez devinée immédiatement, ce qui prouve que nous partageons la même idée.

L'amour maternel a toutes les clairvoyances : Mme de Fallière n'était pas sans avoir observé la sympathie que Lucile portait à Maxime.

—Croyez-vous, demanda-t-elle au docteur, que Rose ait rompu définitivement avec les Borianne ?

—Je n'en ai point la preuve, mais tout me le fait supposer. Depuis que Mme Petitot est tombée en paralysie, le baron n'a pas remis les pieds chez elle.

—Pourquoi son père n'est-il pas encore retourné en Courlande ?

—Il tient compagnie au comte, que l'absence de sa fille mine à vue d'œil.

—La marquise ne saurait tarder à revenir.

—J'en doute. Il a dû se passer un drame intime au château. La marquise de Pariou ne vivait que pour son père. Je ne puis m'expliquer son départ, je le considère comme une disparition aussi mystérieuse que celle de la vicomtesse de Borianne. Cette famille est vouée à la fatalité. Quant à Rose, j'estime que la rupture avec son fiancé doit venir d'elle-même ; car, voyez-vous, chère comtesse, cette union lui était pour ainsi dire imposée par Mme Petitot. Elle a une autre affection en tête.

—Oui, elle aime Pierre, ce n'est pas douteux, et Pierre, qui ne l'aime pas moins, se sacrifie pour son ami.

—Le baron était vraiment aveugle. Il n'aurait jamais dû songer à Rose. Le voyez-vous quelquefois ?

—Jamais, depuis la maladie de Mme Petitot. Et je m'en félicite : Lucile y pense de moins en moins. Elle recommence à peindre, à faire de la musique. Elle est si heureuse de mon rétablissement !

—Laissez faire le temps, chère comtesse. Il vous apportera peut-être, avec la guérison, des satisfactions imprévues.

A partir de ce jour, Mme de Fallière se fit un devoir de sortir souvent avec sa fille, de fréquenter le monde, de ne plus se confiner systématiquement dans la solitude.

Elle y trouvait des distractions qui chassaient les pensées importunes, les souvenirs douloureux.

Lucile s'en aperçut bientôt et, pour l'encourager, affecta d'y prendre plaisir. Au fond, elle eût préféré leur ancienne façon de vivre.

Elle éprouvait un immense soulagement de ne plus voir ce Jacques Brémont dont la personnalité restait pour elle un mystère.

Pourquoi sa mère ne parlait-elle même plus de cet individu à qui elle avait témoigné une tendresse excessive, inexplicable ? ..

La vérité est que Mme de Fallière se désintéressait peu à peu du disparu. Il lui avait écrit de Gabès une seconde lettre, où il exaltait ses propres mérites, où il n'était question que de lui, de ses espérances chimériques.

Il ne donnait encore aucun renseignement précis et demandait une réponse poste restante.

Elle se borna à le féliciter en quelques lignes, où il dut sentir un singulier refroidissement à son égard. En même temps, elle lui envoya sa pension mensuelle, afin qu'il n'eût rien à lui reprocher.

Elle était satisfaite de le savoir au travail et à l'abri des tentations auxquelles il avait succombé à la fin de ses études ; mais elle sentait en lui une nature sèche et ingrate et elle s'en trouvait profondément humiliée dans son amour-propre de mère.

(A suivre.)

## LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va sirapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts achetés à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expéditions par la poste.

Supplément Musical du "Samedi"

(Suite)

First system of musical notation, featuring a treble clef and a key signature of one flat. The music consists of a melody in the upper voice and a supporting accompaniment in the lower voice. The tempo is marked 'Allegretto'.

Second system of musical notation, continuing the piece. It includes a measure rest of 8 measures. The notation features various rhythmic values and dynamic markings.

Third system of musical notation, showing further development of the musical themes. The accompaniment features a steady rhythmic pattern.

Fourth system of musical notation, marked 'a Tempo'. The tempo changes from the previous section. The music features a mix of eighth and sixteenth notes.

Fifth system of musical notation, continuing the 'a Tempo' section. The melody and accompaniment are clearly defined.

Sixth system of musical notation, concluding the piece. The music ends with a final cadence. The tempo is marked 'Allegretto'.

Seventh system of musical notation, featuring a treble clef and a key signature of one flat. The music consists of a melody in the upper voice and a supporting accompaniment in the lower voice. The tempo is marked 'Allegretto'.

Eighth system of musical notation, continuing the piece. It includes a measure rest of 8 measures. The notation features various rhythmic values and dynamic markings.

Ninth system of musical notation, showing further development of the musical themes. The accompaniment features a steady rhythmic pattern.

Tenth system of musical notation, marked 'Mouvement vite'. The tempo changes to a faster pace. The music features a mix of eighth and sixteenth notes.

Eleventh system of musical notation, continuing the 'Mouvement vite' section. The melody and accompaniment are clearly defined.

Twelfth system of musical notation, concluding the piece. The music ends with a final cadence. The tempo is marked 'Allegretto'.

First system of musical notation, featuring a treble clef and a key signature of one flat. The system contains two staves with complex rhythmic patterns, including eighth and sixteenth notes, and rests. A fermata is placed over the final measure of the system.

Second system of musical notation, continuing the piece. It features a treble clef and a key signature of one flat. The system contains two staves with complex rhythmic patterns, including eighth and sixteenth notes, and rests. A fermata is placed over the final measure of the system.

Third system of musical notation, featuring a treble clef and a key signature of one flat. The system contains two staves with complex rhythmic patterns, including eighth and sixteenth notes, and rests. A fermata is placed over the final measure of the system.

Fourth system of musical notation, featuring a treble clef and a key signature of one flat. The system contains two staves with complex rhythmic patterns, including eighth and sixteenth notes, and rests. A fermata is placed over the final measure of the system.

Fifth system of musical notation, featuring a treble clef and a key signature of one flat. The system contains two staves with complex rhythmic patterns, including eighth and sixteenth notes, and rests. A fermata is placed over the final measure of the system.

Sixth system of musical notation, featuring a treble clef and a key signature of one flat. The system contains two staves with complex rhythmic patterns, including eighth and sixteenth notes, and rests. A fermata is placed over the final measure of the system.

Seventh system of musical notation, featuring a treble clef and a key signature of one flat. The system contains two staves with complex rhythmic patterns, including eighth and sixteenth notes, and rests. A fermata is placed over the final measure of the system.

Eighth system of musical notation, featuring a treble clef and a key signature of one flat. The system contains two staves with complex rhythmic patterns, including eighth and sixteenth notes, and rests. A fermata is placed over the final measure of the system.

Ninth system of musical notation, featuring a treble clef and a key signature of one flat. The system contains two staves with complex rhythmic patterns, including eighth and sixteenth notes, and rests. A fermata is placed over the final measure of the system.

Tenth system of musical notation, featuring a treble clef and a key signature of one flat. The system contains two staves with complex rhythmic patterns, including eighth and sixteenth notes, and rests. A fermata is placed over the final measure of the system.

Eleventh system of musical notation, featuring a treble clef and a key signature of one flat. The system contains two staves with complex rhythmic patterns, including eighth and sixteenth notes, and rests. A fermata is placed over the final measure of the system.

Twelfth system of musical notation, featuring a treble clef and a key signature of one flat. The system contains two staves with complex rhythmic patterns, including eighth and sixteenth notes, and rests. A fermata is placed over the final measure of the system.

## La Chine

(Tous les regards sont tournés vers les drames qui se déroulent à Pékin. Nous détachons du dernier volume de Marcel Monnier, ces curieuses pages qui montre la situation faite par les habitants du Céleste Empire aux étrangers.)

LA RUE A PÉKIN. — CORRUPTION DES FONCTIONNAIRES

La principale curiosité, l'originalité de Pékin, c'est la rue. On a souvent dit ce qu'elle était, sa saleté sans nom, ses monceaux d'ordures accumulées depuis des âges, ses boues putrides. Ce qu'il est bon d'ajouter, ce qui atteste la façon plus que fantaisiste dont fonctionnent ici les rouages administratifs, c'est l'importance des sommes affectées — sur le papier — à l'entretien de cette voirie. Le budget des travaux publics, pour la capitale seule, se chiffre par millions de taels... Pékin est censé dépenser, pour sa toilette, à peu près autant que les plus coquettes des grandes villes européennes. Où va l'argent ? Le fait suivant, absolument authentique, nous renseignera sur ce point délicat. Il n'y a pas longtemps, l'empereur avait prélevé sur sa cassette 30.000 taels (environ 80.000 francs), qui devaient être employés à réparer la rue des Légations. 30.000 taels, c'était beaucoup. La chaussée pouvait être mise en état à meilleur compte. Avec 10.000 taels, on faisait la besogne. C'est apparemment ce que se dit le haut fonctionnaire préposé à la direction des travaux publics. Il concéda l'entreprise à un ami, lui confia le tiers de la somme et empocha le surplus. L'ami fit de même et repassa le marché à une connaissance qui à son tour, le repassa à un voisin. Bref, en dernier ressort, l'entreprise fut adjugée, pour *dis-huit* taels — un peu moins de 80 francs ! — à un quidam, qui, naturellement, dut se contenter d'encaisser la somme et ne mit en branle ni pelle ni pioche. La rue des Légations est demeurée ce qu'elle était avant les munificences impériales.

Presque toutes les artères se coupent à angles droits ; la ville ressemble à un damier dont les cases, pourtant, sont elles-mêmes sillonnées par un labyrinthe de passages et de couloirs, capricieux réseau qui corrige l'uniformité du plan général. Malgré l'absence de plaques indicatrices, chaque rue n'en a pas moins son appellation distincte, familière à tous les Pékinois. Ces noms imagés, on les croirait empruntés à l'Europe moyen-âgeuse, nous les lisons encore sur les murs de nos vieilles villes : *Rue de la Corne-de-Bœuf, rue de la Patte-de-poule, rue de l'Œil-de-poisson, rue de la Farine-Grillée, rue du Grand-Pied, rue du Thé, rue de l'Arc-et-la-Flèche, rue du Point-du-Jour*. La plupart rappellent une profession, une anecdote ou une légende devenue populaire dans le quartier. Certains ont une saveur particulière, celui-ci entre autres : *Rue de la Peau-qui-pue*.

\* \* \*

Au sujet des odeurs de Pékin, je ne saurais mieux faire que de reproduire l'opinion formulée, dans un élan de franchise, par un mandarin éminent, Tehong Tchao, aujourd'hui défunt, qui fut, il y a de cela une vingtaine d'années, accrédité en qualité de chargé d'affaires auprès du gouvernement français, et visita, au cours de sa mission, une bonne partie de l'Europe. Il avait pris goût à la civilisation occidentale. Aussi de retour dans sa patrie, ne put-il se défendre de quelques répugnances, notamment aux approches de Pékin, dont la brise d'Ouest lui apportait les terribles effluves. Alors, dit-on, se tournant vers son secrétaire, il lui montra du doigt la majestueuse et sordide capitale, et s'écria d'un ton navré :

— Nous rentrons dans nos latrines !

Si les fonctionnaires préposés à l'entretien de la voirie considèrent la charge comme une sinécure, ils n'en sont que plus résolus à défendre pied à pied leurs prérogatives, et ne supportent pas que l'initiative privée se mêle de leurs affaires. Je n'en veux d'autre preuve que la mésaventure arrivée tout récemment à un Chinois de mes amis, M. Wa Pi Lo, homme fort aimable, parlant admirablement notre langue, ayant habité Paris et qui a gardé, de son séjour dans l'atmosphère du boulevard, une liberté, d'appréciation très rare chez ses compatriotes. Il cause volontiers et ne se gêne nullement pour dire, en termes parfois assez vifs, ce qu'il pense des us et abus de son pays. C'est de lui-même que je tiens l'histoire.

M. Wa Pi Lo habite rue de la Farine-Grillée. S'il m'est permis de vous donner un conseil, ne passez jamais par cette rue-là, à moins de nécessité urgente. C'est une horreur. M. Wa Pi Lo, lorsqu'il lui fut démontré jusqu'à l'évidence qu'il ne pouvait sortir de chez lui à pied, à cheval ou en charrette sans s'exposer à des catastrophes, s'en alla porter ses doléances au mandarin du quartier, avec lequel, d'ailleurs, il était en très bons termes. Celui-ci promit tout ce qu'on voulait. Il allait donner des ordres ; dans deux jours, la rue serait remise en bon état. Les deux jours passèrent, puis quatre, puis une semaine sans amener aucun changement. Nouvelle visite au yâmen, nouvelles promesses accompagnées d'excuses. Ce n'était qu'un oubli, mais la réparation allait se faire aujourd'hui même, dans quelques heures. Malgré ces bonnes paroles, il n'en fut

ni plus ni moins. Une quinzaine s'était écoulée, pas un terrassier n'avait paru sur l'horizon. Enfin, à bout de patience, M. Wa Pi Lo prit le parti de faire exécuter les travaux à ses frais. Il engagea des coolies, se procura des matériaux, et, du matin au soir, tout était terminé. Il pouvait désormais se hasarder hors de sa maison sans risquer de se rompre le cou. Quelle ne fut pas sa stupeur lorsque, le lendemain matin, il aperçut une autre équipe occupée, non point à parfaire, mais à défaire l'ouvrage de la veille, enlevant les remblais, recréant les trous et les ornières. Il se précipita chez le mandarin et, très indigné, le mit au courant de ce qui se passait :

— Comment ! Je vous évite de la peine et la dépense. Je me charge, en votre lieu et place, d'entretenir la voie publique, et c'est ainsi que vous agissez !... Vous faites démolir mon ouvrage. Cela n'a pas le sens commun !

Mais l'autre, sans se déconcerter, de répondre :

— Parfaitement. Ces hommes sont là par mon ordre. Ils bousculent vos remblais, rétablissent les trous. Ne vous fâchez point. Que voulez-vous, mon bon ami, j'avais promis plus que je ne puis tenir. Décidément, c'est impossible. Rétéchiez un peu. Qu'allait-il se passer ? L'inspecteur de circuit n'aurait pas manqué de s'émerveiller devant votre rue magnifique. " Vraiment, se fût-il dit, il faut qu'on ait beaucoup d'argent en caisse pour faire si grandement les choses " Et il n'eût pas manqué de demander ses comptes à l'inspecteur de district, lequel, à son tour, m'eût saigné aux quatre veines, moi, pauvre chef de quartier, qui ai déjà de la peine à vivre de ma place achetée bien cher. Voyons, vous ne désirez pas ma porte. N'insistez pas, on je suis un homme ruiné.

M. Wa Pi Lo s'inclina. Et voici comment il y a encore, comment il y aura toujours des fondrières et des cloaques dans la rue de la Farine-Grillée.

\* \* \*

Pékin est, avant tout, un centre politique. Le mouvement d'affaires est peu considérable. Le grand marché est Tien-Tsin, la capitale n'étant point ouverte au commerce étranger. La petite colonie européenne comprend seulement les membres du corps diplomatique et les missionnaires. Une centaine de personnes, pas davantage ; un groupe infime perdu dans une immensité. Mais j'en sais peu d'aussi accueillant, où les relations acquièrent, on aussi peu de temps, ce caractère d'intimité quasi familiale. Il n'y a pas encore un mois que je suis arrivé et déjà j'ai la sensation très imprévue et très douce de vivre environné d'amitiés anciennes. Dans les hospitalières légations de France et de Russie l'impression est parfois si aiguë que j'ai peine à ne pas me croire à des milliers de lieues d'ici, rajeuni de plus d'une année, au milieu des miens, rétéchissant, non sans un peu de mélancolie, à la fuite de plus en plus rapide des heures, à l'instant de la séparation prochain.

Aux Missions, l'accueil n'est pas moins affectueux. On en connaît vite le chemin ; on s'oublie volontiers des heures entières à converser avec des hommes qui, depuis leur jeunesse, vivent dans le contact de ce peuple étrange, se sont approprié sa langue, son genre de vie, ont étudié sa littérature, son art, fouillé ses volumineuses annales, possèdent le don si rare d'évoquer dans leurs causeries, en quelques touches d'un coloris saisissant, les événements et les êtres ; qui, enfin, sous le costume chinois, ont gardé l'âme bien française, l'esprit alerte et, sans trop se payer d'illusions, convaincus dès longtemps qu'ils labourent une terre ingrate, n'ont rien perdu de leur ténacité de pionniers, de leur ardeur presque joyeuse, complètement heureux dans les difficultés de la tâche librement acceptée.

## BUSINESS IS BUSINESS

Étrange annonce, cueillie dans les journaux de Dublin :

" Mercredi 9 mai 1900, les meubles ayant servi à Sa Majesté la reine durant son séjour à la loge vice-royale seront vendus aux enchères par le ministre des travaux publics. Ces meubles sont d'une très grande valeur non seulement au point de vue historique, mais parce qu'ils sont tout à fait neufs et seront vendus à des prix dérisoires.

## UN CAS DE FORCE MAJEURE

*Le visiteur* — Toto, comme tu ressembles à ton papa...

*Toto* — C'est ce que tout le monde dit, mais ce n'est pas ma faute.

## BIEN AVERTIE

*Gatien* à une querelle de ménage.

— Je vois ce que c'est, dit-il à sa femme, tu voudrais me voir mourir pour être veuve. Mais je te garantis une chose c'est que je ferai en sorte que de mon vivant tu n'aies pas ce plaisir.

## MUFFLERIE

*Le monsieur*. — Je viens, Madame, quêter pour la clinique des enfants atteints du croup,

*Mme Mufflard*. — Mais, Monsieur, il y a dix ans que je donne à cette institution... ils ne sont donc pas encore guéris ?



## A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

## Il Faut DORMOL

L'armée du grand-duché de Luxembourg est l'une des plus extraordinaires du monde. Il est vrai qu'elle ne sort guère que de garde d'honneur au souverain. Son effectif total est de 97 hommes, parmi lesquels on compte deux lieutenants-colonels, un major, deux capitaines, deux lieutenants, quatre sous-lieutenants et quarante musiciens. Il reste donc juste 17 sous-officiers et soldats!

— Eh bien, docteur, avez-vous beaucoup de clients!

— Non, on parle pas, tout le monde se porte bien ici: c'est au point que j'en suis malade!



### THE "BEST" LAMPES A GASOLINE

La lumière la plus économique, la plus puissante du monde.

Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.

Pas de niches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Éclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.

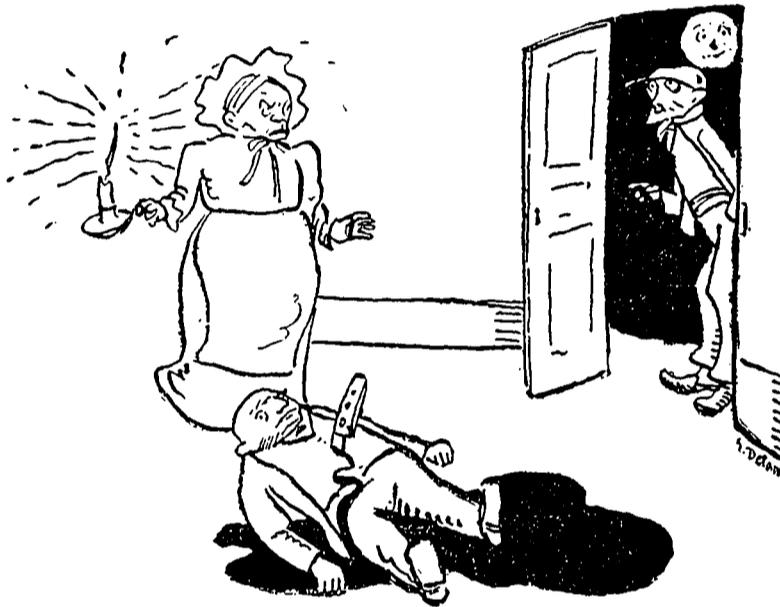
L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.



A VENDRE PAR  
The Modern Light  
2116 Ste-Catherine,  
MONTREAL.  
Agents demandés.

Les sentiments sont nos esclaves, les passions sont nos maîtres, et la raison obéit en pleurant.

### UN COMBLE



— Pardon, madame, est-ce que je n'ai pas laissé un couteau chez vous?

## Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

écliptent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant  
898 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal  
TEL. BELL EAST 1114

## Montréal à Paris

(VIA LIVERPOOL ET LONDRES)

LE GUIDE DU VOYAGEUR, de M. J. E. Costin, est précisément celui qui se recommande le plus à ceux qui vont se rendre à Paris durant l'Exposition. Il donne les plus minutieux renseignements sur tout. Grâce à ce Guide on s'épargne beaucoup d'amis et de dépenses.

Prix: 25 cts

En vente au BUREAU DU "SAMEDI"  
35 rue St-Jacques

— Tous les malheurs qui peuvent arriver à une femme, je les ai eus!

— Cependant tu n'as pas encore été veuve!

— Ça, ça ne serait pas un malheur!

N'est-ce pas une chose ridicule de mourir sans avoir fait le tour de notre petite boule?

Un pays doit être bâti sur la loi. — CHARLES XV, roi de Suède.

## Trois Ans... en Canada.

Roman Canadien  
Illustré.

Prix 25 cts réduit à 10 cts.

EN VENTE AU  
Bureau du "SAMEDI"  
35 RUE ST-JACQUES.

## Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine  
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français.

EN VENTE: Nouvelle collection de beaux volumes illustrés, à 50 cts le volume. *L'Olympe*, de René Maizerot. PROCHAINEMENT: *L'Iglog*, le chef-d'œuvre d'Edmond Rostand.

Commandes remplies à 3 semaines d'avis.



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.  
"Corling Cigar," fait à la main, valent 10c pour 5c.

Romeo

et Juliette

LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigaro l'Étiquette Rouge HADD & PELLETIER

**Extra Bon:**  
**LE "LIBERTY"** La Crème... des Cigares à 10c.